

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

P.O. germ. 1275 ^h—

DON CARLOS,
INFANT D'ESPAGNE.

DON CARLOS, INFANT D'ESPAGNE,

PAR FRÉDÉRIC SCHILLER:

traduit de l'allemand

PAR ADRIEN LEZAY.

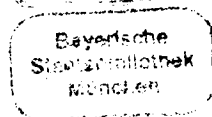
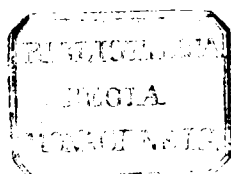
Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

HOR. De Art. poet.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A P A R I S,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-André-
des-Arcs, n° 16.





N O T E

D U T R A D U C T E U R.

J'AI quelques mots à dire au lecteur, quelques autres à l'auteur, sur une traduction qui pourra bien les mécontenter tous les deux, par l'effet du soin même que j'ai pris pour les ménager l'un et l'autre.

Traduisant d'une langue très-libre dans une autre où la phrase est directe et l'inversion presque toujours timide, je le prévois, le lecteur ne verra que servilité où l'auteur ne verra qu'inexactitude; celui-ci m'accusant d'avoir sacrifié bien des beautés propres à sa langue, l'autre d'y être resté trop fidèle pour en conserver quelques-unes. A voir un Allemand et un Français, qui donc soupçonneroit que, des deux langues, c'est l'allemande qui est la souple et la française qui est la roide ¹?

¹ Les partisans aveugles de la langue française, ne savent pas qu'en vantant ses richesses et citant à l'appui

Je voulois perdre le moins possible , et conserver les beautés d'expression en même temps que celles de sens. Ainsi, j'ai cherché autant que j'ai pu , à traduire tout à-la-fois le génie de la langue et celui de l'auteur. J'ai hasardé des constructions , peut-être ai-je risqué des tours qui , bien que point hardis pour la langue allemande , le seront trop pour la française ; et c'est ici que le lecteur me demandera de quel droit je mêle les architectures , et ce que je prétends avec ce composite de rustique et de corinthien ? Je l'ai dit : perdre le moins possible.

Mais , d'un autre côté , ce qui peut être adressé à un peuple ne peut pas toujours l'être à un autre , et par fidélité il m'a quel-

ses grands écrivains , ils allèguent en preuve leur propre réfutation , et leur dérobent , à eux , le présent qu'ils lui font à elle. Où la langue ne fait point de frais , c'est à l'écrivain à les faire ; faute de mot propre , il crée l'expression , c'est-à-dire les alliances hardies. De-là le style pittoresque. Dans une langue riche , c'est la langue qui aide l'écrivain ; dans une langue pauvre , c'est l'écrivain qui aide la langue : voilà pourquoi les langues naissantes sont plus riches en *beautés d'expression* que les langues fixées. J'ai cru devoir cette observation à ceux qui pensent qu'un lieu commun à défendre , vaut mieux qu'une vérité à reconnoître.

quefois été force d'être infidèle. Car la fidélité consiste non à traduire l'expression même, mais l'impression : or, la même expression n'agit pas toujours au même degré sur deux peuples de génie différent : l'un peut n'être qu'à peine effleuré, par ce qui blesse l'autre jusqu'au vif ; et lorsqu'à la dose à laquelle l'auteur a produit l'émotion, le traducteur produit la convulsion, n'est-il pas clair que sa fidélité devient de toutes les infidélités la plus grande ?

Si donc, par rapport au génie des deux langues, j'ai cru devoir m'asservir davantage à celui de la langue d'où je traduisois, j'ai cru de même, par rapport au génie des deux peuples, devoir m'asservir davantage au génie de celui pour lequel je traduis, et faire pour celui-ci ce que l'auteur a fait pour l'autre. L'auteurs'adressant à des Allemands, a dû se conformer au génie allemand ; moi, m'adressant à des Français, je dois me conformer au génie français ; de sorte que je n'ai pas même songé à rendre, par leurs analogues, les expressions ou les pensées qui, rendues par leurs analogues, auroient produit des effets différens : estimant qu'il devoit en être des traductions comme des changes qui acquittent des valeurs égales

avec des sommes inégales, selon le cours des places où se soldent les traites.

Je marchois entre deux écueils : d'un côté, des beautés très-hardies, de l'autre, un goût très-difficile. Que le goût me le pardonne ! je n'ai pu me résoudre à lui sacrifier victime plus illustre que lui.

Sans toutes les licences que j'ai prises, je ne serois jamais venu à bout de traduire cet ouvrage ; et alors, me dira le littérateur, peut-être auroit-il mieux valu y renoncer. En effet, j'y aurois renoncé si je n'avois eu d'autre vue que d'enrichir notre littérature, mais je n'y songeois pas. J'avois en vue de donner au pauvre et non au riche : c'est à nos mœurs que je voulois donner, à elles seules, et la littérature ne sauroit rejeter un don que je ne lui offre point.

La tragédie de don Carlos, pièce de l'es-
pèce de celles de Shakespear, irrégulière et
inégale, mais pleine de génie comme toutes
celles du tragique anglais, trouvera beau-
coup de critiques, mais doit trouver déjà
quelques admirateurs parmi nous ; et, je l'es-
père, avant que les ames froides en aient
saisi les défauts, les ames passionnées qui
sont plus promptes qu'elles, auront été déjà

saisies de ses beautés, et le décri sera devancé par la vogue.

Que la critique s'attache donc sur cette pièce, qu'elle prenne ses mesures pour en déterminer les défauts, qu'elle adresse ses plaintes au public, à l'auteur ses reproches; c'est son usage, c'est son droit, j'y souscris : mais quand elle aura démontré ce que chacun verra sans elle, que la pièce est bâtie sur des fondemens peu solides, que l'intrigue en est trop peu vraisemblable, que des billets, des rubans, des méprises et autres semblables moyens sont de pauvres moyens, que des longueurs fatiguent, que des inconvenances choquent, que des obscurités obscurcissent; quand elle aura démontré même que la pièce est vicieuse comme pièce, elle doit se trouver satisfaite; qu'elle s'arrête, je l'invite à s'en tenir là. L'art est de sa juridiction, mais non, que je pense, le génie : qu'elle contrôle donc l'art, qu'elle attaque l'architecture du temple, et qu'elle s'humilie devant le dieu qui le remplit. Où l'ame est juge l'esprit cesse de l'être; ses petits instrumens ne valent plus pour mesurer les grandes étendues.

Par malheur, les défauts de cette rare production seront à la portée d'un plus

grand nombre de lecteurs que ses beautés. Le monde a plus d'esprit que d'ame, et le grand tort de Schiller est d'avoir trop compté sur elle pour l'intelligence de sa pièce.

Ce n'est pas que dans le détail il ait refusé au lecteur aucun des aides, que celui-ci est en droit d'exiger de l'auteur : s'il supprime dans les pensées tous les intermédiaires, il n'en omet aucun dans les sentimens ; et, de ce côté-là, je ne crois pas que quelqu'écrivain que ce soit, ait mieux entendu la puissance de ce double moyen.

Mais le caractère de son principal personnage, je veux dire, d'un héros penseur, est si neuf, et sa manière d'agir si dépendante de son caractère, que je crains bien que, pour le plus grand nombre, il ne reste inintelligible, ou, ce qui seroit encore pis, qu'il ne soit mal compris par bien des gens qui croiront le comprendre.

Car il est très-peu d'hommes qui, sur les principales divisions des caractères, des actions et des choses, n'aient dans la tête un idéal tout prêt et formé à l'avance, auquel, dans l'occasion, ils les comparent plus volontiers qu'à leurs propres natures. Dans ces législations se trouvera l'idéal d'un héros, d'un sage, d'un aventurier, d'une action

folle ou d'une action sublime ; et si l'une de ces choses qui ne nous est pas encore venue à l'idée , un caractère extraordinaire , par exemple , est amené devant notre tribunal , plutôt que de le renvoyer sans jugement , nous le jugerons d'après les loix existantes , et plus ou moins favorablement , selon qu'il sera plus ou moins conforme à l'idéal de caractère extraordinaire qu'avoit tracé notre imagination.

Mais la nature n'a point fait d'êtres simples , et la société encore moins. Rien ne s'explique par une seule cause , et l'action la plus simple peut avoir , et a presque toujours des ressorts compliqués. Dans nos idées , un héros doit avoir telle manière d'agir , et un penseur telle autre ; mais si le penseur est en même temps un héros , dans laquelle de nos formes préétablies ferons-nous rentrer cet être mixte ? Cependant ces premiers linéamens sont grossiers , près de ceux qu'introduisent les circonstances , l'esprit des temps , des âges et des mœurs , les affections , les positions , les distances , les rangs , &c. Ainsi Posa , dont le caractère est formé d'alliances au premier coup-d'œil très-hardies , qui allie à un caractère très-despotique , comme le sont tous les grands

caractères, les idées libérales qui sont communes à toutes les grandes ames ; Posa qui est impétueux et réfléchi, qui veut en sage et agit en héros, qui connoît la nature humaine, et qui se fie aux hommes ; un tel homme, si semblable aux autres par sa nature, si différent par ses proportions, ne peut ni agir, ni vouloir, ni penser comme un autre, et quiconque pour le mesurer, portera sur lui la même ouverture de compas avec laquelle il en a mesuré d'autres, doit s'en tenir sa vie entière à mesurer des lignes, et renoncer à mesurer des hommes.

La pensée de la pièce, publiée (qu'on remarque ceci) en 1787, n'est pas moins neuve que celle du caractère principal. Il s'agit d'indiquer dans l'ordre politique, une réformation semblable à celle qu'avoit produite Luther dans l'ordre religieux, et dans ce but, la lutte des idées libérales avec les idées despotiques, est mise en scène : vue de génie, mais à peine plus heureuse que ne l'est le choix du sujet du théâtre, et même de l'époque.

L'époque, dramatique s'il en fut jamais, est celle où l'impatience du joug, secondée par l'esprit de recherche qui naquit en ce temps, excita dans les Pays-Bas le mouve-

ment de liberté, qui par la suite devoit les détacher de la monarchie espagnole.

La scène est en Espagne, je veux dire dans un pays où l'esprit despotique et l'inquisition religieuse travaillent en commun à l'affermissement de leur commune tyrannie.

L'action, à la cour de Philippe II, se passe entre ce sombre tyran et son fils don Carlos dont il a épousé la fiancée, point unique où leurs cœurs se rencontrent.

On voit déjà comment les deux esprits de ces temps-là se trouvent originalement représentés par ces deux personnages, dont l'un, l'homme des sociétés corrompues, étranger à l'espèce humaine, vieux comme les vieilles idées, est en règne comme elles; et l'autre, l'homme de la nature, enflammé de vertu, et d'idées encore neuves comme lui, est appelé comme elles à régner une fois, où régnèrent avant le caprice et la violence.

Mais ce Carlos, jeune, passionné, imprudent, agrandi, mais aussi bouleversé par l'amour; rendu par lui tout-à-la-fois capable de sentir et incapable d'exécuter les grands desseins auxquels sa fortune l'appelle, aux prises avec le génie de Philippe et les intrigues de ses courtisans, que pour-

roit-il, que deviendrait-il, si une vertu plus mâle que la sienne, un caractère plus vaste que le sien, un génie plus puissant que tous les obstacles, si un Posa enfin, ne s'emparoit de sa vertu, de sa passion, de son enthousiasme pour les tous conduire à leurs buts ?

Je voulois dire au sien. Posa, passionné pour la liberté, comme don Carlos l'est pour la reine ; mais plein d'un amour dont l'essence est de chercher des prosélytes, comme celle de tous les autres d'écarter des rivaux ; Posa est cet ami, mais avant cela, ce grand homme, qui d'une passion malheureuse prétend en tirer le salut d'un peuple, et qui de l'amitié d'un prince fait l'instrument de l'affranchissement futur des nations.

Don Carlos sans Posa, ou Posa sans Carlos, ne sont, comme on le voit, que deux moitiés sans capacité par elles-mêmes. Carlos sans le caractère de Posa, Posa sans la puissance de Carlos, ne peuvent rien ni l'un ni l'autre pour leurs vues : associés, chacun mène l'autre à son but, et du sentiment de ce besoin réciproque, ce dévouement de l'un à l'autre qui doit durer jusqu'à la mort, et les tenir prêts à toute heure à mourir l'un pour l'autre.

Posa nourrira la passion de Carlos, pour en faire non un heureux, mais un héros. Il servira Carlos, non point comme son ami, mais comme l'héritier d'un trône d'où il fera descendre un jour la liberté : ne le servant pas comme ami, il le servira même plus ardemment que s'il l'eût servi comme ami, parce que la liberté qu'il sert en le servant, porte les grandes ames à plus de dévouement que l'amitié. Enfin, quand il se dévouera, ce ne sera non plus pour sauver son ami, mais son exécuteur testamentaire, le roi futur, le seul des deux qui puisse exécuter ce qu'avoit conçu l'autre.

Posa meurt donc pour une idée ! Pourquoi pas, s'il étoit passionné pour elle ? Les passions les plus viles ont toutes, sans en excepter une, le pouvoir d'inspirer le mépris de la mort, et la seule vraiment généreuse pourroit moins qu'elles ! D'où vient que j'ai vu tant de gens se récrier sur le dévouement de Posa ? Un avare meurt pour son trésor, un ambitieux pour son ambition, un glorieux pour de la fumée : tous les jours nous voyons des êtres sans ame donner leur vie pour l'honneur qu'ils n'ont pas, ou pour des femmes qui ne la valent pas même : et nous nous étonnons qu'un Posa veuille

être le rédempteur d'une nation , au prix de quelques années de la sienne ! Nous nous en étonnons , nous qui savons mourir pour tout , hors pour les grandes choses !

Ce caractère est beau sans doute , et par-là même invraisemblable aux yeux de bien du monde ; mais faudra-t-il le déclarer au-dessus de nature , uniquement parce qu'il est au-dessus du siècle ? Pour juger s'il n'est pas dans la nature , il seroit bon , avant tout , de savoir si nous y sommes , et si peut-être il ne nous semble tant au-dessus , que parce que nous sommes nous-mêmes au-dessous ?

Un homme dont le plan fut d'élever un nouvel empire par un jeune homme , et ce jeune homme par une femme , cet homme nous fait pitié , ce dernier mot seul nous fait rire ; et j'avoue bien que ces effets prodigieux de l'amour ne sauroient s'expliquer par celui que nous connoissons : celui-là n'enfante point de prodiges , ou bien s'il en enfante , ils sont dans l'extrême opposé. Mais je le demande encore : lequel des deux est la fiction , lequel est la réalité ?

Qu'est-ce que l'amour chez un peuple en ruine ? un échange de cœurs flétris , un commerce où de faux diamans s'achètent avec de la fausse monnoie. Dans ce com-

merce, où tous deux s'appauvrissent, tout est faux ou falsifié, car chacun s'estime si peu, qu'il s'estime moins que son masque. Ne pouvant plus rien être, on a voulu paroître : à un monde d'êtres a succédé un monde d'apparitions, et comme il faut que tout s'accorde, aux sentimens ont succédé leurs fictions. Depuis qu'on a banni la vertu de l'amour, il n'y a plus ni amour ni vertu, ces jumeaux-ci sont inséparables.

Cette pensée de Posa d'élever son ami à la plus haute vertu par le plus haut amour, fut donc bien belle, et l'on ne comprend pas comment l'orgueil des femmes ne se l'est pas appropriée. Il ne leur en coûtoit pas plus d'élever leurs amans que de les avilir, car la vertu n'impose pas plus de gêne, on le sait bien, que la coquetterie ; elle obtient même bien davantage, et vaincre des héros étoit fort différent d'être vaincues par leurs contraires. Courber des caractères très-élevés pouvoit avoir quelque éclat à leurs yeux, au moins l'hommage venoit-il de haut ; mais courber ces pigmées que l'on n'atteint qu'en se baissant, c'est, à mon sens, ou bien magnanime, ou bien humble.

Est-ce donc dans notre nature même qu'il faut chercher la cause de cet étrange

ravalement, ou bien ailleurs ? En est-ce ainsi par-tout ? en est-ce ainsi dans tous les temps ? Non. Ce n'est pas ainsi par-tout ; il n'en fut pas toujours de même. Ce n'étoit pas il y a deux siècles, ce ne sera plus dans un demi. A qui s'en prendre donc ? à la condition de l'Etat monarchique, qui détruisant tout-à-la-fois la vie publique et la vie domestique, détruit les deux raisons de la grandeur de l'homme : l'action et la méditation.

Dans un ordre de choses où l'Etat est tout dans un homme, et le public dans une classe ; où l'homme est moins par lui que par des mortels ses semblables , et des morts ses ancêtres ; où la faveur disposant de tout , les femmes doivent jouer le premier rôle , parce qu'elles ont seules de quoi la payer, et passent du gouvernement du ménage à celui de l'empire ; dans cet ordre de choses en un mot, où ni la société conjugale, ni la société politique ne sont rien, la société mondaine est tout, et ce théâtre étant le seul, chacun cherche à y faire figure.

Mais le soin de l'acteur qui veut exceller, et il le veut toujours, est avant tout de se proportionner à son théâtre. Si le théâtre est grand , il se grandit pour que chacun le

voye, il hausse le geste et la voix pour être à la portée de tous : de même si le théâtre est petit, il se rapetissera pour ne le pas combler, parlera bas pour ne pas assourdir, et s'anéantira pour être.

De ce rien qu'on appelle plaisamment le grand monde, sera banni comme étant hors de proportion, c'est-à-dire ridicule, tout ce qui est grand. Passion, vertu, vérité, caractère et autres ornemens de temple, y seront renvoyés, trop massifs qu'ils seront pour la décoration d'un salon, et dans cette réduction de monde, la plus grande perfection étant dans la plus grande réduction, chacun pour se perfectionner tendra lui-même à se réduire.

Comme d'ailleurs dans l'Etat monarchique rien n'est plus nécessaire que le crédit, et qu'à l'opposé du mérite qui s'acquiert hors du monde, le crédit ne s'acquiert que par le monde, c'est là que celui qui voudra parvenir viendra chercher à plaire à la femme par laquelle on parvient : que chacun prétendant lui plaire, il s'ouvrira un vaste concours de galanterie entre les hommes : que chacune aspirant à l'empire, ils'ouvrira un vaste concours d'intrigues entre les femmes : que le crédit changeant souvent de

place, l'amour changera souvent d'objets ; que le moyen de plaire au grand nombre étant de renoncer à ceux par lesquels on plait au petit, l'indifférence deviendra le partage de l'homme, la coquetterie celui de la femme ; et dans ce mélange perpétuel des sexes, chacun se dénaturant, et l'un par l'autre, et l'un pour l'autre, à l'homme succédera l'homme à bonnes fortunes, à la femme la femme intrigante et galante, à l'amour et au génie qui ne naissent et ne se nourrissent que de retraite, succéderont leurs deux dégénérations, l'esprit et la galanterie qui ne naissent et ne se nourrissent que de société ; jusqu'à ce qu'un de ces ouragans qui font trembler la terre, ayant mis l'épouvante parmi ses habitans, leur ait fait signe de quitter leurs jeux, et les ait rétablis par la présence d'un long danger dans la nature humaine.

Voilà comment les hommes tendant toujours à se proportionner à leur théâtre, sont par nécessité, grands dans les républiques et petits dans les monarchies ; comment, selon qu'ils ont pour cercle un peuple ou une coterie, ils causent modes ou peuples, cherchent leur gloire dans les batailles ou dans les larmes d'une femme, sont spirituels

DU TRADUCTEUR. xxj

ou éloquens , efféminés ou mâles , plians ou fiers , petits-maîtres ou grands-hommes : comment tel qu'on trouvoit si grand sur son petit théâtre n'est plus qu'un petit personnage depuis que la scène s'est agrandie , et comment , en revanche , tel autre qu'on avoit rebuté , a rendu les nations attentives , depuis que les nations sont devenues les témoins des actions des hommes.

Si l'on pouvoit encore devoir après avoir payé , l'on devroit sans doute beaucoup à la révolution française , pour avoir à jamais écarté cette honteuse période de l'histoire moderne , et avoir préparé la grandeur , en agrandissant le théâtre.

A la grandeur des choses , n'en doutons pas , on verra succéder celle des hommes.

N'appartenant plus désormais qu'à son ménage et à sa patrie , passant nettement , et sans intermédiaire , de la vie domestique à la vie publique , l'homme formera son caractère dans l'action , et son esprit dans la retraite ; tiré de son ménage par les affaires , il viendra se reposer des affaires dans son ménage , y rentrera plein de souvenirs , en sortira plein de desseins.

Pourvu quel'instabilité des loix n'y mette pas obstacle , en empêchant l'habitude de

naître, nous verrons la persévérance, vertu inconnue aux Français, devenir la vertu régnante, parce que sous une forme de gouvernement où l'homme a plus besoin de son caractère que de son esprit, c'est le caractère qui prédomine.

Et si cette forme de gouvernement est d'ailleurs plus qu'une autre, féconde en grandes vicissitudes, elle doit aussi favoriser, et plus qu'aucune autre, la fixité du caractère, parce que la fixité peut seule soumettre les diverses fortunes : et comme le Français fut léger dans la monarchie, parce que ce n'est qu'avec de la variété que l'on fixe les individus, de même il perdra sa légèreté dans la république, parce que ce n'est qu'avec du caractère que l'on fixe les multitudes.

Cet esprit raisonneur, qui trouble toutes les actions par l'incertitude qu'il y jette, et qu'a dû susciter parmi nous la recherche des droits et des nouveaux principes, s'évanouira donc aussi après la découverte : de la mobilité d'esprit, l'on passera à l'immobilité de caractère, assuré par l'expérience que dans la conduite des affaires, mille grandes pensées n'en valent pas une fixe.

Enfin les hommes étant d'autant plus dominés par les intérêts, que ces intérêts sont

plus resserrés, et par les idées, au contraire, qu'elles sont plus vagues et générales, il en arrivera que ces deux grands mobiles se trouvant réunis dans le nouvel ordre de choses, les grandes actions y seront excitées plus qu'ailleurs, non par le moyen des éducations nationales, ou autres loix humaines, mais par des loix qu'aucunes autres ne peuvent ni retenir, ni repousser, les loix de la nécessité.

C'est ainsi que pourra devenir la meilleure de l'Etat, la classe qui généralement est la pire ; celle qui vivant du travail des autres, est appelée, par le loisir que lui donne la richesse à les régir et les administrer, la seule sur laquelle les diverses formes de gouvernement aient une influence sensible ; les classes laborieuses étant par-tout à-peu-près les mêmes, parce que à-peu-près par-tout, l'occupation a les mêmes effets.

Toutes ces choses se verront quand il ne restera plus rien d'une génération qui fut violemment transportée d'un extrême dans un autre, par une révolution que demandoit l'humanité, et qui long-temps sembla faite contre elle.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, Roi d'Espagne.

ÉLISABETH DE VALOIS, sa femme.

DON CARLOS, Prince Royal.

ALEXANDRE FARNÈSE, Prince de Parme,
neveu du Roi.

L'INFANTE CLARA-EUGENIA, enfant
de trois ans.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, Grande-
Maîtresse de la Cour.

LA MARQUISE DE MONDEJAR,

LA PRINCESSE D'ÉBOLI,

LA COMTESSE DE FUENTES,

} Dames de
la Reine.

LE MARQUIS DE POSA, Chevalier
de Malte,

LE DUC D'ALBE,

LE COMTE DE LERME, Capitaine
des Gardes,

LE DUC DE FERIA, Chevalier de
la Toison-d'Or,

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA,
Amiral,

DON RAIMOND DE TAXIS,
Grand-Maître des Postes,

} Grands
d'Espagne.

DOMINGO, Confesseur du Roi.

LE GRAND-INQUISITEUR.

LE PRIEUR de la Chartreuse de....

UN PAGE de la Reine.

DON LOUIS MERCADO, Médecin de la
Reine.

Dames, Grands, Pages, Officiers, Gardes-du-Corps,
et autres personnages muets.

D O N C A R L O S ,

I N F A N T D ' E S P A G N E .

A C T E P R E M I E R .

Le théâtre représente le jardin du palais
d'Aranjuez.

S C E N E P R E M I E R E .

D O N C A R L O S , D O M I N G O .

D O M I N G O .

Les beaux jours touchent à leur fin, et Votre
Altesse Royale quittera Aranjuez sans avoir
rien perdu de sa mélancolie. C'est en vain que
nous sommes venus. (don Carlos reste les yeux en
terre, et en silence) Rompez ce mystérieux silence,
Prince ; ouvrez votre cœur au cœur paternel.
Jamais le monarque n'aura trop payé le repos
de son fils, de son unique fils ; et le bras d'un

roi atteint loin.... Resteroit-il au ciel à satisfaire quelque demande du plus cher de ses favoris? Non, cela ñe se peut. J'étois présent lorsque dans les murs de Tolède, le superbe Carlos, entouré d'une foule de princes qui venoient lui prêter hommage, recevoit le serment et contemploit à ses pieds six royaumes. J'étois présent, et je voyois ses joues se colorer d'une noble rougeur, son jeune cœur se gonfler d'héroïques résolutions, et ses yeux pleins d'ivresse briller et promener leur joie sur toute cette foule. Alors, Prince, ces yeux confessoient hautement qu'il ne leur restoit rien à desirer.... Ce changement, Prince, cette muette et solennelle tristesse que nous lisons depuis huit mois dans vos regards, coûte déjà bien des veilles anxieuses à Sa Majesté, et a déjà coûté plus d'une larme à votre mère.

DON CARLOS, se retournant avec vivacité.

Ma mère?

DOMINGO, surpris.

Prince!

DON CARLOS.

O ciel! fasse que je pardonne à celui qui en, a fait ma mère!

DOMINGO.

Prince!

DON CARLOS, se remettant, et portant sa main à son front.

Révérènd Père!... j'ai toujours été malheureux avec mes mères. Mon début dans la vie a été de l'ôter à celle de qui je la tenois.

DOMINGO.

Est-il possible, Prince? Se pourroit-il que ce malheur oppressât votre conscience?

DON CARLOS.

Et ma nouvelle mère.... ne m'a-t-elle déjà pas coûté l'affection de mon père? Mon père m'aimoit à peine; tout mon mérite se réduisoit à être son unique enfant : elle lui a donné une fille.... O qui sait ce qui sommeille dans les lointains de l'avenir!

DOMINGO.

Vous vous moquez, Prince! L'Espagne entière est aux pieds de sa reine, et vous ne la regarderiez qu'avec colère! et vous n'éprouveriez, en la voyant, que des mouvemens de prudence! Comment? la plus belle femme de l'univers! une reine qui le seroit encore sans trône! Et cette reine d'à peine vingt-trois ans, assise sur le plus élevé des trônes! et cette femme qui fut votre fiancée! Impossible, Prince.... trop incroyable! jamais! jamais!

Ce que tous aiment, le seul Carlos ne sauroit le haïr; Carlos ne se contredit pas aussi étrangement.... Seulement, prenez bien garde, Prince, que jamais il ne lui revienne jusqu'à quel point va votre éloignement pour elle; cette découverte l'affligeroit.

DON CARLOS.

Vous pensez?

DOMINGO.

Que Votre Altesse Royale se rappelle le dernier tournoi de Saragosse, où le Roi fut blessé d'un éclat de lance. La Reine, assise avec ses dames à l'un des balcons du palais, regardoit le combat. Tout-à-coup, l'on s'écrie que le Roi est blessé! On se presse, on se le dit de l'un à l'autre, et ce bruit gagne de proche en proche, jusqu'à la Reine. Le Prince! s'écrie-t-elle, en voulant se précipiter du balcon; — non, c'est le Roi lui-même, lui répond-on; — eh bien! qu'on appelle un médecin, reprend la Reine, en revenant à elle. (après une pause) Prince, vous semblez pensif!

DON CARLOS.

J'admire le talent du confesseur pour les contes facétieux. Toutefois (du ton le plus sérieux) j'ai toujours ouï dire que le monde avoit moins souffert par le poignard des assassins que par

les espions de regards et les colporteurs d'anecdotes. Du reste, la peine que vous avez prise est inutile. Si vous attendez des remerciemens, allez au Roi.

DOMINGO.

Vous faites sagement, mon Prince, en vous tenant en garde contre les hommes.... Mais il faut mettre des différences, et ne pas repousser l'ami en même temps que l'hypocrite. Je vous suis dévoué.

DON CARLOS.

Gardez-vous en ce cas de le laisser voir à mon père, autrement votre pourpre....

DOMINGO.

Comment ?

DON CARLOS.

Sans doute. Ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau à la nomination de l'Espagne ?

DOMINGO.

Son Altesse veut se moquer de moi.

DON CARLOS.

Dieu me préserve de me moquer du mortel redoutable qui peut damner mon père ou le sauver.

DOMINGO.

Je ne m'oublierai point, mon Prince, jusqu'à tenter de pénétrer dans le respectable secret de vos chagrins. Je prierais seulement Votre Altesse de se ressouvenir que l'Eglise ouvre aux consciences angoissées, un asyle que les clefs des rois même n'ouvrent point, et dans lequel jusqu'aux plus grands forfaits restent à jamais ensevelis sous le sceau du sacrement. Vous savez ce que je veux dire, Prince ; c'en est assez.

DON CARLOS.

Non ! loin de moi de tenter à ce point le dépositaire.

DOMINGO.

Prince ! cette défiance... Vous méconnoissez le plus fidèle de vos serviteurs.

DON CARLOS.

Eh bien ! cessez plutôt de l'être. Vous êtes un saint homme, c'est ce que chacun sait... Cependant, soyons clairs. Pour moi, vous êtes déjà trop chargé ; beaucoup savoir pourroit trop vous charger vous-même : car, mon Révérend Père, vous avez encore bien à marcher jusqu'à la chaire de saint Pierre. Annoncez tout cela au Roi, qui vous a envoyé.

DOMINGO.

Envoyé?

DON CARLOS.

Je l'ai dit. Oh ! je ne sais que trop , je ne sais que trop qu'on me trahit dans cette cour ! Je sais que , de par-tout , des yeux veillent sur moi. Je sais que le roi Philippe m'a vendu aux plus abjects de ses esclaves , et que chaque syllabe qui m'est surprise , il la paie plus royalement que jamais bonne action ne fut payée par lui.... Je sais.... Oh ! taisons-nous.... c'en est assez.... Mon cœur est prêt à m'échapper , et je n'en ai déjà que trop dit.

DOMINGO.

Le Roi compte être de retour à Madrid avant la nuit. Déjà la cour s'assemble.... Me ferez-vous la grace, Prince....

DON CARLOS.

C'est bon , je vais suivre. (Domingo sort). (Après un silence) Malheureux père ! malheureux fils ! Déjà je vois ton cœur saigner des morsures que lui ont faites les serpens de la jalousie ! Ta funeste curiosité te pousse à la plus redoutable des découvertes , et quand tu l'auras faite , l'enfer commencera pour toi. Ton or peut s'épuiser , tes flottes peuvent être englouties....

Tu vois avec dédain les flots de la révolte venir
battre jusqu'au pied de ton trône. Ton trône
est ferme.... Cependant.'...

S C E N E I I.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS.

O mon bon ange ! Mon Rodrigo !

LE MARQUIS DE POSA.

Mon Carlos !

DON CARLOS.

Est-il possible ? Est-ce bien vrai ? Est-ce
toi ? Oh ! c'est toi ! Je le sens sur mon ame , la
tienne s'y fait déjà sentir ! Oh ! maintenant tout
est réparé. Dans la douceur de ces embrasse-
mens mon cœur malade se guérit.

LE MARQUIS DE POSA.

Malade ? Votre cœur malade ! Et qu'est-ce
qui est réparé ? qu'est-ce qui avoit besoin de
l'être ?

DON CARLOS.

Et qu'est-ce qui te ramène si inespérément

de Bruxelles ? à qui dois-je des actions de grâces ? A qui ? j'ose le demander ! Pardonne, sainte Providence, pardonne à l'égarement de la joie ce blasphème ; à qui, sinon à toi, bonté céleste ! Tu savais que Carlos avoit besoin d'un ange, tu lui as envoyé celui-ci, et je questionne encore !

LE MARQUIS DE POSA.

Pardon, cher Prince, si ce n'est qu'avec de l'effroi que je réponds à ces transports. Ce n'étoit pas ainsi que je comptois de retrouver le fils de don Philippe. Jamais Carlos ne m'aborda d'un air si effrayant ; une rougeur qui n'est point naturelle, monte à ses joues décolorées, et ses lèvres tremblent de fièvre.... Que dois-je croire ? Ce n'est point là, cher Prince, le jeune homme au cœur de lion, vers lequel me députe un peuple de héros qui languit dans les fers.... car ce n'est plus comme Rodrigo, comme le compagnon d'enfance de Carlos, c'est comme ambassadeur de toute l'humanité que j'embrasse l'infant d'Espagne ; ce sont les provinces flamandes qui pleurent devant vous, et vous somment de les sauver. Un moment, un moment encore, et c'en est fait de toutes leurs espérances de liberté ! C'en est fait des contrées qui vous sont si chères, si le duc

d'Albe, ce farouche envoyé du fanatisme, se présente devant Bruxelles avec les loix d'Espagne.... Sur le petit-fils de Charles-Quint reposent les dernières espérances de ces nobles pays : si son grand cœur a oublié de battre pour l'humanité, c'en est fait d'eux.

D O N C A R L O S .

C'en est fait d'eux ! Je ne puis leur donner que des larmes, et j'ai besoin de toutes mes larmes pour moi-même. Quand le ciel se retire de moi, que m'importent les nations ?

LE MARQUIS DE POSA.

Ici, je ne retrouve plus mon Carlos. C'est donc là le langage de la grande ame, peut-être de la seule qu'ait épargnée la contagion ! Ainsi parle donc le seul homme qui, dans le chancellement universel, resta debout, qui sut, d'une main courageuse, repousser de ses lèvres la coupe empoisonnée du papisme, et qui tout seul, contre les foudres ecclésiastiques, contre l'hypocrite sainteté d'un monarque, et contre les pieuses rêveries d'un peuple, osa retirer de l'oubli et réclamer à haute voix les droits des hommes.

D O N C A R L O S .

Est-ce de moi que tu parles ? Tu te trompes, simple que tu es. Moi aussi, une fois,

je rêvai un Carlos dont le sang bouillonna
quand on nommoit la liberté... Mais celui-là
est dès long-temps enseveli. Celui que tu as
devant toi n'est plus le Carlos qui prit congé
de toi dans Alcala. Ce n'est plus ce Carlos qui,
rempli de divinité, prétendoit répéter le ciel
ici-bas, et comme un Tout-puissant, répandre
la création sur l'Espagne... Oh ! c'étoit-là une
saillie d'enfant... mais divinement belle !...
Ces rêves sont évanouis.

LE MARQUIS DE POSA.

Ces rêves, Prince !... Ce n'étoit donc là
que des rêves ?

DON CARLOS.

Laisse-moi pleurer, laisse-moi pleurer dans
ton sein, toi, mon unique ! Je n'ai personne,
personne sur cet immense globe, personne !
Aussi loin que puisse porter le sceptre de mon
père, aussi loin que les flottes espagnoles aient
promené leurs pavillons, pas une place, pas
une place où j'ose abandonner mes larmes...
hors celle-ci. Oh ! par tout ce que toi et moi
nous attendons du ciel, Rodrigo, ne me
chasse pas de cette place... Ne me chasse jamais
de cette place. (Posa s'incline avec émotion sur
Carlos) Songe que j'étois un orphelin que tu
ramassas sur un trône. Je ne sais ce que c'est

qu'un père... je sais seulement que je descends d'un roi. Oh ! si ce que me dit mon cœur est vrai, si tu as été choisi sur des millions pour me comprendre, s'il est vrai que Carlos ne soit qu'un double de Rodrigo, et qu'au matin de notre vie nos ames vibrent les mêmes sons ; s'il est vrai, Rodrigo, qu'une larme qui me soulage te soit plus chère que toute la faveur de mon père....

LE MARQUIS DE POSA.

Oh ! plus chère que le monde entier !

DON CARLOS.

Je suis tombé si bas !... je suis devenu si pauvre, qu'il faut bien que je te ramène aux premières années de notre enfance, et que je réclame la dette, dès long-temps oubliée, que tu contractas envers moi, quand nous croissions près l'un de l'autre comme deux herbes sauvages. D'abord, rien ne me fut plus insupportable que de voir combien mon génie étoit éclipsé par le tien. J'y fus long-temps sensible ; jusqu'à ce qu'ayant enfin désespéré de m'égaliser à toi, je résolus de t'aimer sans mesure. Je commençai par t'accabler de mille soins. Orgueilleux ! avec quelle froideur dédaigneuse tu me les rendois à l'instant ! Combien de fois ne me plaçai-je pas à tes côtés, sans que tu pa-

russe seulement m'y voir ! Combien de chaudes, d'amères larmes ne répandis-je pas, poussé à bout par les caresses que je te voyois prodiguer aux enfans de ta condition ! Pourquoi cela, m'écriois-je désespéré ? mon cœur n'est-il donc bon à rien pour toi ? Et toi, fléchissant le genou devant moi avec un accablant respect : Voilà , me disois-tu , ce qui revient à l'enfant du Roi.

LE M Á R Q U I S D E P O S A .

O Prince ! laissons ces histoires de l'enfance , qui me font encore rougir aujourd'hui.

D O N C A R L O S .

Je ne m'en étois point prévalu vis-à-vis toi. Humilier , navrer mon cœur , tu le pouvois ; le détourner du tien , jamais. Trois fois tu repoussas le Prince , trois fois le Prince revint comme un mendiant , implorer de toi de l'amour.... Un hasard fit ce que Carlos n'avoit pu faire. Un jour , il arriva que , dans nos jeux , ta balle alla frapper à l'œil , ma tante , la reine de Bohême. Elle crut que ce n'étoit pas sans malice , et alla , toute en larmes , porter ses plaintes au Roi. Sur-le-champ toute la jeunesse du palais est rassemblée afin de nommer le coupable , et le Roi jure , que fût-il

son fils, le plus terrible châtement l'attend. Alors je t'aperçois ; tu étois tremblant dans un coin, et je me jette aux pieds du Roi. C'est moi, c'est moi qui ai lancé la balle, m'écriai-je, venge-toi sur ton fils.

LE MARQUIS DE POSA.

Ah ! que me rappelez-vous, Prince ?

DON CARLOS.

En présence de toute la cour, ton Carlos fut dépouillé et battu de verges comme un esclave. Je regardai vers toi, et je ne pleurai pas. L'excès de la douleur faisoit claquer mes dents et trembler tous mes membres ; je ne pleurai pas. Mon sang couloit honteusement sous de barbares verges ; je regardai vers toi, et je ne pleurai pas, tant j'étois opiniâtre à vouloir être aimé de toi. Le Roi, irrité de l'héroïsme d'un enfant, me fit jeter et me retint douze heures dans une noire prison. Tu accourus ; tu te jetas fondant en larmes à mes genoux. Oui, oui, t'écrias-tu, mon orgueil est vaincu : je te paierai quand tu seras roi.

LE MARQUIS DE POSA, saisissant la main de Carlos.

Je te paierai, Carlos : le serment de l'enfant, je le renouvelle comme homme. Je veux payer. Peut-être aussi mon tour est-il venu.

D O N C A R L O S.

Maintenant, maintenant. Oh ! ne diffère pas ; l'heure est déjà venue d'acquitter ton serment. Il me faut de l'amour.

LE MARQUIS DE POSA.

Cher Carlos ! en ce point seulement, le fils de Philippe ne me surpassera jamais.

D O N C A R L O S.

Un secret affreux ronge mon cœur. Il faut, il faut que je l'en tire. Je veux lire sur ton visage épouvanté ma sentence de mort. Ecoute... frémis... Cependant ne réplique rien... j'aime ma mère.

LE MARQUIS DE POSA.

O Dieu !

D O N C A R L O S.

Non ; je ne veux point de ce ménagement. Articule, parle, afin que dans tout l'univers ma misère reste sans égale.... Parle.... ce que tu peux me dire est déjà deviné. Le fils brûle pour sa mère. Les loix de la nature, les loix de la société, les loix de Rome réprouvent cette passion. Mes prétentions empiètent témérairement sur les droits de mon père : je le sens, et le sentant, j'aime. Ce chemin n'a d'issue que la folie ou l'échafaud.... J'aime sans

espérance.... j'aime criminellement.... au péril de la vie et avec les angoisses de la mort.... Je le sais, je le vois, je le sens, et j'aime.

LE MARQUIS DE POSA.

La Reine connoît-elle cette passion ?

DON CARLOS.

Pouvois-je me déclarer ? Elle est reine ; femme de Philippe , et nous sommes en Espagne.... Enchaîné par l'étiquette , et surveillé par la jalousie de mon père , comment pouvois-je la voir sans témoins ? Voilà huit mois que je suis de retour de l'université.... que je suis , chaque jour , condamné à l'entendre.... à la fixer.... et à rester muet comme un tombeau : huit mois , ô Rodrigo ! que ce feu dévore mon sein ; que mille fois cet insupportable secret est venu sur mes lèvres , et a reculé d'épouvante ! Cher Rodrigo !... seulement quelques instans , seulement le temps qu'il faut à l'homme pour se rêver un Dieu , fais-moi me trouver seul avec elle....

LE MARQUIS DE POSA.

Ah !... Et votre père , Prince....

DON CARLOS.

Malheureux ! pourquoi me ramener sur lui ? Parle-moi de toutes les terreurs de la

conscience, ne me parle pas de mon père. Irréparablement sont rompus, entre lui et moi, les nœuds de la nature.

LE MARQUIS DE POSA.

Carlos hait son père !

DON CARLOS.

Non, oh non ! je ne hais point mon père.... mais à ce nom, le frisson, les angoisses d'un malfaiteur se saisissent de moi. Qu'en puis-je, si, dès ma tendre enfance, des mains d'esclaves brisèrent dans mon cœur les germes délicats de l'amour ? J'avois vécu six ans, quand le Terrible, comme on nommoit mon père, parut, pour la première fois, devant mes yeux. C'étoit une matinée, comme il venoit de signer quatre sentences à mort. Depuis lors, je ne le revis plus que lorsque l'on m'en menaçoit pour quelque punition.... O Dieu ! c'est ici que je sens l'amertume me gagner.... Laissons, laissons-là ce sujet.

LE MARQUIS DE POSA.

Non. Vous devez, maintenant vous devez vous ouvrir. Le poids du cœur s'allège par les paroles.

DON CARLOS.

J'ai bien souvent lutté contre moi-même. Souvent, au milieu de la nuit, quand mes

gardes dormoient, je me suis prosterné devant l'image de la Vierge, pour en obtenir un cœur filial, et je me suis toujours relevé sans avoir été entendu. Ah, Rodrigo ! explique-moi cet étrange mystère de la Providence : pourquoi sur mille pères, me donnait-elle, à moi, justement celui-là ? à lui, pourquoi ce fils de préférence à mille autres meilleurs¹ ? Deux semblables distances ne se retrouvent pas dans la nature : comment put-elle serrer ensemble, par des noeuds aussi saints, les deux extrémités de l'espèce humaine ? Effroyable destin ! pourquoi deux êtres qui se sont fuis de toute éternité, viennent-ils se confondre dans le même vœu ? Tu vois là, Rodrigo, deux astres ennemis, qui, dans le cours entier des siècles, se rencontrent une fois pour se heurter, et pour se fuir ensuite d'une fuite éternelle.

LE MARQUIS DE POSA.

Je prévois un moment terrible !

DON CARLOS.

Et moi ! des rêves affreux me poursuivent comme les furies de l'abîme ; de monstrueux desseins assiègent mon esprit flottant, et ma

¹ A lui, pourquoi ce fils, de préférence à mille autres meilleurs ? !!!

funeste pénétration m'entraîne dans un labyrinthe de sophismes, où j'erre, jusqu'à ce que je m'éveille sur les escarpemens d'un précipice.... O Rodrigo ! si jamais je pouvois cesser de voir en lui le père.... Rodrigo.... tes yeux consternés m'ont compris.... si jamais je pouvois cesser de voir en lui le père, combien vite j'aurois cessé d'y voir le Roi !

LE MARQUIS DE POSA.

Puis-je hasarder une prière à mon Carlos ? Quelles que soient vos résolutions.... quelque pressante que puisse être votre passion, promettez que vous ne résoudrez rien sans votre ami. Me le promettez-vous ?

DON CARLOS.

Tout, tout ce que ton amitié m'ordonnera. Je me mets, sans réserve, en tes mains.

LE MARQUIS DE POSA.

Par ce que j'apprends, le Roi est prêt à retourner en ville. Le temps est court. Si vous voulez entretenir secrètement la Reine, ce ne peut être qu'à Aranjuez. La solitude du lieu, l'étiquette moins rigoureuse de la campagne favorisent....

DON CARLOS.

C'étoit aussi mon espérance ; mais, hélas ! elle a été trompée.

LE MARQUIS DE POSA.

Pas tout à fait encore. Je vais, à l'instant même, comme d'ailleurs j'en avois le projet, me présenter chez elle. Elle sait, et elle seule, le secret de notre amitié. Si elle est encore en Espagne la même que je l'ai vue à la cour de Henri, je trouverai un cœur ouvert. Je viendrai à parler de son fils....

DON CARLOS.

Divin ! divin !

LE MARQUIS DE POSA.

Son cœur parlera par ses yeux. Puis-je parvenir à y lire les espérances de Carlos.... La trouvée-je disposée à un entretien.... Suffit-il d'écarter ses dames....

DON CARLOS.

La plupart me sont dévouées.... sur-tout la marquise de Mondejar, que je me suis acquise par son fils qui sert dans mes Pages.

LE MARQUIS DE POSA.

D'autant mieux. Ainsi, Prince, tenez-vous à portée, afin d'être prêt à paroître dès que j'en donnerai le signal.

DON CARLOS.

Fort bien.... fort bien.... mais vite.

LE MARQUIS DE POSA.

Mais le signal ? L'éloignement est assez grand, et plus près, seroit hasarder la sûreté de tous les deux.

DON CARLOS.

Comment ? si cela arrivoit !... Oui... il faut... il faut... Justement... je sais que voici l'heure où d'ordinaire elle descend au jardin. Toutes les eaux d'Aranjuez partent de la fontaine des Néréides, que tu trouveras vis-à-vis le pavillon de la Reine : si tu trouvois moyen d'ouvrir cette seule fontaine, toutes les eaux joueroient, et ce seroit-là mon signal.

LE MARQUIS DE POSA.

Heureuse idée ! Maintenant , je ne perds pas une minute. Ainsi , Prince , au revoir.

(Tous deux sortent par différens côtés.)

S C E N E I I I.

Le théâtre représente une contrée champêtre coupée par une allée qui aboutit à la maison de campagne de la Reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, et LA MARQUISE DE MONDEJAR, montant l'allée.

LA REINE, à la marquise.

Je veux vous avoir près de moi, Marquise. L'œil joyeux de la Princesse m'a bravée toute la matinée. Vous le voyez ; à peine peut-elle contenir la joie qu'elle a de quitter la campagne.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Je ne puis nier à Votre Majesté, le plaisir que j'aurai à revoir Madrid.

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Et Votre Majesté ? Seroit-ce avec tant de regret qu'elle se sépareroit d'Aranjuez ?

LA REINE.

De... cette belle contrée, tout au moins. Ici, je me retrouve dans mon monde. Depuis

long-temps, j'ai fait de ce joli endroit le lieu de ma prédilection : il me rappelle ma terre natale ; j'y retrouve sa nature , ses teintes , ses paysages , le souvenir des jeux de mon enfance, et j'y respire l'air de France. Au moins, ne m'en voulez pas pour cela ; nous avons tous, vous le savez, de la partialité pour notre patrie.

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Est-ce aussi comme cela en France ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Mais comme ceci est solitaire et mort ! on se croiroit dans un couvent.

LA REINE.

Le contraire ; beaucoup plutôt, c'est Madrid qui me semble mort. Mais qu'en dit la Duchesse ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Je pense, Votre Majesté , que depuis que l'Espagne a des rois , l'usage est de passer un mois ici , un autre au Prado , et l'hiver à Madrid.

LA REINE.

Oui , Duchesse. Vous savez qu'avec vous je suis toujours d'accord.

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Et comme les plaisirs, à Madrid, vont être vifs ! Déjà l'on prépare la place Mayor pour un combat de taureaux, et un autodafé nous est promis.

LA REINE.

Nous est promis ! Est-ce la douce Mondejar qui parle ainsi ?

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Et pourquoi pas ? Ne sont-ce pas des hérétiques qu'on voit brûler ?

LA REINE.

J'espère que mon Éboli pense autrement.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Moi ? Votre Majesté, je vous prie instamment de ne pas me tenir pour plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondejar.

LA REINE.

Ah ! j'oublie où je suis.... parlons d'autre chose. Nous nous entretenions, je crois, de la campagne. Je ne reviens pas de la rapidité avec laquelle s'est écoulé le mois. Je m'étois promis beaucoup de plaisir de ce séjour, et je n'ai point trouvé ce que j'espérois. En est-ce ainsi de toutes les espérances ? Je ne puis deviner le souhait qui m'a manqué.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Vous ne nous avez pas encore dit, princesse d'Éboli, si Gomez ose espérer? si bientôt nous le saluerons comme votre époux?

LA REINE.

Ah, Duchesse! vous me faites souvenir....
(à la Princesse) On me prie de l'appuyer auprès de vous. Mais comment le puis-je? mon Éboli ne peut être le prix que d'un homme qui la mérite.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Votre Majesté.... c'est un homme d'un vrai mérite.... un homme que l'on sait très-avant dans les bonnes grâces du Roi.

LA REINE.

Cela doit, à coup sûr, le rendre fort heureux.... Cependant il est bon de savoir s'il peut aimer et être aimé.... Éboli, c'est à vous que je le demande.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI reste interdite, les yeux fixés en terre, et tombant aux genoux de la Reine.

Généreuse Reine, prenez pitié de moi! Ne souffrez pas, au nom de Dieu, ne souffrez pas que je sois sacrifiée!

Sacrifiée ? Il ne m'en faut pas davantage. Levez-vous : il est affreux d'être sacrifiée ! Je vous en crois, relevez-vous.... Et y a-t-il long-temps que vous rejetez les soins du Comte ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, se relevant.

Oh ! bien des mois.... Don Carlos étoit encore à l'université.

LA REINE, étonnée, regarde la Princesse en cherchant à la pénétrer.

Et vous êtes-vous rendu compte de vos motifs ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, avec vivacité.

Aucun motif, aucun motif ne pourra m'y résoudre.

LA REINE, dans le plus grand sérieux.

Plus d'un est déjà trop. Vous ne pouvez l'aimer ; c'en est assez, n'en parlons plus. (à ses Dames) Je n'ai cependant pas encore vu l'Infante aujourd'hui. Marquise, allez-la-moi chercher.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, regardant à sa montre.

Ce n'est pas l'heure encore, Votre Majesté.

LA REINE.

Ce n'est pas encore l'heure où il me soit permis d'être mère ! C'est pourtant triste. ... Eh bien ! qu'on n'oublie pas de m'avertir lorsque cette heure sera venue. (Un Page arrive et parle bas à la Grande-Maitresse, qui s'approche ensuite de la Reine.)

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Le marquis de Posa, Votre Majesté....

LA REINE.

De Posa ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Il arrive de la France et des Pays-Bas, et demande la permission de remettre à Votre Majesté des lettres de la reine-mère.

LA REINE.

Et cela est-il permis ?

LA PRINCESSE D'OLIVARÈS.

Le cas d'un Grand-d'Espagne, qui vient présenter à une Reine d'Espagne, dans son jardin, des lettres d'une cour étrangère, n'est point prévu dans mes instructions.

LA REINE.

Eh bien ! je le prendrai sur moi.

LA PRINCESSE D'OLIVARÈS.

Dans ce cas, Votre Majesté ne trouvera pas

mauvais que je me tienne éloignée aussi longtemps....

LA REINE.

Tout comme vous l'entendrez, Duchesse.

(La Grande-Maitresse se retire, et la Reine fait un signe au Page, qui sort aussi-tôt.)

S C E N E I V.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI,
LA MARQUISE DE MONDEJAR, LE
MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

SOYEZ le bien-venu, Chevalier, sur la terre d'Espagne.

LE MARQUIS DE POSA.

Jamais je ne l'appelai ma patrie avec autant d'orgueil.

LA REINE, aux deux Dames.

Le marquis de Posa, qui au tournoi de Reims, rompit une lance avec mon père, et fit trois fois triompher mes couleurs. C'est le premier de sa nation qui m'apprit à sentir la gloire d'être reine d'Espagne. (se tournant vers le Marquis) La dernière fois que vous me vîtes

au Louvre, Chevalier, vous n'imaginiez sûrement pas qu'un jour vous me reverriez en Castille.

LE MARQUIS DE POSA.

Non, grande Reine. Je n'imaginois pas que la France renonceroit, en notre faveur, à la seule chose qui nous restât à lui envier.

LA REINE.

Orgueilleux Espagnol ! La seule chose ! Et vous parlez ainsi devant une fille de la maison de Valois !

LE MARQUIS DE POSA.

Maintenant, Votre Majesté, j'ose parler ainsi, car maintenant elle nous appartient.

LA REINE.

Vos voyages, à ce que j'apprends, vous ont aussi conduit en France. Que m'apprendrez-vous de ma mère et de mon tendre frère ?

LE MARQUIS DE POSA, lui présentant les lettres.

J'ai trouvé la reine-mère malade et détachée de tous les intérêts de ce monde, hors de celui de savoir heureuse sur le trône d'Espagne, sa fille bien-aimée.

LA REINE.

Eh ! ne dois-je pas l'être, de me savoir

aimée de si tendres parens ? et le doux souvenir... Vous avez visité bien des cours pendant vos voyages, Chevalier ? ... Je vois que vous avez parcouru la moitié du nord. Avez-vous quitté Londres depuis long-temps ?

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Londres !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Londres ! Ainsi le Chevalier a vu la reine des Huguenots ? Quel air a-t-elle ?

LE MARQUIS DE POSA.

Elle est aussi belle à-peu-près, que la princesse d'Éboli.... le seroit sur un trône.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Belle !... Mondejar ?

LA REINE.

Et maintenant, êtes-vous décidé de vivre enfin pour vous-même dans votre patrie ? Aussi grand prince dans votre paisible demeure que le roi Philippe sur son trône.... un esprit libre.... un sage.... Je ne sais trop, pourtant, si vous vous plairez à Madrid. On est très.... tranquille à Madrid.

LE MARQUIS DE POSA.

C'est un bonheur dont ne sauroit se vanter le reste de l'Europe.

LA REINE.

C'est bien ainsi que je l'entends. J'ai presque entièrement perdu de vue les affaires de ce monde. Ce que jamais je n'eusse imaginé.... c'est que rien, ce me semble, n'est plus facile, n'est plus commode que d'être reine.

LE MARQUIS DE POSA.

Sans doute, pour qui est née reine.

LA REINE, regardant fixement le marquis de Posa.

Le monde vous a gâté, Marquis. A peine reconnois-je l'homme à grand caractère, qui, sans ménagement et sans respect humain, portoit la vérité aux pieds même du trône.

LE MARQUIS DE POSA.

Risquer la vérité, sans craindre de la voir confondue avec la flatterie, n'est-ce pas la franchise la plus hardie ?

LA REINE, à la princesse d'Éboli.

Il me semble, princesse d'Éboli, que j'aperçois une jacinthe en fleur ; voudriez-vous me la cueillir ? (la Princesse s'éloigne, et la Reine à demi-voix :) Ou je me trompe fort, Chevalier, ou votre arrivée à la cour y a fait un heureux de plus.

LE MARQUIS DE POSA.

J'y ai trouvé un affligé.... qu'une seule chose au monde.... (La Princesse revient la fleur à la main.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Puisque le Chevalier a vu tant de pays, il ne manque pas d'avoir à nous conter bien des merveilles.

LE MARQUIS DE POSA.

Sans contredit. Courir les aventures est, comme on sait, le devoir des Chevaliers : être l'appui des dames est le plus saint de tous.

LA MARQUISE DE MONDEJAR.

Oui, contre les géans. Mais il n'y a plus de géans aujourd'hui.

LE MARQUIS DE POSA.

Le pouvoir, pour le foible, est toujours un géant.

LA REINE.

Le Chevalier a raison. Des géans, il y en a encore; mais des chevaliers, plus.

LE MARQUIS DE POSA.

Tout récemment, à mon retour de Naples, je fus témoin d'un événement fort touchant, qui me lia d'amitié avec le légat. Si je ne craignois point de fatiguer de ce récit Votre Majesté....

LA REINE.

Il ne reste déjà plus de choix. La curiosité de la Princesse ne souffre aucun délai. Voyons : moi-même je prends grand plaisir aux histoires.

LE MARQUIS DE POSA.

Deux nobles maisons de Mirandole, fatiguées des rivalités et des haines que leur avoient léguées, de siècle en siècle, les Guelphes et les Gibbelins, avoient résolu d'y mettre fin, et de resserrer cette paix par les nœuds de la parenté. Le neveu du puissant Pietro, et la belle Mathilde, fille de Colonne, furent choisis pour former cette grande union. Jamais deux cœurs mieux assortis par la nature, ne furent plus heureusement rapprochés par la convenance !... Fernando n'avoit encore adoré son aimable Mathilde qu'en portrait.... Combien, combien ne trembloit-il pas de trouver la réalité au-dessous de sa belle image ! enchaîné, à Padoue, par ses études, il n'attendoit que la permission pour venir aux pieds de Mathilde bégayer le premier hommage de l'amour. (La Reine devient plus attentive. Après une légère pause, le Marquis continue, ayant soin, autant que le permet la présence de la Reine, de s'adresser plus particulièrement à la princesse d'Eboli.) Sur les entrefaites, la main de Pietro devient libre

par la mort de sa femme : le bruit de la beauté de Mathilde arrive à lui , et le vieillard en est saisi avec la vivacité d'un jeune homme. Il vient , il voit , il aime : l'amour parle ; le sang se tait ; l'oncle demande la fiancée de son neveu , et il consacre son vol aux autels.

L A R E I N E.

Et que résolut Fernando ?

LE MARQUIS DE POSA.

Ignorant le terrible échange , il accourt , enivré d'amour , à Mirandole ; il est aux portes à la tombée de la nuit. Un grand bruit d'instrumens et de danse part du palais illuminé. Saisi d'effroi , il monte , et se trouve , inconnu , dans une salle de noces , où parmi de bruyans convives , il voit un ange assis aux côtés de Pietro , un ange que Fernando connoît , mais que jamais ses rêves ne lui peignirent si éblouissant. Un coup-d'œil lui découvre ce qu'il posséda , lui découvre ce qu'il a perdu sans retour.

L A P R I N C E S S E D'É B O L I.

Infortuné Fernando !

L A R E I N E.

L'histoire est pourtant à sa fin , Chevalier?... Elle doit être à sa fin.

LE MARQUIS DE POSA.

Pas tout-à-fait encore.

LA REINE.

Ne nous disiez-vous pas que Fernando étoit devenu votre ami ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je n'en ai point de plus cher au monde.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Continuez donc votre histoire, Chevalier.

LE MARQUIS DE POSA.

Elle devient bien tragique. La seule pensée réveille ma douleur. Dispensez-moi.... (Silence général.)

LA REINE, s'adressant à la princesse d'Eboli.

J'espère, cependant, qu'enfin il me sera permis d'embrasser ma fille. Princesse, cherchez-la-moi. (La Princesse s'éloigne. Le Marquis fait un signe à un Page qu'on apperçoit dans l'éloignement, et qui aussi-tôt disparoit. La Reine ouvre les lettres que le Marquis lui a remises, et témoigne de la surprise. Pendant ce temps, Posa parle bas et avec beaucoup d'action à la marquise de Mondejar. La Reine ayant lu ses lettres, se retourne vers Posa, et l'étudie des yeux.) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde! Peut-être ignore-t-elle jusqu'à quel point souffre Fernando.

LE MARQUIS DE POSA.

Personne n'a jusqu'ici pénétré le cœur de Mathilde. . . . Mais les grandes ames souffrent en silence.

LA REINE.

Vous regardez autour de vous. Qui cherchez-vous des yeux ?

LE MARQUIS DE POSA.

Il me vient, à l'heure même, en pensée, combien quelqu'un que je n'ose nommer, seroit heureux s'il étoit à ma place.

LA REINE.

Et à qui la faute, s'il n'y est pas ?

LE MARQUIS DE POSA, vivement.

Comment ? M'est-il permis d'interpréter.... Il auroit son pardon, s'il paroissoit en ce moment ?

LA REINE, effrayée.

En ce moment ? En ce moment ? Qu'entendez-vous par là ?

LE MARQUIS DE POSA.

Il pourroit espérer ? Il pourroit....

LA REINE.

Vous m'épouvantez, Chevalier.... (toujours plus troublée) Cependant il n'osera pas....

LE MARQUIS DE POSA.

Il est déjà ici.

S C E N E V.

LA REINE, DON CARLOS.

(Le marquis de Posa et la marquise de Mondejar s'éloignent.)

CARLOS, se jetant aux pieds de la Reine.

LE voilà donc ce moment si souhaité ! et Carlos ose enfin presser cette main si chère !... Point brillant dans mon existence ! Oh ! maintenant je suis heureux !

LA REINE.

Insensé ! quelle démarche ! quelle criminelle.... quelle audacieuse surprise !.... Levez-vous, levez-vous, vous dis-je.... Nous sommes découverts.... ma cour est dans le voisinage.

DON CARLOS.

Je ne me relève pas.... Je veux vivre à genoux sur cette place. Je veux, sur cette place, mourir dans mon enchantement. J'y veux jeter racines.

LA REINE.

A quelle témérité vous porte ma bonté, malheureux ! Comment ! oubliez-vous que

c'est à votre reine, que c'est à votre mère que ce langage forcené s'adresse ? Savez-vous que moi-même.... que par moi-même, le Roi sera....

CARLOS.

Je sais qu'il ne me reste qu'à mourir. Qu'on me traîne d'ici à l'échafaud. Quelques minutes de paradis ne sont pas trop achetées par la mort.

LA REINE.

Et votre mère ?

CARLOS, se relevant.

Dieu ! Dieu ! Je me retire... je vous quitte... Puis-je hésiter, lorsque vous commandez ainsi ?... Ma mère ! quel jeu cruel vous jouez avec moi ! Un signe, un geste, un son de votre voix me transportent d'un monde à un autre, me font passer de la création au néant. Que vous reste-t-il à vouloir ? Que reste-t-il sous le soleil à vous sacrifier ?

LA REINE.

Fuyez.

CARLOS.

O Dieu !

LA REINE.

La seule chose dont je vous conjure avec des larmes, Carlos.... fuyez !.... avant que mes pages.... avant que mes dames.... avant que

mes geoliers ne nous surprennent, vous et moi, dans cette agitation, et que la grande nouvelle n'en soit venue aux oreilles du Roi... Encore? Vous hésitez encore, et vous n'êtes pas décidé? Malheureux! eh bien! restez, et perdez-nous tous deux!

D O N C A R L O S.

J'attends mon sort.... ou la vie ou la mort. Aurois-je en vain franchi le labyrinthe de l'étiquette et évité ses minotaures; aurois-je ramassé toutes mes espérances sur cet unique instant, pour le sacrifier à des terreurs imaginaires? Non, ma mère! Le monde peut tourner mille fois sur ses poles avant que la fortune répète cette faveur.

L A R E I N E.

Aussi de toute l'éternité ne doit-elle plus revenir. Malheureux! que voulez-vous de moi?

D O N C A R L O S.

O Reine! Dieu m'est témoin si j'ai lutté.... si j'ai lutté plus que jamais mortel.... O ma mère! inutilement. Mon courage est à bout. Je suis vaincu.

L A R E I N E.

Rien de plus sur cela.... au nom de mon repos....

DON CARLOS.

Non, je veux parler. Je dois à ma juste douleur delui donner issue. Vous m'appartîntes.... A la face de l'univers vous me fûtes accordée par deux puissans royaumes : vous me fûtes adjudée par la nature et par le ciel : et Philippe, Philippe vous a volée à moi.

LA REINE.

C'est votre père.

DON CARLOS.

Et votre époux.

LA REINE.

Il vous donne le plus grand empire de la terre pour héritage ¹.

DON CARLOS.

Et vous , pour mère.

LA REINE.

Grand Dieu ! vous délirez !

¹ Quand il y a à choisir entre l'élégance et la force, je ne puis balancer : l'élégance auroit demandé un autre tour de traduction ; mais la beauté de ce rapprochement , *Et vous , pour mère*, étoit perdue. La facilité qu'offre l'allemand de faire servir deux ou même plusieurs substantifs par un seul verbe, donne une grande vivacité de style, mais une extrême difficulté à la traduction.

DON CARLOS.

Et connoît-il seulement sa richesse ? A-t-il un cœur à comprendre le vôtre ?... alors je cesse de me plaindre. Providence, je te pardonne... j'oublie combien j'eusse été heureux avec vous, si seulement lui-même est heureux. Il ne l'est pas. Regarde, Providence, comme il profane malicieusement tes présens ! Il ne l'est pas.... et c'est-là qu'est pour moi le tourment des enfers. Il ne l'est pas, et jamais il ne le sera : tu ne m'ôtas des mains mon paradis que pour l'anéantir dans celles de Philippe.

LA REINE.

Effroyable pensée !

DON CARLOS.

Oh ! je sais bien qui forma cette union.... Je sais comment Philippe peut aimer, et comment il recherche en mariage.... O ciel ! une créature comme les siècles n'en avoient point produit, comme n'en produiront plus les siècles... Et maintenant... maintenant... maintenant.... Rougis de toi-même, ô Nature, honteusement sacrifiée pour une paix ! livrée pour gage d'un fragile traité.... A huis clos, dans un cabinet, évaluée, négociée autour d'une table par des prélats, par des conseillers, expédiée à l'acheteur comme une marchan-

dise, après le marché conclu.... C'est ainsi que les rois recherchent en mariage!

LA REINE.

Oh! silence sur cela!

DON CARLOS.

Qu'êtes-vous dans ce royaume, répondez? Gouvernante? jamais. Où vous gouverneriez, les Alba gouverneroient – ils? La Flandre seroit-elle noyée dans son sang pour la foi? Ou bien, seriez-vous par hasard, la femme de Philippe? Impossible. Je ne me le persuaderai jamais. Une femme possède le cœur de son époux; et celui de Philippe, je vous prie, à qui appartient-il? Lorsque, peut-être dans le transport de la fièvre, une tendresse lui échappe, n'en demande-t-il pas pardon à son sceptre et à ses cheveux gris?

LA REINE.

D'où tirez-vous la présomption de former de telles conjectures? Qui vous a dit qu'aux côtés de Philippe mon sort fût digne de pitié?

DON CARLOS.

C'est mon cœur, c'est mon cœur qui me dit qu'aux miens il eût été digne d'envie.

LA REINE.

Homme vain! Et si mon cœur me disoit le

contraire ! Si la tendresse respectueuse de Philippe et le silencieux langage de son amour me touchoient plus que l'audacieuse éloquence de son orgueilleux fils ? Si les soins recherchés d'un vieillard....

D O N C A R L O S.

C'est autre chose.... Ainsi.... ainsi, pardon... J'ignorois.... je ne savois pas que vous aimiez le Roi.

L A R E I N E.

Cet orgueilleux sourire... je le comprends... Non, je ne l'aime pas ; mais l'honorer sera toujours mon vœu et mon plaisir.

D O N C A R L O S.

Vous n'avez jamais aimé ?

L A R E I N E.

Etrange question !

D O N C A R L O S.

Vous n'avez jamais aimé ?

L A R E I N E.

Je n'aime plus,

D O N C A R L O S.

Parce que votre cœur, parce que votre serment vous l'ordonne ?

Laissez-moi, Prince, et que ce soit le dernier entretien de ce genre.

Parce que votre serment, parce que votre cœur vous l'ordonne ?

Parce que mon devoir... Malheureux ! à quoi bon cette triste discussion du sort auquel nous devons, vous et moi, obéir ?

Devons ! devons obéir ?

Et que voulez-vous dire avec ce ton solennel ?

Je veux dire que Carlos n'est point disposé à devoir, dans les choses où il a à vouloir ; que Carlos n'est point disposé à rester l'homme le plus infortuné du royaume, quand, pour en être le plus fortuné, il ne lui faudroit autre chose que le renversement des loix.

Ai-je bien entendu ? Vous espérez encore ? Vous osez encore espérer, lorsque tout, lorsque tout est perdu ?

D O N C A R L O S.

Je ne tiens pour perdus que les morts.

L A R E I N E.

Vous espérez ? De moi ? De votre mère ?
(Elle le fixe long-temps avec pénétration ; puis avec dignité :) Pourquoi pas ? Oh ! le roi nouvellement élu peut encore davantage... Il peut livrer aux flammes les testamens des morts, renverser leurs statues, flétrir leurs noms par des édits , relever ce que le ciel avoit abattu , abattre ce qu'il avoit élevé : il peut même.... qui l'en empêche ? (Carlos dans la plus grande agitation) vider les mausolées de l'Escorial, en jeter la poussière aux vents, et pour achever dignement....

D O N C A R L O S.

Au nom de Dieu, n'achevez pas.

L A R E I N E.

Epouser la veuve de son père.

D O N C A R L O S.

Fils maudit ! (il reste un instant immobile) Oui ; c'en est fait, ce qui devoit rester dans d'éternelles ténèbres , je le vois maintenant dans toute son horrible clarté. Vous m'êtes ravie.... ravie.... ravie.... pour jamais, sans retour, sans ressource. A présent, le sort en est jeté ;

vous êtes perdue pour moi ! Pensée insupportable, c'est-là qu'est mon enfer ! Vous posséder, voilà le sien !... Malheur ! je ne suis plus mon maître ; je sens tous mes nerfs éclater.

L A R E I N E.

Cher et infortuné Carlos ! je le sens, je le sens tout entier, l'affreux tourment qui vous déchire. Infinie, comme votre amour est votre peine : infini comme lui sera aussi l'honneur d'en triompher. Combattez-le, jeune héros. Il est digne de vous, ce dur mais généreux combat, il est digne d'un cœur auquel tant d'illustres ancêtres ont transmis leurs vertus et leur sang. Revenez à vous, noble Prince.... Que le petit-fils de Charles-Quint triomphe où les autres échouent, et qu'à l'entrée de la carrière, il ait amassé plus de gloire qu'eux tous, après l'avoir toute épuisée.

D O N C A R L O S.

Il n'est plus temps. O Dieu ! il n'est plus temps.

L A R E I N E.

D'être homme ? O Carlos ! combien grande est notre vertu quand elle va jusqu'à déposséder nos passions ! La Providence vous plaça haut ; plus haut, Prince, que des millions de vos autres frères. Partiale pour son favori,

elle prit aux autres pour lui donner; et des millions demandent : Mérita-t-il, dès le sein de sa mère, la préférence qu'il emporte sur nous?... Debout, Carlos ! sauvez la justice du ciel, et méritez d'être à la tête de l'univers en lui sacrifiant ce que les hommes mortels ne savent pas sacrifier.

D O N C A R L O S.

Je sais ce que je puis sur mon amour. J'ai de la force pour le combattre, aucune pour y renoncer ¹.

L A R E I N E.

Avouez-le, Carlos... il y a aussi de l'amour-propre, du cœur aigri, de l'opiniâtreté, dans la violence avec laquelle vos vœux se jettent sur la femme de Philippe.... Le cœur, l'amour que vous me prodiguez, reviennent au monde qu'un jour vous aurez à régir. Prenez-y garde, vous dissipez le bien d'une tutèle. L'amour est votre grande vocation ; jusqu'à ce jour, il s'égara vers votre mère : reportez-le, reportez-le à vos futurs royaumes, et échangez votre conscience de criminel contre une con-

¹ L'amour, d'abord; l'amour heureux, ensuite: voilà la devise éternelle des âmes tendres. Elles consentiront plutôt à l'enfer qu'au néant.

science de créateur. Elizabeth fut votre premier amour, que l'Espagne soit votre second. Combien, Carlos, combien cette bien-aimée-là est plus digne de vous, et combien volontiers je lui cède !

DON CARLOS, plein d'émotion, se jette aux pieds de la Reine.

Que tu es grande, fille du ciel !... Oui, tout, tout ce que vous souhaitez, je le promets.... Fût-ce mourir, fût-ce vivre désespéré. (il se lève) A la vue du Dieu tout-puissant, je jure, je vous jure.... O ciel !.... Je ne le puis.... Un éternel silence, je vous le jure ; un éternel oubli, jamais.

LA REINE.

Comment exigerois-je de Carlos, ce que moi-même je ne veux pas me demander ?

LE MARQUIS DE POSA, accourant par l'allée.

Le Roi !

LA REINE.

Dieu !

LE MARQUIS DE POSA.

Hors d'ici ! hors d'ici, Prince !

LA REINE.

Tout est à craindre de sa défiance si vous êtes aperçu....

DON CARLOS.

Je reste. Lui ou moi.... lequel des deux a le droit de rester? C'est la question que je me dispose à lui faire.

LA REINE.

Et qui sera victime?

CARLOS, tirant le Marquis par le bras.

Allons, vite, vite! viens, Rodrigo. (il s'éloigne et revient) Que m'est-il permis d'emporter?

LA REINE.

L'amitié de votre mère.

DON CARLOS.

L'amitié? De ma mère?

LA REINE.

Et ces larmes sur les Pays-Bas. (Elle lui remet quelques lettres.)

DON CARLOS.

Ah! j'entends.

(Ils s'éloignent, lui et le marquis de Posa. La Reine cherche ses dames avec des yeux inquiets, et n'en découvre point. Comme elle se dispose à s'enfoncer dans l'allée, le Roi paroît.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE,
LE COMTE DE LERME, DOMINGO,
quelques Dames et quelques Grands, qui restent dans
l'éloignement.

LE ROI. Il s'avance avec surprise, et garde quel-
que temps le silence.

Toute seule, Madame ! Et pas même avec
vous une de vos femmes ? cela m'étonne.... Où
sont restées vos Dames ?

LA REINE.

Sire !... mon époux !...

LE ROI.

Et qu'est-ce que ceci signifie ? Vous paroîs-
sez toute troublée, Madame.... comme vous
avez le feu au visage !... Il y a là quelque
chose qui devrait ne pas être.... Pourquoi
seule ! Où sont restées vos Dames ! (à sa suite)
On me rendra le compte le plus sévère de cette
irrémissible violation. Qui étoit de service au-
jourd'hui près de la Reine ? A qui étoit-ce à
l'accompagner ?

LA REINE.

Oh ! Sire, point de colère... Moi... moi-même

je suis la coupable.... C'est par mon ordre que la princesse d'Eboli s'est éloignée.

LE ROI.

Par votre ordre?

LA REINE.

Pour me faire apporter l'Infante que je desirois voir.

LE ROI.

Et pour cela , toute la suite expédiée! Chose curieuse, par le ciel! A l'avenir, Madame, épargnez, je vous prie, cette satire à l'Espagne, que la femme de Philippe, quand elle veut embrasser son enfant, soit obligée d'attendre.... La Castille est, j'espère, assez riche en hommes pour fournir de femmes ses reines. Du reste, ceci n'excuse que la première Dame; où étoit la seconde?

LA MARQUISE DE MONDEJAR, qui, sur les entrefaites, est revenue et s'est mêlée parmi la suite, s'avance.

Votre Majesté, je sens que je suis coupable...

LE ROI.

Je vous accorde dix ans d'exil pour y songer loin de Madrid.

(La Marquise se retire en pleurant. Silence universel.
Tous les yeux se portent sur la Reine.)

Qui ¹ pleurez-vous, Marquise ? (au Roi)
Si j'ai manqué, Sire, la couronne eût dû, tout
au moins, m'épargner l'embarras de rougir
en public. Existe-t-il en ce pays des loix qui
traduisent les fillés des rois devant les tribu-
naux ? La contrainte seule veille-t-elle sur les
femmes des Espagnols ? et des témoins les gar-
deroient-ils mieux, par hasard, que leur
vertu ? Maintenant, Sire, pardon.... Je ne suis
point habituée de voir s'en aller dans les lar-
mes, ceux qui m'ont servie avec joie. (elle dé-
tache sa ceinture, et la tendant à la Marquise :) Vous
avez encouru la disgrâce du Roi, non pas la
mienne ; ainsi prenez ce gage de ma bienveil-
lance, et d'aujourd'hui.... retirez-vous de ce
royaume... vous n'avez péché qu'en Espagne...
En France, on se plaira à essuyer de pareilles
larmes... Oh ! m'en fera-t-on toujours souvenir ?
(elle s'appuie sur la grande-maîtresse, et se couvre le
visage.) Dans ma France, pourtant, ce n'étoit
pas ainsi.

LE ROI, avec quelque émotion.

Est-il possible ? Comment, Elizabeth ?...
O ciel ! cela devoit-il en venir là ? Un reproche
de mon amour devoit-il vous blesser ? un mot

¹ Qui et non pas que.

dicté par la plus tendre inquiétude? (se tournant vers ses Grands) Voilà les vassaux de mon trône! Le sommeil appesantit-il ma paupière, je ne m'y livre point que, chaque soir, je ne me sois assuré des dispositions envers moi de mes peuples les plus lointains. Eh quoi! serois-je moins soucieux pour le cœur de ma femme que pour mon trône? Mon épée.... et le duc d'Albe me répondent de mes peuples: ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE.

Si je vous ai offensé, Sire....

LE ROI.

Je passe pour l'homme le plus riche de la chrétienté. Le soleil ne se couche point dans mes états. Cependant, ce que je possède, d'autres le possédèrent, bien d'autres le posséderont. Je n'ai en propre qu'une chose. Ce dont jouit le Roi appartient au bonheur; la seule Elizabeth appartient à Philippe: et c'est là que je me retrouve mortel.

LA REINE.

Sire.... ce doute.... Vous m'effrayez.... vous craindriez....

LE ROI.

Rien, pourtant, de ces cheveux gris. J'aurois bientôt cessé de craindre si une fois j'avois

commencé.... Je compte les Grands de ma cour.... le premier manque. Où est l'Infant ? (personne ne répond) L'Infant commence à m'être redoutable. Il fuit ma vue depuis son retour d'Alcala. Son sang est chaud.... pourquoi son regard est-il froid ? sa conduite si mesurée ? Je n'entends plus porter de plaintes contre lui.... d'où vient cela ? Duc d'Albe ! cette comète me semble friser de bien près mon horizon. Je crains son voisinage. Veillez, veillez, vous dis-je. L'héritier de tant de couronnes compte avec impatience les pulsations de mes artères. L'envie de s'égalier à Dieu, donna naissance au diable. Veillez : je vous l'ordonne.

LE DUC D'ALBE.

Je veille. Aussi long-temps qu'un cœur battra dans cette poitrine, don Philippe peut dormir en paix. Semblable au chérubin devant le paradis, le duc d'Albe est debout devant le trône.

LE COMTE DE LERME.

Le plus sage des rois souffrira-t-il que je

¹ Je ne sais si Tacite a rien de plus profond que ce regard de Philippe. Quelle hardie, mais quelle irréfragable conclusion ! Le pétulant Carlos se montre sage ; il a donc un secret ; puisqu'il se cache, il est coupable ; il a l'extérieur froid, donc il aime !.

hasarde humblement de lui répondre ? Le respect dont je suis pénétré pour la majesté de mon Roi, ne me permet pas d'adopter un jugement aussi sévère sur son fils. On peut avoir à craindre quelque chose de l'effervescence de son sang, rien de son cœur.

LE ROI.

Le comte de Lerme sait fort bien comment il faut parler au père ; mais c'est le duc d'Albe qui servira le roi. Du reste, à demain davantage. (se tournant vers ses Grands) Maintenant, je pars pour Madrid : mes fonctions royales m'y rappellent. La contagion de l'hérésie gagne mes peuples. La rebellion croît dans les Pays-Bas ; le temps presse. Il faut un exemple terrible pour ramener les égarés. Le grand serment qu'ont prêté tous les rois à la chrétienté, je l'acquitte demain. Pareil auto-da-fé n'aura pas encore été vu. Toute ma cour y est solennellement invitée ; (présentant la main à la Reine) et vous m'y accompagnerez, Madame.

LA REINE.

Bonté du ciel ! je suis une femme... une foible femme...

LE ROI.

Une chrétienne aussi, j'espère. Venez nous en donner la preuve.

S C E N E V I I.

DON CARLOS, des lettres à la main, et LE MARQUIS DE POSA, arrivant du côté opposé.

D O N C A R L O S.

NE me dis plus rien ; je suis résolu. Il faut que les Pays-Bas soient sauvés. Elle le veut ; c'en est assez.

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Et il n'y a pas un moment à perdre. Le duc d'Albe, dit-on, est déjà nommé dans le cabinet pour s'y rendre.

D O N C A R L O S.

Nommé, mais pas encore parti.... Demain je sollicite une audience de mon père : je demande cette mission pour moi. C'est la première prière que je hasarde ; il ne peut me la refuser. Depuis long-temps déjà, il ne me voit qu'avec peine à Madrid : quel beau prétexte pour m'éloigner ! et.... te l'avouerai-je, Rodrigo, j'espère quelque chose de plus. Peut-être.... qui sait si, face à face, je ne parviendrai pas à rentrer en grace avec lui ? Il n'a pas encore entendu la voix de la nature....

essayons, essayons ce qu'elle pourra sur mes lèvres !

LE MARQUIS DE POSA.

Maintenant enfin je retrouve mon Carlos ; maintenant il est redevenu tout lui-même.

DON CARLOS.

Je sens dans chaque veine la divinité. Voilà ce qu'a produit un regard de la Reine.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE LERME.

LE COMTE DE LERME.

Le Roi vient de quitter Aranjuez.... J'ai ordre, Prince....

DON CARLOS.

Fort bien, Comte.... j'arriverai avec le Roi.

LE MARQUIS DE POSA, faisant mine de se retirer. Avec cérémonie :

Votre Altesse Royale n'a d'ailleurs rien à m'ordonner?...

DON CARLOS.

Rien, Chevalier. Je souhaite que votre

arrivée à Madrid soit heureuse. J'attends de vous d'autres détails sur les Pays-Bas. (au comte de Lerme qui est resté) Je vous suis à l'instant.

(le Comte sort.)

S C E N E I X.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

D O N C A R L O S .

Je t'ai compris, et je te remercie. Cette contrainte, cependant, ne trouve sa justification que dans la présence d'un tiers. Ne sommes-nous pas frères ? Que ces parades d'étiquette soient désormais bannies de notre union. Suppose que nous nous sommes rencontrés à un bal masqué, toi, en robe d'esclave, moi, revêtu de pourpre. Tant que dure le carnaval, nous restons fidèles au déguisement ; et pour ne point troubler la douce ivresse de la foule, nous jouons chacun notre rôle, avec une comique gravité : mais à travers le masque, ton Carlos te fait signe de l'œil, tu viens, tu lui serres la main en passant, et nous nous comprenons.

LE MARQUIS DE POSA.

Le rêve est ravissant ; mais ne s'évanouira-t-il jamais ? Mon Carlos est-il assez sûr de lui-même, pour se répondre de résister à l'enchantement de la toute-puissance ? Il est encore dans l'avenir une journée, une grande journée, où cette magnanimité doit être mise à une rude épreuve. Ecoute-moi. Don Philippe meurt : Carlos hérite du plus grand empire de la chrétienté. Un intervalle immense le sépare de l'espèce mortelle ; et celui qui hier encore n'étoit qu'un homme, est aujourd'hui un dieu. Il ne lui reste plus de foiblesses ; les devoirs de l'éternité se sont tus ; l'humanité, mot qui remplit encore maintenant son oreille, l'humanité se vend elle-même et se livre en rampant à l'idole. Plus de peines ! mais aussi plus de sentimens partagés ! Dans les plaisirs s'énerve sa vertu : à sa folie le Pérou prodigue son or ; la cour, ses vicieux¹ à ses vices. Il sommeille enivré dans ce ciel que lui ont adroitement créé ses esclaves, et durable autant que le rêve est sa divinité. Malheur ! malheur à l'insensé qui, par pitié, l'éveillerait ! Cependant, que fera Rodrigo ? l'amitié

¹ Le texte dit *ses diables*, et j'aurois dû oser le dire.

est franche et hardie ; la majesté malade ne pourroit soutenir sa terrible clarté ! Carlos ne supporteroit pas l'orgueil d'un citoyen , ni moi l'arrogance d'un prince.

D O N C A R L O S .

Vrai et terrible est ce portrait des rois. Oui, je le crois, c'est la volupté seule qui donne entrée au vice dans leurs cœurs.... Mais je suis pur encore.... je suis enfant à vingt-trois ans. Ce que tant d'autres avant moi ont dissipé dans les plaisirs, la vigueur de l'esprit, l'intégrité du caractère, je l'ai accru, moi, et réservé pour le futur dominateur. Elizabeth ne régnoit pas encore, que les flèches de la volupté s'étoient déjà brisées sur mon cœur. Qu'as-tu encore à craindre de moi ? Parle ; qui pourroit t'ôter de mon cœur, si les femmes n'ont pas pu le faire ?

LE MARQUIS DE POSA.

Moi-même. T'aimerois-je aussi intimement, penses-tu, si j'avois à te craindre ?

D O N C A R L O S .

Cela n'arrivera jamais. As-tu besoin de moi ? as-tu quelque passion qui ait à mendier du trône ? Aimes-tu l'or ? tu es un plus riche particulier que jamais ne serai riche roi. Sou-

pires-tu après les honneurs? déjà comme jeune homme tu les avois tous épuisés, et tu n'en voulois plus. Qui de nous deux sera le créancier; lequel sera le débiteur de l'autre?... Tu te tais?... l'essai te fait peur? Tu n'es pas plus sûr de toi-même?

LE MARQUIS DE POSA.

Eh bien! je cède. Voilà ma main.

DON CARLOS.

Tu me la donnes?

LE MARQUIS DE POSA.

Pour toujours, et dans toute l'étendue du mot.

DON CARLOS.

Aussi pleinement dévoué au roi futur, qu'aujourd'hui tu l'es à l'Infant?

LE MARQUIS DE POSA.

Je te le jure.

DON CARLOS.

Même aussi quand la flatterie auroit surpris mon cœur sans défiance?... même aussi quand ces yeux ne se souviendroient plus de leurs anciennes larmes?... même quand ces oreilles seroient devenues sourdes aux prières.... Me promets-tu que, gardien, sans peur de ma

vertu , rien ne t'empêchera de la poursuivre ,
et de rappeler mon génie par son nom ?

LE MARQUIS DE POSA.

Oui.

DON CARLOS.

Et maintenant, encore une prière.... Nomme-moi, ton Carlos. Souvent j'ai envié à tes égaux cette précieuse prérogative de la familiarité, doux mot de ralliement des frères et des époux. Ce fraternel toi, trompe agréablement mon oreille, par une heureuse fiction d'égalité. Ne me réplique rien. Je te devine. C'est pour toi, je le sais, peu de chose ; mais pour moi, fils de Roi ¹, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère ?

LE MARQUIS DE POSA.

Ton frère !

¹ Mais pour moi, *fils de Roi*, c'est beaucoup ! Le lecteur ou l'auteur pourroient-ils me savoir mauvais gré de rester un moment avec eux sur les beautés que je rencontre ? Ah ! s'il falloit les indiquer, je ne les indiquerois pas. Mais lorsque des amis viennent à être frappés d'un beau site, ou d'un beau morceau de musique, ils s'écrient tous ensemble, non qu'ils veuillent se le faire remarquer les uns aux autres, mais parce que l'homme n'a pas moins besoin d'expression que d'impression.

D O N C A R L O S.

Maintenant, vers le Roi.... je ne crains plus rien.... La main, dans la main de Posa.... je défie mon siècle.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E I I.

Le théâtre représente le palais de Madrid.

S C E N E P R E M I E R E.

LE ROI, assis sous un dais, LE DUC D'ALBE, à quelque distance du Roi, le chapeau sur la tête, DON CARLOS, introduit par le Comte de Lerme.

DON CARLOS met un genou en terre devant le Roi, puis se relève, et recule de quelques pas. Silence pendant quelques momens. Carlos considère le duc d'Albe et le Roi tour-à-tour. Ses regards expriment de la surprise et un peu d'humeur.

J'ATTENDS, Sire, l'heure que Votre Majesté jugera le plus convenable de m'accorder.

LE ROI.

Est-ce moi ou mes heures, que regarde la demande de l'Infant? Du reste, j'en jugerai : on lui permet de l'exposer.

DON CARLOS.

L'Etat a le pas sur moi, Sire. Carlos passera

volontiers après le ministre ; il parle pour l'Espagne : moi , je suis l'enfant de la maison. (Il s'incline , et recule comme pour sortir.)

LE ROI.

Toledo restera , et l'Infant peut parler.

DON CARLOS.

Ainsi , duc d'Albe , je serai obligé d'obtenir le Roi , comme un présent de votre générosité. Un enfant.... vous sentez.... peut avoir sur le cœur , plusieurs choses à vider avec son père , et qui s'accommodent difficilement d'un témoin. Vous retrouverez toujours votre temps avec le Roi. Je ne vous demande mon père que pour une heure.

(Le duc d'Albe jette un regard d'attente sur le Roi.)

LE ROI.

C'est mon ami qui est présent.

DON CARLOS , après une pause.

Aurois-je , par hasard , mérité de trouver le mien dans le duc d'Albe ?

LE ROI.

Pas même pu le mériter.... Du reste , je n'aime pas les enfans qui font de meilleurs choix que leur père.

DON CARLOS.

Le chevaleresque orgueil du duc d'Albe ,

peut-il prendre plaisir à cette scène ? Aussi vrai que j'existe. . . au prix d'un diadème. . . je n'aimerois pas à jouer l'importun , qui , placé entre le père et le fils , ne rougit pas de pénétrer dans les mystères religieux de la sainte Nature , convaincu par le sentiment intime de son néant , qu'on ne le compte pour rien nulle part.

LE ROI, quittant son siège, et lançant un regard courroucé sur Carlos.

Éloignez-vous, Duc ! (le Duc voulant sortir par la grande porte , le Roi lui en indique une autre.) Non. Dans le cabinet, jusqu'à ce que je vous appelle.

S C E N E I I.

LE ROI PHILIPPE, DON CARLOS.

DON CARLOS , aussi-tôt que le duc d'Albe est sorti , se précipite aux pieds du Roi , dans l'expression du plus haut sentiment.

MAINTENANT, je retrouve mon père. C'est lui encore ! . . . O mon père ! comment reconnoîtrai-je cette faveur ! Votre main, mon père !

Jour fortuné ! La douceur de ce baiser fut
 long-temps refusé à votre enfant.... Pourquoi ?
 pourquoi si long-temps, ô mon roi ! Combien
 de plaies se rouvrent dans mon cœur à ce
 souvenir ; pourquoi si long-temps écarté du
 vôtre, mon père ? Qu'avais-je fait ? Funeste
 défiance ! ver rongeur et toujours vivant aux
 cœurs des rois, tu dissous jusqu'aux plus fer-
 mes anneaux de l'instinct !... Est-il possible !
 Voilà vingt-trois ans que l'univers m'appelle
 le fils de Philippe.... lui seul ne l'a pas encore
 ressenti.

L E R O I.

Infant ! ton cœur n'entend rien à ces jeux.
 Epargne-les ; je ne les aime pas.

D O N C A R L O S.

C'est donc ainsi !... je reconnois ici vos
 courtisans.... Mon père ! il n'y a pas que du
 bon, par le ciel, tout, tout n'est pas bon dans
 ce que dit un prêtre : tout n'est pas bon dans
 ce que disent les créatures d'un prêtre. Je ne
 suis point méchant, mon père ; un sang bouil-
 lant est ma méchanceté.... la jeunesse est mon
 crime. Méchant, je ne le suis point.... Oh !
 non, je ne suis pas méchant ; et quand de
 sauvages mouvemens témoigneroient contre
 mon cœur, mon cœur est bon.

LE ROI.

Ton cœur est pur, je le sais, comme la prière.

DON CARLOS.

Que le Dieu de miséricorde me repousse de lui comme un mauvais reptile, si tout, dans ce sérieux et solennel instant, si tout n'est pas vérité dans ma bouche.... Mon père ! jamais, ou maintenant. Nous sommes seuls.... plus de rang entre vous et moi.... les misérables barrières de l'étiquette ne séparent plus le père du fils. Maintenant, ou jamais. Un rayon d'espérance luit en mon ame, un doux pressentiment la parcourt. Le ciel s'abaisse complaisamment, le Créateur des hommes sourit plein d'émotion sur cette scène.... Mon père.... réconciliation. (Il tombe aux pieds du roi.)

LE ROI.

Laisse-moi, et qu'on se lève !

DON CARLOS.

Réconciliation !

LE ROI veut s'arracher de lui.

Trop hardie devient cette farce.

DON CARLOS.

Trop hardi l'amour de ton enfant ?

LE ROI.

Tout en larmes ! Indigne vue ! ôte-toi de mes yeux !

DON CARLOS.

Maintenant, ou jamais.... Réconciliation, mon père !

LE ROI.

Loin de mes yeux ! Lorsque tu reviendras, couvert de poussière, des combats, mes bras s'ouvriront pour te recevoir.... Tel que tu es, je te rejette ; (il le repousse) de lâches fautes peuvent seules se laver dans de lâches larmes. Qui ne rougit pas de se repentir, ne se refusera jamais les repentirs.

DON CARLOS, après avoir long-temps considéré le Roi avec surprise et épouvante.

Qu'est-ce que ceci ? par quel mésentendu cet étranger s'est-il trompé jusqu'à être homme ?... L'éternelle créance de l'humanité, avois-je cru, ce sont les larmes : son œil est sec ; une femme ne l'engendra pas. Ce qui tire la volupté du sein de la torture même, ce qui rend la douleur elle-même digne d'envie, ce qui lie l'homme aux cieus, et ses paisibles habitants à la terre : les douces joies des larmes, il ne les connoît pas. Oh ! enseignez pendant qu'il en est temps encore, enseignez les larmes à

ces yeux qui ne furent jamais mouillés ; autrement, autrement vous en demanderiez en vain dans les heures douloureuses qui peut-être sonneront pour vous.

LE ROI.

Aurois-tu , par hasard , espéré détruire les soupçons de ton père avec ces belles phrases ?

DON CARLOS.

Soupçons ! je veux l'extirper, le soupçon.... Je m'attacherai sur le cœur de mon père, et je le presserai jusqu'à ce que le soupçon en soit dehors.... Quels sont ceux qui m'ont dérobé la faveur de mon père ? Que pouvoit lui offrir le moine en équivalent de son fils ? Avec quoi un Alba dédommagera-t-il votre vie, du fils dont ils l'ont déparée ¹ ? Vous voulez de l'amour !... de ce cœur en jaillit une source, plus ardente, plus pure que jamais de ces morts et fangeux réservoirs où don Philippe ne peut puiser qu'à prix d'argent.

¹ *Was wirrd ihm Alba für ein kinderlos verscherztes Leben zur vergütung geben ?* L'énergie de ces mots dont la lettre est : *Qu'est-ce qu'Albe donnera en réparation pour une vie dissipée * et veuve d'enfant ?* ne peut se rendre ; je ne sais même si je ne risque déjà pas beaucoup.

* Dans le sens d'une fortune dissipée.

L E R O I.

Téméraire! mesure-toi ! Lès hommes que tu avilis sont les serviteurs éprouvés de mon choix, les appuis de mon trône... orgueilleux enfant, et tu dois les respecter.

D O N C A R L O S.

Jamais. Je me sens. Ce que peuvent vous valoir vos Alba, Carlos le peut aussi, et il peut davantage. Qu'importe au mercenaire, un royaume qui jamais ne sera le sien? Que lui importe quand les cheveux gris de Philippe deviendront blancs? Son Roi reste, bien que Philippe ne reste pas, et sous l'un aussi bien que sous l'autre, il gagne toujours son loyer.... Être seul, être solitaire, être seul sur un trône! cette pensée me fait frémir !

L E R O I, frappé de ces mots, tombe en rêverie,
et s'abîme en lui-même. Une pause.)

Je suis seul.

D O N C A R L O S, vivement et s'avançant à lui,
plein de tendresse.

Vous le fûtes. Ne me haïssez plus ! je veux vous aimer en enfant, vous aimer chaudement; seulement, ne me haïssez plus.... Combien doux, combien ravissant n'est-il pas de se sentir honoré dans une belle ame! de savoir que nos joies colorent d'autres joues, que nos

soucis resserrent d'autres cœurs, que nos peines mouillent d'autres yeux ! Combien il est touchant et magnifique , la main dans la main d'un fils bien-aimé , de recourir avec lui la carrière fleurie du jeune âge , de rêver une seconde fois le rêve de la vie ! Combien grand , combien doux , n'est-il pas de se perpétuer immortel , immuable , bienfaisant pour les siècles , dans la vertu de son enfant ! Combien beau et divinement grand , n'est-il pas de confondre notre sombre couchant , dans le lever plein de magnificence de cet autre soi-même , de semer la moisson qu'un fils chéri recueillera un jour , et transmettra un jour après l'avoir accrue , à un fils heureux comme lui ! O mon père ! ce fût très-prudemment fait à vos moines de vous taire ce paradis !

LE ROI , non sans émotion.

O mon fils ! mon fils ! tu prononces toi-même ton jugement. Tu me peins en couleurs ravissantes , un bonheur que jamais tu ne m'accordas.

DON CARLOS.

Que le Tout-Puissant juge ! Vous-même , ne m'avez-vous pas écarté de votre cœur comme de votre trône ?... Jusqu'à ce jour , étoit-ce juste ? étoit-ce bien ? jusqu'à ce jour ,

moi, l'héritier de l'Espagne, je fus un étranger en Espagne, un prisonnier sur cette terre qui doit un jour me voir son maître. Etoit-ce bien, étoit-ce juste? O combien, combien de fois, mon père, baissai-je en terre mes yeux humiliés, en apprenant par les ambassadeurs étrangers, par les gazettes, les nouvelles de la cour d'Aranjuez! Alors, le cœur gonflé, je me disois en risée de moi-même : Le Roi n'use aujourd'hui si exclusivement de sa puissance, que pour surprendre plus agréablement son fils, le jour de son couronnement.

LE ROI, fixant un regard sérieux sur son fils.

Tu parles beaucoup, Carlos, du temps où ton père ne sera plus.

• DON CARLOS.

Non. Je ne parle que de celui où il me sera permis d'être homme. A qui la faute, si l'un dit l'autre?

LE ROI.

C'est un ministère honorable à exercer auprès de moi, mon fils, que de me calculer à la minute ma dernière heure, à moi ton père qui te donnai la vie, et de ne dater ta reconnaissance que du jour de ma mort.

DON CARLOS, l'interrompant avec feu.

Occupez-moi, mon père, et puissiez-vous

porter votre couronne jusqu'au jour du dernier jugement.

LE ROI.

Patience ! ton sang bouillonne encore trop dans tes veines, tu ne saurois que bouleverser.

DON CARLOS.

Eh ! donnez-moi à bouleverser, mon père ! Mon sang bouillonne dans mes veines..... Vingt-trois ans, et le fils de Philippe, et n'avoir rien créé, et n'avoir rien changé sous le soleil ! Je suis éveillé, je me sens. Ma vocation au trône me poursuit comme un créancier ; et chaque heure perdue de ma jeunesse, me tourmente comme une dette d'honneur. Il est venu, le grand, le beau moment où je dois payer les arrérages de tout le passé. Du fond de la postérité la renommée m'appelle : ses tonnantes trompettes ont sonné la gloire pour moi. Le moment est venu de débiter dans l'immortalité.... Mon Roi, oserai-je mettre à vos pieds la prière qui m'amène ici ?

LE ROI.

Encore une prière?.... Voyons.

DON CARLOS.

La rébellion croît dans les Pays-Bas, d'une manière effrayante. L'opiniâtreté des rebelles

exige une ferme, mais une sage répression. Pour mettre à la raison ces fanatiques, le duc d'Albe, muni des pleins pouvoirs du Roi, mène en Flandre une armée. Combien est glorieuse cette mission ! comme elle semble faite tout exprès pour présenter au monde présent et futur, le fils de don Philippe, le petit-fils de Charles-Quint ! A moi, Sire, à moi, confiez-moi cette armée. Les Flamands m'aiment ; j'ose vous garantir leur fidélité sur ma tête.

L E R O I.

Tu parles comme un somnambule. Cette mission veut un homme fait, et non pas un enfant.

D O N C A R L O S.

C'est un homme qu'elle demande, mon père, et c'est la seule chose que le duc d'Albe n'ait jamais été.

L E R O I.

Et la terreur peut seule contenir la révolte. Pitié seroit démence.... Ton ame est molle, mon fils ; le duc d'Albe sera craint. Ne songe plus à ta demande.

D O N C A R L O S.

Envoyez-moi en Flandre avec l'armée. Essayez de cette ame molle. Le nom seul de

l'enfant royal devantant mes drapeaux, soumettra ce que le duc d'Albe, avec tous ses bourreaux, ne pourroit que détruire. Je vous demande à genoux cette grace; c'est la première de ma vie.... Mon père, confiez-moi la Flandre.

LE ROI, après une longue pause, pendant laquelle il a fixé des regards pénétrants sur Carlos.

Et ma meilleure armée à ton ambition ? Le couteau à mon assassin ?

DON CARLOS, reculant de surprise.

O mon Dieu ! voilà donc où j'en suis ! Et c'est-là tout le fruit de cette solennelle entrevue, recherchée depuis si long-temps ! (après s'être un peu recueilli, il continue d'un ton sérieux, mais adouci) Répondez-moi plus doucement, mon père; ne me renvoyez pas ainsi. Je ne voudrois pas être laissé sur cette cruelle réponse : je ne voudrois pas vous quitter le cœur ainsi meurtri. Répondez-moi plus doucement. Faites quelque chose qui rehausse mes devoirs de fils, et qui me lie par une dette éternelle. Traitez-moi avec plus de bonté ! c'est mon pressant besoin, c'est ma dernière et désespérée tentative. La reconnoissance peut seule sauver ma vertu.

LE ROI, d'un ton sévère, et lui coupant impérieusement la parole.

Ta vertu !

DON CARLOS, effrayé.

Dieu ! qu'ai-je dit ? Mon père, j'étois hors de moi.... Mais un homme à qui tout... tout, tout est refusé à-la-fois !.... Maintenant, faites-moi retirer. Non compris, détrompé de mille doux pressentimens, je me retire... Votre Alba, votre Domingo, dresseront des trophées sur la placé où Carlos a versé des larmes. La tourbe des courtisans, l'imbécille Grandesse, la tribu, pâle de péchés, des ecclésiastiques étoient présens, lorsque vous m'accordâtes cette solennelle audience. Ne me couvrez pas de honte ! ne m'immolez pas si cruellement à l'insolente risée de la cour, et que l'étranger ne dise pas en souriant, que la première prière de Carlos à Philippe tomba à terre. Pour gage de votre estime, confiez-moi la Flandre.

LE ROI.

Que ce mot ne revienne plus, sous peine du courroux de ton Roi.

DON CARLOS.

Je risque le courroux de mon Roi, et pour la dernière fois, confiez-moi la Flandre. Il faut

que je quitte l'Espagne. Un mal que personne ne soupçonne ronge au-dedans de moi. Mon existence souffre ici, comme sous la main du bourreau. Le ciel de Madrid pèse sur moi : il n'est qu'un autre ciel qui me puisse guérir. Si vous voulez me sauver.... envoyez-moi sur-le-champ en Flandre.

LE ROI ; avec un abandon forcé.

Des malades comme toi, mon fils, ont besoin de régime, et restent sous les yeux du médecin. Tu ne quitteras pas l'Espagne, et le duc d'Albe ira dans les Pays-Bas.

DON CARLOS, hors de lui.

Oh ! maintenant empare-toi de moi, mon bon génie!...

LE ROI, reculant d'un pas.

Eh bien ! que veulent dire ces grimaces ?

DON CARLOS, d'une voix tremblante.

Restez-vous irrévocablement sur cette résolution ?

LE ROI.

Elle est celle du Roi.

DON CARLOS.

Je n'ai plus rien à faire ! (Il s'incline et veut se retirer.)

LE ROI le considère fixement, et le rappelle.

Infant, ce muet adieu n'est pas de la soumission.

DON CARLOS.

Non.

LE ROI.

Non ?

DON CARLOS.

En effet, je m'imaginois voir le testament de l'empereur Charles-Quint, votre père, fumant sur un bûcher....

LE ROI, tressaillant.

Ah ! que veut dire ceci !

DON CARLOS.

Un si grand homme, un empereur si accompli ! et l'insecte se plaint !... Je recevrai, mais il donna ; et combien ne me manque-t-il pas pour valoir comme fils ce qu'il valoit comme père !....

LE ROI se couvre le visage, et se frappant la poitrine :

Trop pesante, ô mon Dieu ! trop pesante, tombe sur moi la main.... Mon fils.... mon fils....¹

¹ Ici finit le monde habité : nous allons traverser le désert. Ce second acte, précédé et suivi de si grandes beautés, ressemble aux solitudes du Thibet, qu'il faut

S C E N E I I I.

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

(Le Roi reste quelque temps plongé dans de sombres pensées. . . Puis, il va et vient quelques pas. Le duc d'Albe s'approche avec embarras.)

LE ROI.

QUE l'on soit prêt à partir pour Bruxelles au premier ordre.

LE DUC D'ALBE.

Tout est prêt, Sire.

LE ROI.

Vous trouverez dans le cabinet vos pleins pouvoirs déjà scellés. Cependant vous prendrez congé de la Reine, et vous vous présenterez chez l'Infant.

franchir pour pénétrer des Indes à la Chine, ces deux grandes populations de l'univers. Plaines sans repos, sables arides, monstres sauvages; pour tout abri, quelques cèdres de loin en loin; rien pour la soif, que l'eau que l'on emporte. Et au bout du désert, trois cents millions d'habitans. Prenons courage.

L E D U C D' A L B E.

Je viens de le voir quitter cette salle avec l'air d'un désespéré. Et Votre Majesté elle-même paroît profondément émue.... Peut-être le sujet de la conversation....

L E R O I, après quelques allées et venues.

Vous l'étiez. (il reste les yeux fixés sur le Duc)
Soyez tranquille. Ma première opinion sur vous ne variera jamais. (le Duc devient pensif, et le Roi continue à le considérer attentivement.) Le Prince n'est pas votre ami.

L E D U C D' A L B E.

Je suis fier, Sire, d'avoir une destinée commune avec mon Roi.

L E R O I, d'un air sombre.

Je ne savois pas que je pusse avoir quelque chose de commun avec le duc d'Albe... J'eusse appris sans chagrin que Carlos n'aime pas mes conseils, mais je découvre avec impatience qu'il les méprise. (le Duc change de visage, et veut répondre) Point de réplique. Je vous permets de rentrer en grace avec l'Infant.

L E D U C D' A L B E.

Je suis soldat, Sire, et chevalier.

L E R O I.

L'Infant est fils de votre Roi.... Auquel

des deux appartient-il de se mettre à genoux devant l'autre? La réponse est dans la question.... Quel fut celui qui le premier me donna l'éveil sur les noirs projets de mon fils? Vous fûtes alors entendu, non pas lui. Je veux risquer l'épreuve, Duc; à l'avenir Carlos sera plus près du trône. Allez.

(Le Roi rentre dans le cabinet, le Duc se retire par une autre porte.)

S C È N E I V.

Le théâtre représente une avant-salle de l'appartement de la Reine.

D O N C A R L O S , U N P A G E .

(Carlos arrive par la porte du milieu, s'entretenant avec un Page. A son approche, tout ce qui est dans l'avant-salle se disperse dans les pièces voisines.)

D O N C A R L O S .

A MOI cette lettre? Pourquoi donc cette clef? et l'une et l'autre remises avec tant de mystère? Approche.... Où as-tu reçu cela?

L E P A G E , mystérieusement.

Par ce que j'ai pu remarquer, Prince, la

dame aime mieux être devinée que désignée.

DON CARLOS.

La dame? (considérant plus attentivement le Page)
Quoi?.... Comment?.... Qui donc es-tu?

LE PAGE.

Un page de Sa Majesté la Reine.

DON CARLOS, se précipitant effrayé sur lui,
et lui mettant la main sur la bouche.

Tu es mort.... suffit.... j'en sais assez.
(il ouvre avec vivacité la lettre, et se retire à l'extré-
mité de l'appartement pour la lire. Sur cela arrive le
duc d'Albe, qui, sans être aperçu de lui, entre chez
la Reine. Carlos commence à trembler, et rougit et
pâlit tour-à-tour. Après avoir achevé de lire, il reste,
sans parler, les yeux attachés sur la lettre. Enfin, reve-
nant vers le Page) C'est elle-même qui t'a remis
la lettre?

LE PAGE.

De sa main même.

DON CARLOS.

C'est elle-même qui t'a remis la lettre?....
Oh! ne joue pas!... Son écriture m'est incon-
nue, je dois m'en rapporter à toi, si tu oses
faire serment. Si c'est un piège, confesse-le-
moi franchement, et ne va pas jouer avec
moi.

LE PAGE.

Avec qui?

DON CARLOS rejette encore les yeux sur la lettre, et les reporte incertains sur le Page. Après avoir fait quelques pas) :

Tu as encore tes parens ? oui ? Ton père est au service du Roi ? et il est du pays ?

LE PAGE.

Il fut tué à Saint-Quentin. Il avoit un commandement dans la cavalerie du duc de Savoie. Il s'appeloit Alonzo, comte de Henarez.

DON CARLOS, le prenant par la main et le fixant.

C'est le Roi qui t'a remis cette lettre.

LE PAGE, avec sensibilité.

Mérité-je ce soupçon, Prince ?

DON CARLOS.

Tu sais pleurer ? Oh bien ! pardonne. (il lit la lettre) « Cette clef ouvre les appartemens intérieurs du pavillon de la Reine. » Sur le côté du plus reculé de tous, se trouve un cabinet où le pied du curieux n'a jamais pénétré. C'est-là que l'amour osera librement exprimer ce qu'il n'a, depuis si longtemps, confié qu'à des signes. La prière du timide amant y sera entendue, et sa modeste patience y recevra son prix. E. ». (comme se réveillant) Je ne rêve pas.... je ne délire pas. Voilà ma droite.... C'est bien là mon épée....

Ce sont là des traits d'écriture. C'est vrai ! c'est de toute réalité.... je le suis.... oui, je le suis des bienheureux le plus heureux.... je suis aimé ! (errant, hors de lui, par la salle, et les mains levées vers le ciel) O Tout-Puissant ! que ne suis-je le maître de tous les mondes pour les tous distribuer dans ma joie ?

L E P A G E.

Venez, mon Prince, je vous conduis.

D O N C A R L O S.

Laissez-moi d'abord me remettre un peu. Je frissonne encore devant mon bonheur ; espèrai-je jamais si haut ; l'oserai-je espérer seulement dans mes rêves ? Où se trouve l'homme habitué dans l'instant même au paradis ? Qu'étois-je, et que suis-je maintenant ? Le firmament n'est plus le même. C'est un autre soleil. Ceci n'est plus la terre où l'on verse des larmes.... non, ce n'étoit qu'un rêve fiévreux.... il est évanoui.... je suis réveillé ; elle m'aime ! Oh laisse-moi, laisse-moi annoncer à la ronde, dans Madrid, à la cour, dans tous les états de mon père, laisse-moi annoncer combien, combien je suis heureux.

L E P A G E.

Où allez-vous ? A qui voulez-vous annoncer ? Vous oubliez....

DON CARLOS, subitement saisi d'effroi.

Le Roi, mon père ! (il laisse retomber ses bras, regarde avec inquiétude autour de lui, et se remet peu à peu.) Cela est effroyable !... Ami, tu as raison.... que je doive me taire, qu'il faille murmurer dans ce sein tant de félicité.... cela.... cela est effroyable. L'or souterrain, dit-on, ne s'obtient que dans le silence des tombeaux. Je retiendrai jusqu'à mon haleine. (prenant le Page par la main et le conduisant à l'écart) Que ce que tu as vu aujourd'hui, entends-tu, aussi bien que ce que tu n'as pas vu, demeure enseveli dans toi comme dans une bière. Va maintenant, je veux me recueillir ; va, qu'on ne nous trouve point ensemble ; va.... (le Page veut sortir) Mais reste ! écoute !... (le Page revient. Carlos lui pose une main sur l'épaule, et le fixant d'un air sérieux :) Tu emportes un secret redoutable : redoutable comme ces poisons dont la violence fait éclater les vases qui les renferment.... Ne t'approche pas trop du trône.... évite l'œil de lynx du fainéant.... rends-toi bien maître de ton visage.... Semblable au porte-voix qui reçoit et transmet le son sans l'entendre lui-même, que jamais ta tête n'apprenne ce qui est déposé dans ton cœur. Tu es un enfant : reste toujours enfant, et continue à jouer l'étourdi ! Oh qu'elle savoit

bien où l'amour doit choisir ses messagers, celle qui t'a envoyé ! Ce n'est pas là que le Roi va chercher ses vipères.

LE PAGE.

Et moi, Prince, je suis fier de me savoir plus riche avec ce secret, que ne l'est le Roi même avec tous ses trésors.

DON CARLOS.

Insensé que tu es dans ton orgueil ! c'est là ce qui te doit faire trembler.... Viens-tu à me rencontrer en public, tombe à mes pieds ; et que jamais ta vanité ne trahisse le secret de la faveur dont tu jouis près de l'Infant. Tu ne peux commettre un plus grand péché, mon enfant, que de savoir que tu me plais.... Ce que tu auras désormais à me rendre, ne le rends point par des syllabes, ne le rends point avec tes lèvres, et que tes confidences ne prennent plus la route vulgaire des pensées : mais bien plutôt, semblables à l'assassin poursuivi, qu'elles se dérobent par des déserts où leur piste ne laisse point de traces. Parle des yeux, du geste ; mes yeux, mes gestes te répondront. L'air, la lumière qui nous entourent sont des créatures de Philippe ; et jusqu'à ces murailles sont à sa solde.... On vient.... (la chambre de la Reine s'ouvre, et le duc d'Albe en sort) Hors d'ici ! A revoir !

Sur-tout, Prince, ne manquez pas le cabinet. (il sort.)

DON CARLOS.

C'est le Duc.... Cependant non, non; fort bien, je suis à moi.

SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LE DUC D'ALBE, se mettant sur le chemin du Prince.

DEUX mots, Prince....

DON CARLOS.

Fort bien.... c'est bon.... une autre fois....
(Il veut sortir.)

LE DUC D'ALBE.

Le lieu ne paroît pas, à la vérité, le plus convenable. Peut-être agréeroit-il davantage à Votre Altesse Royale de me donner audience dans son appartement?

DON CARLOS.

A quoi bon? nous sommes tout aussi bien ici.... Seulement, court, et vite....

LE DUC D'ALBE.

Ce qui proprement m'amène ici, Prince, c'est la reconnaissance que je dois à Votre Altesse, au sujet....

DON CARLOS.

Reconnaissance ? à moi de la reconnaissance ? Pourquoi ? Et la reconnaissance du duc d'Albe ?

LE DUC D'ALBE.

En effet, à peine vous aviez quitté le monarque, que l'ordre m'a été donné de me rendre à Bruxelles.

DON CARLOS.

Bruxelles ! Ainsi ?

LE DUC D'ALBE.

A quoi, mon Prince, sinon à votre active protection, pourrois-je attribuer cette faveur ?

DON CARLOS.

A moi ? aucunement et pas du tout. Vous partez.... Dieu vous conduise !

LE DUC D'ALBE.

Rien d'ailleurs ? Cela m'étonne.... Votre Altesse Royale n'auroit rien autre chose à m'ordonner pour les Pays-Bas ?

DON CARLOS.

Quoi, d'autre ? A propos de quoi ?

Cependant il sembloit, il n'y a pas bien long-temps encore, que le destin de ces contrées dépendoit de la présence de don Carlos.

DON CARLOS.

Comment ? mais oui.... c'est juste.... c'étoit alors.... Mais ainsi c'est aussi très-bien.... cela n'en vaut que mieux.... fort bien.

LE DUC D'ALBE.

J'entends avec admiration....

DON CARLOS, sans ironie.

Vous êtes un grand capitaine.... Qui ne le sait?... L'envie même doit le confesser. Moi.... je suis un jeune homme. Le Roi l'a de même pensé. Le Roi a toute raison, pleine raison. Maintenant je me rends justice, et je suis satisfait ; ainsi, qu'il n'en soit plus question. Bon voyage.... A cette heure, comme vous voyez, je suis un peu pressé.... Le reste à demain, quand vous voudrez, ou à votre retour de Bruxelles....

LE DUC D'ALBE.

Comment ? dans dix ans ?

DON CARLOS.

Ainsi, portez-vous bien.... (après quelques momens de silence, voyant que le duc d'Albe ne s'en

va pas) Vous prenez la bonne saison.... Votre route est par Milan, la Lorraine, la Bourgogne et l'Allemagne.... L'Allemagne? précisément, c'étoit en Allemagne. Vous êtes connu là!... Maintenant nous avons avril.... mai.... juin.... en juillet, oui, ou au commencement d'août au plus tard, vous devez être rendu à Bruxelles, et, je n'en doute pas, on entendra bientôt après parler de vos victoires. Vous justifierez pleinement notre confiance.

L E D U C D ' A L B E .

Et ce sera sans doute *en me pénétrant du sentiment de mon néant?*

D O N C A R L O S , après quelque silence, avec dignité.

Vous êtes sensible, Duc.... et avec droit. C'étoit, je dois le confesser, peu de ménagement de ma part, que d'engager avec vous un combat que vous n'étiez pas en état de soutenir.

L E D U C D ' A L B E .

Pas en état?

D O N C A R L O S , lui tendant la main en souriant.

Il est fâcheux que je manque aujourd'hui de temps, pour descendre en champ-clos avec le duc d'Albe.... une autre fois.

Prince, nous pourrions bien nous tromper tous les deux, mais en sens différent : vous, par exemple, en vous voyant de vingt ans plus vieux, et moi, en vous voyant de vingt ans plus jeune.

DON CARLOS.

Eh bien !

LE DUC D'ALBE.

Et sur cela il me vient en pensée, combien, combien le Roi eût donné de ses heures près de la belle Portugaise, votre mère, pour acquérir à sa couronne un bras tel que le mien ; car il pouvoit savoir combien c'est chose plus facile de semer des monarques que des monarchies, et combien plus vite on a donné un roi au monde, qu'on n'a donné un monde à un roi ¹.

¹ Ces fortes, mais grossières images, sont à peine plus déplacées que ne l'est ici la présence de don Carlos ; et les dures leçons qu'il reçoit du vieux Duc, ne sont que le châtimement mérité de la lenteur avec laquelle il se traîne à son rendez-vous. Du reste, toute cette intrigue est d'une extrême pauvreté. Schiller oublie son génie quand Carlos oublie son amour. Son amour, si loin d'un amour à rendez-vous, quoiqu'encore loin d'être platonique, comment ne l'éclaire-t-il pas ? Ses yeux eussent-

DON CARLOS.

A merveille, duc d'Albe : cependant....

LE DUC D'ALBE.

Et combien de sang, combien du sang de vos peuples pourroit couler, avant que vous n'eussiez conquis un diadème ?

DON CARLOS.

Très-vrai, sur mon honneur ; et voilà exprimé en deux mots, ce que peut opposer l'orgueil du mérite à l'orgueil de la fortune.... Cependant à l'application, à l'application, duc d'Albe.

LE DUC D'ALBE.

Malheur à la Majesté au berceau qui se raille de sa nourrice ! Combien il lui est doux de reposer sur les voluptueux coussins de nos victoires ! A la couronne brillent les perles, mais non pas, certes, les blessures qui l'ont acquise. Cette épée écrivit les loix espagnoles aux peuples étrangers, elle brilla devant le crucifix, et sema, sur ce continent, la foi

ils reconnu le billet pour être de la main de la Reine, qu'encore son cœur eût dû ne l'y pas reconnoître. Ce billet-là n'est qu'un billet galant : y reconnoître Elizabeth n'est-ce pas s'en reconnoître indigne ?

dans de sanglans sillons. Dieu jugeoit dans les cieux , moi sur la terre....

DON CARLOS.

Dieu ou le diable , n'importe pas. Vous étiez son bras droit , je sais très-bien cela ; et maintenant , qu'il n'en soit plus question , je vous prie. Il est des souvenirs que je n'aimerois pas à me voir rappeler. Je respecte le choix de mon père. Mon père a besoin d'un Alba , et qu'il en ait besoin n'est pas , je vous assure , ce que je lui envie. Vous êtes un grand homme... cela peut être , et j'en suis presque convaincu. Seulement je pourrois craindre que vous ne fussiez venu trop tôt de quelques siècles. Un Alba , selon moi , étoit l'homme qui devoit paroître au dernier jour , lorsque la patience du ciel épuisée par l'insolente audace du vice , et que l'ample moisson des forfaits parvenue à sa pleine maturité , eût appelé un moissonneur sans exemple.... Alors le duc d'Albe étoit à sa vraie place.... O mon paradis ! ô ma Flandre !... Mais il ne faut plus y penser. Taisons-nous sur cela.

LE DUC D'ALBE.

Sacrifier des hommes à l'espèce humaine , Prince , est d'une plus haute miséricorde que d'aimer quelques hommes , au danger de l'hu-

manité. Le ciel lui-même en donna un exemple.
Pour purifier le monde, un monde fut sacrifié.
La peste....

D O N C A R L O S.

Elle est votre symbole, je le sais. C'est la grande clef de la vie d'Alba et du gouvernement de mon père.... On dit que vous emportez une provision de sentences de mort, signées en blanc; la précaution est louable. Ainsi l'on n'aura pas à craindre les chicanes... O mon père! que je compris mal ta pensée!... Lorsque pour affaire pareille tu me préférois ton duc d'Albe, c'étoit pour moi le commencement de ton estime.

L E D U C D' A L B E.

Ce mot, Prince, mériterait....

D O N C A R L O S.

Eh bien?

L E D U C D' A L B E.

Mais votre qualité de fils de roi vous protège.

D O N C A R L O S, sautant à son épée.

Ce mot demande du sang! L'épée à la main, Duc!

L E D U C D' A L B E, froidement.

Contre qui?

DON CARLOS, marchant sur lui avec vivacité.

L'épée à la main, ou je vous perce.

LE DUC D'ALBE.

Puisqu'il le faut....

SCÈNE VI.

LA REINE, LES PRÉCÉDENS.

LA REINE, s'élançant effrayée, de son appartement.

Des épées nues ! (s'adressant à Carlos d'un ton impérieux) Carlos !

DON CARLOS, saisi à la vue de la Reine, laisse tomber son épée, reste sans mouvement et comme hors de lui; puis il s'élance vers le Duc et l'embrasse.

La paix, Duc ! que tout soit oublié. (Il se jette aux pieds de la Reine, se relève aussi-tôt, et disparaît.)

LE DUC D'ALBE, reste frappé d'étonnement et ne détourne pas les yeux de dessus lui.

Par le ciel ! ceci est bien étrange.

LA REINE, après avoir hésité quelques momens, se retire à pas lents vers son appartement. Quand elle est à la porte, elle appelle le duc d'Albe.

Duc d'Albe !

(Le Duc la suit.)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente un cabinet de la princesse d'Eboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE PAGE.

(La Princesse dans un costume de fantaisie, élégant, mais simple, chante en s'accompagnant sur le luth. Survient le Page.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, tressaillant.

IL vient!

LE PAGE, accourant.

Êtes-vous seule?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Il vient! je l'entends à ta marche! Je l'entends à la hauteur de ta respiration.... Hors d'ici donc, il vient!

LE PAGE.

Je m'étonne de ne pas le trouver ici; du reste, il y sera au moment même.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Doit-il? Il veut donc.... Ainsi c'est décidé....

L E P A G E.

Je ne le précède que de quelques pas.... O Princesse!... vous êtes aimée.... Aimée, aimée comme ni vous ni personne ne le furent jamais. De quelle scène j'ai été témoin !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, pleine d'impatience, le tire à elle.

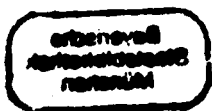
Vîte! tu lui as parlé? Parle donc? Qu'a-t-il dit? Comment a-t-il pris? Quels ont été ses mots? Il a paru embarrassé, a-t-il paru surpris? A-t-il deviné la personne qui lui faisait remettre la clef? Vîte.... ou ne l'a-t-il pas devinée? Il ne l'a du tout pas devinée? A-t-il rencontré faux? Eh bien! ne répondras-tu pas un mot? Oh fi! je ne te vis jamais si gauche, tu ne fus jamais aussi insupportablement lent.

L E P A G E.

Puis-je placer un mot, Princesse? Je lui ai remis le billet et la clef dans l'avant-salle de l'appartement de la reine; il a paru saisi, et il s'est mis à me considérer lorsque je lui ai dit que je lui étois envoyé par une dame.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Saisi? très-bien! à merveille! seulement, au fait; continue.



LE PAGE.

Je voulois en dire davantage quand m'arrachant la lettre en pâissant, il m'a dit, d'un ton de menace, qu'il savoit tout. La lettre a été lue avec beaucoup de trouble, et en la lisant il trembloit.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Qu'il savoit tout ? qu'il savoit tout ? A-t-il bien dit cela ?

LE PAGE.

Et il m'a demandé trois fois, quatre fois, si vous-même, si c'étoit réellement vous qui m'aviez remis le billet ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Si moi-même ? Il a donc prononcé mon nom ?

LE PAGE.

Votre nom ? non, il n'a pas prononcé le nom. Des espions rôdent dans le voisinage, a-t-il dit, et ils iroient le répéter au Roi.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, étonnée.

A-t-il dit cela ?

LE PAGE.

Il importeroit beaucoup au Roi, a-t-il ajouté, beaucoup, mais beaucoup, d'avoir connoissance de cette lettre.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Au Roi ? As-tu bien entendu ? Au Roi ? est-ce bien là l'expression dont il s'est servi ?

LE PAGE.

Oui. Il a parlé de secret redoutable, et m'a recommandé de veiller sur mes gestes et sur mes paroles, afin de ne pas éveiller les soupçons du Roi.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, après quelque réflexion, dans le plus grand étonnement.

Tout s'accorde... ce ne peut être que cela... Il faut qu'il sache quelque chose... Incompréhensible... Mais qui peut lui avoir révélé?... Qui ? je le demande ? Qui voit si loin, si clair, qui, sinon l'œil d'aigle de l'amour ? Mais continue, voyons ; il a lu le billet ?

LE PAGE.

Ce billet renfermoit un bonheur, a-t-il dit, qui le faisoit trembler ; un bonheur que jamais il n'eût osé même rêver ; et ce que d'ailleurs il a dit de la clef... Malheureusement le duc d'Albe est entré, ce qui nous a gênés...

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Mais, au nom de Dieu, qu'est-ce que le duc d'Albe a à faire ici ? La clef ? Qu'a-t-il dit de la clef ? Moins vite. Circonstancie, bon

Hénarez. Je ne te vis jamais aussi insupportablement pressé ! Il a dit ? Eh bien ! qu'a-t-il donc dit ?

LE PAGE.

Que c'étoit la clef du paradis.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Mais où donc reste-t-il ? Que tarde-t-il ? Pourquoi ne paroît-il pas ? Vois comme on t'a mal avisé ! Combien heureux n'auroit-il déjà pas été, dans le temps que tu as employé à me dire qu'il vouloit l'être !

LE PAGE.

J'ai peur que le Duc....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Encore le Duc ? Quel rapport ? qu'est-ce que l'intrépide guerrier peut avoir de commun avec ma secrète félicité ? Il pouvoit le laisser là, ou le renvoyer ; qui dans le monde pouvoit l'obliger à rester ? Oh ! ton prince, vraiment, ne se connoît pas mieux en impatience qu'en amour ; il ne sait pas ce que sont les minutes.

LE PAGE, avec sensibilité.

Vous blasphémez le nom d'un ange.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, rougissant de plaisir, et lui donnant de la main sur la joue.

Jeune imposteur, et qui t'a dit cela de lui ?

LE PAGE, avec enthousiasme.

Si parfait ! si grand ! mais si bon ! O quel dommage qu'il doive devenir roi ! C'est un frère qu'il falloit qu'il fût !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI s'essuie les yeux en se détournant, et serrant la main au Page.

Et tu ne me fais pas ressouvenir que je dois encore sa récompense à mon aimable messager ? (elle prend sur la table un ceinturon enrichi de brillans, et le présente à Hénarez.) En souvenir de moi, bon jeune homme, quand tu ceindras ta première épée.

LE PAGE, reculant les yeux baissés.

C'est ainsi que l'on paie dans le ciel ? Mon message ne me rapporte rien de mieux ? Deux minutes, à peine avant l'heure de l'amour, et je me croirois payé avec des diamans achetés ? J'aurois vu rayonner le bonheur dans ces yeux, j'aurois vu le bonheur de si près, et je me payerois de semblable monnoie ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

J'entends venir.... sauve-toi. C'est le Prince. (le Page sort) Hors d'ici ! hors d'ici ! Où ai-je mon luth ? Il faut qu'il me surprenne.... Mon ariette doit être son signal.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, et un peu après
DON CARLOS.

(La princesse d'Eboli, enfoncée dans une ottomane,
continue sa ballade.)

DON CARLOS entre précipitamment ; il recon-
noît la Princesse, et reste comme frappé d'un coup
de foudre.

CIEL ! où suis-je ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI laisse glisser
son luth, et s'avançant à lui.

Ah ! le prince Carlos ? oui vraiment !

DON CARLOS, dans le dernier trouble.

Où suis-je ? détestable méprise ! j'ai manqué
le vrai cabinet !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, avec un éton-
nement simulé.

Que Carlos est expert à trouver les endroits
où les dames sont sans témoins !

DON CARLOS, balbutiant.

Princesse.... excusez-moi.... j'ai.... j'ai
trouvé l'anti-chambre ouverte.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, avec malice.

Seroit-il possible ? cependant, il m'avoit paru que je l'avois fermée moi-même.

DON CARLOS.

Cela vous a paru.... seulement paru.... Cependant, soyez sûre.... vous vous trompez.... Voulu fermer, oui, je l'accorde, je le crois.... mais fermée ! non ; certainement pas. Le verrou, le verrou de dehors, le verrou intérieur, voulois-je dire ; oui, je dois le confesser moi-même, celui-là étoit vraiment fermé.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le verrou intérieur ? et malgré tout cela vous avez pu entrer ? il faut vraiment que vous l'ayez forcé ; vous m'enseignerez ce secret.

DON CARLOS.

Rien de plus naturel, de plus facile.... car par bonheur.... par malheur, veux-je dire.... j'avois précisément sur moi une clef qui y alloit parfaitement. Un hasard me conduit vers ce lieu.... j'entends quelqu'un toucher du luth.... N'étoit-ce pas du luth ? (regardant avec inquiétude autour de lui) Tout juste ! il est encore là.... et le luth, Dieu le sait.... je l'aime avec passion. Je deviens tout oreilles, je ne sais plus où je suis, je me précipite dans le cabinet,

pour voir les beaux yeux de l'enchanteresse,
qui m'a si puissamment ravi.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, après avoir
en vain cherché à recueillir les regards errans
de Carlos.

Aimable curiosité ; cependant, peu pressée
de se satisfaire, comme je pourrois vous le
prouver ; (après une pause , et avec signification)
ô que je dois estimer l'homme délicat qui,
pour épargner de la rougeur à une femme,
s'embarrasse dans de tels mensonges !

DON CARLOS, avec candeur.

Princesse, je sens moi-même que je ne fais
que gâter davantage ce que je voulois raccom-
moder ; dispensez-moi d'un rôle dont je suis,
je le sens, incapable de me tirer. Vous vouliez
fuir le monde dans cet asyle ; loin du tumulte,
vous veniez pour donner essor aux vœux se-
crets de votre cœur. Moi, l'enfant du malheur,
je me montre, à l'instant même s'évanouit la
douce rêverie.... ainsi la plus prompte re-
traite.... (il veut sortir)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, déconcertée,
mais aussi-tôt remise.

Prince ! ô cela n'étoit pas bien.

DON CARLOS.

Princesse, je comprends ce que signifie

votre présence dans ce cabinet, et je respecte ce vertueux embarras. Malheur à l'homme qu'enhardit la rougeur d'une femme ! Une femme qui tremble n'aura jamais rien à craindre de moi.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Est-il possible ?... quelle conscience pour un jeune homme, et pour un fils de Roi ! Oui, Prince.... maintenant vous devez rester, c'est moi-même qui vous en prie : devant une telle vertu il n'est plus permis d'avoir peur. Sur mille, aux mains desquels seroit tombée une clef qui ouvre si juste, pas un n'en eût agi ainsi.... Mais laissons là le badinage. A quoi bon perdre en jeux de mots, le beau, le doux moment, n'est-ce pas, Prince, que nous a ménagé le hasard ?... Savez-vous que votre subite apparition m'a coupé sur mon ariette favorite ? (elle le mène au sofa, et reprend son luth) Il me faudra recommencer, mais ce sera avec plaisir, et votre châtiment sera de m'écouter.

DON CARLOS s'assied, non sans contrainte,
auprès de la Princesse.

Un châtiment aussi digne d'envie que le crime.... et véritablement le sujet est si agréable.... si divinement beau, que je l'entendrois volontiers.... pour la troisième fois.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Comment ? vous avez tout entendu ? Mais cela est horrible, Prince !... Il s'agissoit, je crois, d'amour ?

DON CARLOS.

Et, si je ne me trompe, d'amour heureux. Le plus beau texte dans cette belle bouche... cependant pas si vrai que beau.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Pas... pas si vrai?... Et ainsi vous doutez?...

DON CARLOS, avec sérieux.

Je doute presque si jamais la Princesse et Carlos pourront s'entendre quand il sera question d'amour. (la Princesse paroît surprise, il le remarque, et poursuit sur un ton de galanterie) Car qui croiroit, à voir ces joues de roses, qui pourroit croire que la passion s'agite dans ce cœur ? Une princesse d'Eboli peut-elle courir risque d'aimer en vain et sans retour ?... Connoît l'amour celui-là seul qui aime sans espérance.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, avec toute sa première gaieté.

O silence ! c'est d'un lugubre !... Et il semble en effet, sur-tout en ce moment, que cette triste destinée est celle qui vous menace. (lui prenant la main avec un aimable intérêt) Vous

n'êtes point gai, aimable Prince.... Vous souffrez, vous souffrez beaucoup. Est-il possible ! Et pourquoi souffrir, Prince ? Appelé à la jouissance de l'univers ! comblé des dons de la prodigieuse nature ! si justement autorisé à toutes les joies de la vie ! Vous, le fils d'un grand roi, et bien plus, beaucoup plus que cela, vous, brillant de l'éclat du trône, mais plus brillant de votre propre éclat ! vous qui, parmi les femmes, ces juges difficiles, qui créent et jugent sans appel le mérite des hommes, n'avez que des juges gagnés.... celui qui, dès qu'il a paru, a déjà triomphé, qui restant froid, enflamme, qui enflammé !... l'homme choisi sur tous pour faire le bonheur de tous, cet homme seroit lui-même misérable ! O ciel ! toi qui lui donnas tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour appercevoir ses victoires ?

DON CARLOS, tiré par le silence de la Princesse, de la distraction dans laquelle il est resté plongé pendant tout le temps qu'elle a parlé, se lève en sursaut.

Incomparable ! vraiment parfait, Princesse. De grace, chantez-moi encore une fois ce passage.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le regardant avec étonnement.

Carlos, où donc étiez-vous ?

DON CARLOS, tressaillant.

Oui, par le ciel... vous m'y faites songer à temps.... Il faut... il faut... il faut que je m'en aille au plus vite.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le retenant.

Où donc ?

DON CARLOS, dans la plus cruelle perplexité.

Là, vous savez.... Mais non, non, non vous ne savez pas.... Hors d'ici.... Dehors !... à l'air libre.... Laissez-moi, Princesse, j'étouffe comme si l'univers fumoit derrière moi.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le retenant avec force.

Qu'avez-vous ? D'où vient cet étrange et peu naturel procédé ? (Carlos reste et devient pensif : elle prend ce moment pour l'attirer à ses côtés, sur le sofa.) Vous avez besoin de repos, cher Carlos.... votre sang bouillonne. Asseyez-vous auprès de moi.... chassez au loin ces sombres fantômes de fièvre. Si vous vous demandez à vous-même de bonne foi : Ma tête connoît-elle ce qui oppresse mon cœur, et si même elle répondoit, Oui ; n'y auroit-il donc, parmi tous les cavaliers de cette cour, pas un, parmi toutes les dames, pas une, qui fût digne de vous soulager.... de vous comprendre, ai-je voulu dire ?

DON CARLOS, fugitivement et sans y attacher de sens.

Peut-être la princesse d'Eboli....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, vivement et avec joie.

Vraiment ?

DON CARLOS.

Donnez-moi une requête.... une recommandation auprès de mon père. On dit d'ailleurs que vous pouvez beaucoup.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Qui dit cela ? (à part) Ah ! c'étoit donc là le soupçon qui le rendoit muet !

DON CARLOS.

Vraisemblablement l'histoire court déjà. Il m'avoit pris fantaisie d'aller en Flandres pour.... uniquement pour y gagner mes épérons. Mon père ne le veut pas.... ce bon père craindrait que, si je commandois l'armée, ma voix ne vînt à se gêner.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Carlos ! vous jouez faux. Vous ne formez tous ces replis que pour m'y perdre. Regardez ici, hypocrite, regard contre regard. Celui qui ne rêveroit qu'exploits chevaleresques, celui-là, parlez vrai, Carlos, celui-là s'abaisseroit-il jusqu'à ramasser les rubans que lais-

sont tomber les dames, (elle apperçoit un ruban que Carlos avoit caché dans son sein , et l'en tirant par l'extrémité qui s'en échappe) et.... vous pardonnez.... et jusqu'à les cacher avec ce soin ?

D O N C A R L O S, reculant de surprise.

Princesse.... Non, ceci va trop loin.... Je suis trahi.... On ne peut vous en imposer, vous êtes en commerce avec les démons de l'enfer.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Vous êtes étonné de cela ? De cela ? Et si je vous proposois la gageure que je réveillerai dans votre cœur des souvenirs effacés même de vos rêves ? Essayez : interrogez-moi. Si des jeux même de l'imagination, un son perdu dans l'air, un sourire brusquement remplacé par du sérieux, une fleur qu'on effeuille machinalement, une plume avec laquelle on joue, une mouche que l'on suit de l'œil, si même des apparitions, des mouvemens auxquels l'ame n'a point de part, ne peuvent m'échapper ; jugez si j'ai compris ce que vous vouliez faire comprendre.

D O N C A R L O S.

C'est sans doute hasarder beaucoup.... J'accepte la gageure, Princesse. N'oubliez pas que vous m'avez promis de me découvrir dans

mon cœur des choses que moi-même je n'y connus jamais.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, un peu blessée,
et avec sérieux.

Jamais, Prince ? Réfléchissez-y mieux. Regardez où vous êtes... Ce cabinet n'est point le salon de la Reine, où un petit coin de masque pouvoit peut-être bien aller.... Vous vous troublez ? vous changez de couleur ? Mais aussi qui peut être assez pénétrant, assez osé, assez oisif pour épier Carlos, lorsque Carlos se croit hors de vue ? Qui pourroit avoir remarqué, lorsqu'au dernier bal de la cour, il quitta brusquement la Reine, sa danseuse, pour se jeter dans la pièce voisine, et s'emparer de la main de la princesse d'Eboli ; distraction, Prince, dont le Roi même qui entroit alors, ne fut pas peu frappé.

DON CARLOS, avec un sourire ironique.

Et même lui ? En vérité, bonne Princesse, ce n'étoit pas autrement pour elle.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Aussi peu que cette scène de la chapelle du château, dont, sans doute, le prince Carlos ne se souviendra pas non plus. Il étoit aux pieds de la Vierge, abîmé en prières, quand tout-à-coup.... qu'en pouvoit-il ? il entend

frémir derrière lui la robe de certaine dame. Voilà l'héroïque fils de Philippe qui commence à trembler, comme trembleroit un hérétique devant l'inquisition ; sur ses lèvres tremblantes expire sa prière empoisonnée.... Dans le délire de la passion.... c'étoit un jeu pour émouvoir.... Vous saisissez la main, la sainte et froide main de la mère de Dieu, et un baiser de feu brûle le marbre.

D O N C A R L O S.

Vous me faites tort, Princesse ; c'étoit piété.

L A P R I N C E S S E D'É B O L I.

Oui ? Alors, c'est autre chose, Prince.... alors aussi, ce fut pure crainte de perdre, lorsqu'à cette partie où il jouoit en tiers avec la Reine et moi, Carlos, avec une merveilleuse subtilité, me déroba ce gant (Carlos se lève en sursaut) qu'il eut, à dire vrai, la politesse de jouer un moment après à la place d'une carte.

D O N C A R L O S.

O Dieu !... Dieu !... Dieu ! qu'ai-je fait là ?

L A P R I N C E S S E D'É B O L I.

Rien que vous voulussiez retenir, j'espère. Quel frisson de plaisir n'éprouvai-je pas, lorsque je sentis sous mes doigts un billet roulé dans le gant. C'étoit bien la romance la plus touchante, Prince, la plus....

DON CARLOS, lui coupant la parole.

Poésie!... rien de plus. Il s'échappe par fois de mon cerveau des bulles d'air qui sont aussitôt dissipées que soufflées. C'étoit-là tout. Du reste en voilà assez sur cela.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, reculant d'étonnement, et le considérant de loin pendant quelques instans.

Non, non, c'en est trop.... De mémoire d'homme on n'a rien vu de semblable. Ma sonde tombe dans l'immensité; je suis à bout... Tous mes essais glissent sur ce Protée. (elle garde quelque temps le silence) Mais quoi? ne seroit-ce que l'effet de cette monstrueuse vanité des hommes qui, pour mieux goûter son triomphe, auroit pris le masque de la timidité? (elle se rapproche de Carlos, et le considère d'un air incertain) Eclairiez-moi, enfin, Carlos!... je reste devant une porte enchantée qu'aucune de mes clefs ne peut ouvrir.

DON CARLOS.

Comme moi devant vous.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI le quitte brusquement, va et vient en silence, et semble occupée d'une grande pensée. Enfin, après une longue pause, elle s'adresse d'un ton sérieux et solennel à Carlos.

Eh bien donc! à la fin.... il faut que je me

décide une fois à parler. Je vous prends pour mon juge. Vous êtes une ame noble.... un homme.... Vous êtes prince et chevalier. Je me jette dans votre sein. Vous me sauverez , Prince ; et si je suis perdue sans ressource, vous pleurerez sur moi. (Carlos rempli d'attente et d'intérêt, s'approche d'elle) Un insolent favori du monarque poursuit ma main : Rui Gomez , comte de Sylva. Le Roi commande ; l'on est d'accord : je suis vendue à la créature.

DON CARLOS , avec chaleur.

Vendue ? Celle-ci encore vendue ? et toujours par le grand vendeur du midi ? Oh ! silence sur cela.... Autre chose.... Plus un mot sur cela.... c'est ma fibre sensible.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Non, vous entendez tout. Ce n'est pas assez qu'on m'immole à la politique, on en veut encore à mon innocence. Depuis long-temps déjà.... la flamme libertine du grand , du grand voluptueux me poursuit... Là !... ici... le papier vous démasquera le saint homme. (Carlos prend le papier, et sans prendre le temps de le lire, attend avec impatience la suite du récit) Où chercher mon salut, Prince ? jusqu'à ce jour mon orgueil garda ma vertu.... Mais enfin....

Enfin avez-vous succombé? Vous avez succombé? Non, non; au nom de Dieu, non.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, avec fierté.

Sous qui? Pauvre raison! courte vue de ces esprits-forts qui jugent des faveurs d'une femme, qui jugent des présens de l'amour, comme d'une marchandise sur laquelle on surfait et rabat!... L'amour est la seule de ce monde qui ne souffre d'acheteur que lui-même. L'amour est le prix de l'amour. C'est l'inestimable diamant que je veux ou *donner* ou enfouir.... semblable à l'illustre marchand qui, insensible à l'or du Rialto, et en risée des rois, rejeta sa perle à la mer plutôt que de la relâcher au-dessous de son prix.

DON CARLOS, à part.

Par le Dieu des miracles!... cette femme est belle¹!

¹ Ce mot est grand. L'ame seule voit la beauté, et l'ame seule la rend visible. L'émotion d'Eboli passe en Carlos, et l'avertit, seulement alors, qu'elle est belle: sans émotion elle n'eût point ému, et sa beauté fût restée sous le voile. Parmi les créatures animées, la beauté est par-tout, mais seulement où est l'ame: l'homme étant si fier de son ame, que tout être de son espèce qui n'en porte pas une, lui répugne comme avorté; et

LA PRINCESSÉ D'ÉBOLI.

Qu'on le nomme fantaisie.... vanité, peu importe, je ne divise point mes joies. L'homme, l'unique que je me suis choisi, m'aura toute et toujours. Je ne donne qu'une fois, mais pour l'éternité. Mon amour ne fera qu'un heureux, mais je veux qu'il en fasse un Dieu. Le ravissant concert des ames.... les caresses des sens.... bonheur.... plaisirs.... tendresse.... sensualité.... ne sont tous que couleurs du même rayon, feuilles de la même fleur¹; et j'irois, insensée, décompléter la fleur, et la

la prééminence de l'ame sur les formes étant telle, que l'ame à elle seule peut créer la beauté où elle n'étoit pas, tandis que les formes toutes seules ne suffiront jamais pour la faire remarquer même où elle est. Du reste, tout ceci ne s'applique ni à l'homme sauvage, ni à l'homme corrompu, mais à l'homme. Le premier n'a pas encore d'ame, le second n'en a plus; l'un et l'autre n'ont que des sens, et qui n'a que des sens ne peut avoir le sentiment de la beauté.

¹ L'amour platonique, comme l'amour épicurien, sont des demi-amours qui ne sont le partage que des demi-hommes. Qui ne voit dans l'amour que ses plaisirs est bien grossier : mais qui dans ses plaisirs ne voit pas sa plus haute délicatesse, l'est plus encore. Cette image dans laquelle les plaisirs de l'ame et ceux des sens sont présentés comme feuilles de la même fleur, est très-heureuse.

donner une feuille après l'autre ? J'irois, moi, profaner la haute majesté de la femme, cette divinité de la terre, pour amuser les dernières soirées d'un libertin !

DON CARLOS, à part.

Inconcevable ! Comment ? Madrid possédait une telle créature, et... je ne l'apprends qu'aujourd'hui ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Dès long-temps j'eusse quitté la cour, quitté ce monde, tiré sur moi les verroux d'un couvent.... Mais il reste un lien.... un lien qui me tient encore attachée à la terre.... ah ! peut-être un fantôme ! mais qui m'est si cher cependant ! j'aime et.... je ne suis pas aimée.

DON CARLOS, plein de feu, allant à elle.

Vous l'êtes.... aussi vrai qu'un Dieu est là-haut. Je vous le jure, vous l'êtes, et vous l'êtes passionnément.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Vous ? vous me le jurez ! O la voix de mon ange ! oui, oui, si vous me le jurez, Carlos, alors je le crois, alors je le suis.

DON CARLOS, la prenant avec tendresse dans ses bras.

Douce enfant ! créature digne d'adora-

tion.... mes oreilles.... mes yeux.... tout mon être est en admiration devant toi ! Qui pourroit t'avoir vue, qui sous le ciel peut t'avoir vue, et se vanter de n'avoir pas aimé?... Mais quoi ? Ici ? et la cour de Philippe ? Ange égaré, que viens-tu faire ici, parmi les moines et l'esprit monacal ? Ton ciel n'est point ici, qu'y viens-tu faire ? languir.... mourir.... mais non, vrai comme je respire, non.... Je te prends dans mes bras, je te transporte au-delà des enfers, et je te sauve ; oui, je veux être ton sauveur ¹.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, les yeux
pleins d'amour.

O Carlos ! que je vous connus peu ! Que votre cœur paie magnifiquement la peine qu'il donne à le comprendre ! (elle lui prend la main, et la caressant avec grace :) Que cette main est riche, Prince ! Deux inestimables présens lui restent à faire.... un diadème et le cœur de Carlos.... et peut-être tous deux à la même

¹ Trois changemens d'image en trois lignes. Eboli est d'abord un ange, puis une fleur, puis c'est Carlos qui devient l'ange, et qui la transporte à travers un enfer plein de diables. (*Durch eine teufelvolle holle*). J'ai cru qu'en ce cas-ci, appauvrir seroit enrichir, et sur les trois images, je n'en ai gardé qu'une.

mortelle?... à la même? présent de Dieu ! pour une mortelle, presque trop grand ! Mais, Prince, si vous vous décidiez à un partage ? les reines entendent mal l'amour ; une femme qui sait aimer s'entend mal en couronne ; et tant mieux, Prince. Vous partagerez, et à l'heure même.... à l'heure même, qu'en pensez-vous ? ou bien le choix seroit-il déjà fait ? Il le seroit ? vraiment ? oh ! d'autant mieux ! Et connois-je l'heureuse ?...

DON CARLOS.

Tu le dois. A toi, ma fille, à toi je veux me découvrir. Je veux me découvrir à l'innocence, à la franche et neuve nature. A cette cour, tu es la seule digne, l'unique, la première, qui aura compris toute mon ame. Eh bien oui ! je ne le nie pas : j'aime.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Méchant homme ! cet aveu étoit-il donc si difficile ? Et parce que tu me trouvois digne d'amour, devois-je être digne de pitié ?

DON CARLOS, surpris.

Comment ? qu'est-ce que ceci ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Me tourmenter ainsi ! ô Prince, en vérité ce n'étoit pas bien.... Jusqu'à nier la clef !

DON CARLOS.

La clef ! la clef ! (après une profonde réflexion)
 Oui ! (prolongé) Ainsi c'étoit.... Maintenant
 je vois.... O mon Dieu ! (Ses genoux fléchissent
 sous lui ; il se soutient contre un fauteuil , et il se couvre
 le visage.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI. (Tous deux gardent
 un long et terrible silence. La Princesse pousse un
 cri et tombe.)

Malédiction ! Qu'ai-je fait ?

DON CARLOS, se relevant, et dans l'effusion
 de la plus vive douleur.

O ciel ! que tu m'as précipité bas ! Quelle
 horreur !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, cachant son
 visage couvert de honte.

Qu'ai-je découvert ? Dieu !

DON CARLOS, prosterné devant elle.

Je ne suis point coupable, Princesse.... La
 passion.... un funeste mésentendu.... Par le
 ciel, je ne suis point coupable.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le repous-
 sant d'elle.

Loin de mes yeux, au nom du ciel !

DON CARLOS.

Jamais.... dans ce trouble affreux, vous
 laisser !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le repoussant avec violence.

Par générosité ! par pitié, ôtez-vous de ma vue !... Voulez-vous me tuer ?... Je hais votre regard. (Carlos veut sortir) Rendez-moi ma lettre et ma clef.... ou avez-vous l'autre clef ?

DON CARLOS.

L'autre ? Quelle autre donc ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Celle du Roi.

DON CARLOS, tressaillant.

De qui ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Celle que je vous ai remise tout-à-l'heure.

DON CARLOS.

Du Roi ? Et à qui ? à vous ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

O ciel ! la lettre ! Allons, la lettre ! il faut qu'elle me soit rendue.

DON CARLOS.

Celle du Roi, et à vous ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

La lettre, au nom de tous les saints !

DON CARLOS.

Celle qui devoit me démasquer certain....
Celle-là ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Je suis à la mort ! Donnez.

DON CARLOS.

Où il étoit question de flamme libertine, de voluptueux ? Ainsi cette lettre....¹

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, se tordant les mains de désespoir.

Quel supplice ! Malheureuse ! qu'ai-je hasardé ?

DON CARLOS.

La lettre.... qui venoit du Roi?... Oui, Princesse, ceci sans doute, change beaucoup les choses. (levant avec transport la lettre en l'air) Inestimable, chère lettre, dont la rançon est au-dessus de toutes les couronnes, de tous les

¹ Schiller ! vous déshonorez votre Carlos. L'avez-vous fait si grand pour le défaire ainsi pièce à pièce ? Abuser de la confiance d'une femme qui l'a choisi pour son sauveur, est d'un infâme ; la tourmenter par tant d'ironiques questions, est d'un infâme et d'un barbare. Sublime d'un bout à l'autre de la seconde scène, il est successivement stupide et sans tact dans le change qu'il prend sur le billet, niais dans la scène avec le Page, ridicule au commencement de la scène avec la princesse d'Eboli, et brutal à la fin, sa dernière phrase exceptée. Quoi ! la femme qui tremble n'aura jamais rien à craindre de lui, et la femme qui pleure a à en souffrir !

trésors de Philippe ; je te tiens en ma possession. (Il veut sortir.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Grand Dieu ! je suis perdue !... Si vous êtes assez indigne....

DON CARLOS , revenant sur ses pas , et prenant par la main la Princesse avec dignité.

Lorsque je serai cet indigne , Princesse , alors je vous permets , alors , mais pas avant , de rougir de l'heure passée.

(Il sort.)

S C E N E I X.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, seule, reste quelque temps étourdie, et hors d'elle. Après que le Prince est sorti, elle se jette sur ses pas et veut le retenir.

PRINCE ! encore un mot ! Prince ! écoutez-moi !... Il est loin !... cela encore !... il me méprise !.. et, malheureuse, me voilà seule... repoussée, éconduite.... (elle tombe dans un fauteuil : pause) Non , non ; mais écartée.... écartée par une rivale. Il aime. Plus de doute. Lui-même l'a confessé. Mais quelle est cette heureuse ! il est assez visible.... qu'il aime ce qu'il ne ~~de~~vroit pas. Il craint pour son secret. Sa

passion se cache du Roi. . . . Pourquoi du Roi, qui lui en souhaitoit une? . . . ou ne seroit-ce pas le père qu'il craindrait dans le père? Lorsque les impudiques vues du Roi lui furent révélées, son visage s'épanouit, il rayonna comme celui d'un heureux du ciel. . . . Comment sa sévère vertu chancela-t-elle ici? Précisément ici? . . . Qu'en pourroit-il, qu'est-ce qui lui en reviendrait, quand le Roi feroit à la Reine.... (elle s'arrête tout court, frappée d'une pensée. En même temps elle saisit le ruban qu'elle a pris à Carlos, le considère et le reconnoît.) Insensée que j'étois ! maintenant enfin.... ¹. maintenant... où avois-je mes sens ? maintenant mes yeux s'ouvrent... Ils s'aimoient, ils s'étoient aimés long-temps avant que le monarque ne l'eût choisie. Jamais le Prince ne me vit qu'avec elle.... Il étoit donc pour elle, cet ardent, cet

¹ Le lecteur aura déjà remarqué combien toute cette fiction est peu naturelle, il le remarquera bien davantage par la suite ; mais il a dû remarquer aussi les nombreuses beautés dont sont remplies toutes ces scènes, et le talent qu'il a fallu pour tirer autant d'intérêt d'un fonds aussi invraisemblable. Cette situation de Carlos et de la Princesse, où chacun fait le malheur de l'autre en voulant faire son bonheur, est, ce me semble, très-pathétique, quoique l'intrigue semble plutôt du genre comique que de celui de la tragédie.

immense amour que je me rapportois ! ô méprise inouïe ! et je lui ai trahi ma foiblesse !... (silence) Qu'il aime entièrement sans espérance ! je ne le croirai point... amour sans espérance ne livre point de tels combats. Se taire , où n'est pas écouté le plus puissant monarque de la terre....¹. certes ! un tel sacrifice ne s'offre pas à un amour sans espérance. Quel feu dans son baiser ! avec quelle ame, quelle délicatesse il me pressoit sur son cœur palpitant !... L'épreuve étoit sans doute trop hardie pour la fidélité romanesque qui n'eût pas été payée de retour.... La clef, que, selon lui, la Reine lui envoie, il la prend. Il croit à ce pas de géant de l'amour.... il vient, il vient réellement, il vient.... tant il croit résolue la femme de Philippe !... Comment fût-il venu, comment, si de bien fortes preuves ne l'eussent enhardi, comment fût-il venu ? c'est au grand jour. Il est écouté. Par le ciel ! cette sainte est sensible ! Qu'elle est habile !... moi-même, je tremblois devant l'idéal effrayant de sa vertu. Je la voyois comme un être d'en-haut descendu parmi nous, et je baissai les yeux devant son éclat ; j'enviois à sa beauté

¹ Allusion au mépris qu'elle fait des poursuites du Roi.

ce céleste repos, cette élévation prodigieuse au-dessus des mouvemens de la nature mortelle. Et ce repos n'étoit qu'un jeu ! elle eût voulu donc être des deux festins, elle eût prétendu tout ensemble aux secrètes voluptés du vice, et aux honneurs de la vertu ? Elle l'eût prétendu, et la vengeance manqueroit, parce qu'il manqueroit de vengeur ?... Non, par le ciel ! je l'adorai : vengeance ! le Roi connoîtra ce manège.... Le Roi ?... (elle réfléchit) fort bien.... c'est un moyen de parvenir à son oreille.

(Elle sonne.)

S C È N E X.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, UN PAGE.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

QUE fait-on aujourd'hui ? y a-t-il assemblée ce soir ?

L E P A G E.

Déjà la cour s'assemble.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Si tu pouvois tirer à part le chapelain ?...

Le chapelain Domingo?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Et le prier de m'attendre dans la pièce à gauche, entends-tu, jusqu'à ce que je me sois tirée de la foule... Une affaire de conséquence... Il faut que je lui parle ; dis-lui cela.

LE PAGE.

A l'instant.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Dans la pièce à gauche, entends-tu ?

LE PAGE.

Fort bien.

(Il sort.)

S C È N E X I.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, seule, après quelques allées et venues.

Je ne suis pas encore tout-à-fait délaissée.... il me reste, il me reste un amant, et lequel ? Oh ! j'étois aussi trop ingrate. Que d'heureuses ne feroit-on pas avec ce qui me reste dans mon malheur ? Que me manque-t-il donc ?... Il ne sauroit aimer. Et rien de plus ?... Est-il donc

vrai que l'amour , que l'amour seul nous rende heureux ? Si l'envie , si la flatterie s'accordent pour me l'assurer , ne dois-je pas finir par le croire ? Après tout , est-ce d'amour dont à cette heure j'ai besoin ? Lorsque mon honneur saigne.... Amour ? Mon orgueil ne crie-t-il pas plus haut que les vœux secrets de mon cœur ? Ce qu'un homme m'a pris , un roi seul peut me le rendre. Le breuvage enchanté des grandeurs peut , peut seul engourdir l'aspic. (elle fait quelques pas , et tout-à-coup elle s'arrête , perdue dans de profondes réflexions.) Vertu ? Il n'en veut point , celui à qui je la gardois.... pour qui seul elle fleurissoit.... Il n'en veut point. Elle ne sauroit le rendre heureux.... ou bien , ne vaudroit-elle que pour le ciel , et pour moi rien ? et rien pour l'homme auquel je me vouois ? Réserve-t-elle sa belle fleur pour cet autre monde d'innocence ? Si ce n'est pour l'amour , pour qui donc fleurit la vertu ? Et seroit-elle autre chose , ou plus , que l'amour même ?... Je n'en ai plus besoin ; je ne veux plus aimer. Je le dégage de ses fonctions ; je l'en dégage pour jamais. Qu'elle s'envole à la suite de l'espérance. Je ne veux plus aimer.

(Elle sort.)

S C È N E X I I.

Le théâtre représente un appartement du palais,
foiblement éclairé.

LE DUC D'ALBE, LE PÈRE DOMINGO.
(Ils se rencontrent.)

DOMINGO.

Est-ce vous, Duc ? bonsoir.

LE DUC D'ALBE.

Qui m'appelle ?

DOMINGO.

Qui cherchez-vous ?

LE DUC D'ALBE.

Ah ! c'est Domingo.... Tout seul ?... Vous
m'avez tout-à-coup échappé de l'assemblée.
Je vous cherche par-tout....

DOMINGO.

Est-ce le monarque qui me fait demander ?

LE DUC D'ALBE.

Non. Je voulois causer avec vous.... mais
cela ne presse pas.... Vous attendez quelqu'un
ici ?... Peut-on savoir ?....

DOMINGO.

Qu'aviez-vous à me dire ?

LE DUC D'ALBE.

Une importante découverte que j'ai faite aujourd'hui, et sur laquelle je voudrois une clef.

DOMINGO.

Quelle découverte ? et de qui parlez-vous ?

LE DUC D'ALBE.

Nous nous sommes rencontrés ce matin, dans l'anti-chambre de la Reine, le prince Carlos et moi. Il m'offense... nous nous échaufons : la querelle éclate, nous sautons à nos épées : au bruit, la Reine sort de son appartement, se jette entre nous deux, et lance au Prince un regard de despote..... Ce n'étoit qu'un regard.... son bras tombe.... il se jette à mon cou.... je reçois un baiser.... il disparaît.

DOMINGO, après quelque réflexion.

Ceci m'est très-suspect, Duc.... et me ramène à quelque chose.... Pensée semblable, je vous l'avoue, m'est dès long-temps tombée dans l'esprit.... J'avois chassé ce rêve.... je ne l'ai, jusqu'ici, confié à personne. Il est des armes à deux tranchans, des amis incertains.... Je les redoute. Difficiles à juger, plus difficiles

à fixer sont les hommes.... Mots échappés sont souvent des traîtres.... et pour toutes ces raisons, j'ai laissé mon secret dans la terre jusqu'à ce que le temps l'ait mûri. Qui d'ailleurs m'est caution que j'ai bien vu ? Qu'aisément les hommes se trompent ! Je suis un prêtre, ma mission est de paix et non de zizanie. Celle-ci je la laisse à ceux dont l'emploi va plus loin.... Autres offices, autres sermens ! Ce que peut commander le devoir au duc d'Albe, le devoir, à moi, le défend. Je dois me taire : fussé-je encore une fois aussi sûr que je le suis déjà.

LE DUC D'ALBE.

Sûr ? sûr ? de quoi ? réfléchissez à ce que vous dites. En vérité, je n'aurois jamais cru que je pusse autant accorder aux simples vraisemblances.

DOMINGO.

A quoi me sert une conviction que je ne puis transmettre ? Il est des services dangereux à rendre aux monarques, Duc ! jeux hasardés qui ruinent celui qui ne les gagne pas. Ce que je dis, je voudrois le jurer sur une hostie.... Mais un témoignage des yeux.... un mot surpris, une feuille de papier, pèsent plus dans la balance que mon intime sentiment.... Ma-

lédiction ! que nous soyons sur terre d'Espagne !

LE DUC D'ALBE.

Pourquoi pas sur la terre d'Espagne ?

D O M I N G O.

La passion , à toute autre cour , peut s'oublier. Ici de sévères loix la contiennent. Les reines d'Espagne ont de la peine à pécher.... je le crois.... et c'est malheureusement dans le point.... dans le point où nous eussions pu le mieux les surprendre.

LE DUC D'ALBE.

Que trop vrai.... et par cette raison là même il faudroit....

D O M I N G O.

Je me promets , à la vérité , quelque chose de certain projet. Si celui-là me réussit.... Puis-je parler à la princesse d'Eboli de cette scène ?

LE DUC D'ALBE.

C'est pour cela que je suis ici. Ecoutez , chapelain. Cette découverte m'importe beaucoup.... beaucoup plus même que peut-être vous n'imaginez. Il est pour moi de la dernière importance qu'elle arrive aux oreilles du Roi. Il s'est passé quelque chose aujour-

d'hui.... mais, j'espère, chapelain, que nous nous connoissons.

DOMINGO.

- Ma manière d'être sur cela, vous la connoissez. Toledo....

LE DUC D'ALBE.

Je n'aurois jamais cru sérieusement qu'un danger pût me menacer de ce côté-là. Je ne le crois pas même encore.... cependant si je me permettois de croire que j'ai quelqu'un à craindre..... ce seroit l'Infant.

DOMINGO.

Vous touchez là une corde, Duc!

LE DUC D'ALBE.

Ecoutez-moi. Quelque chose, peut-être, nous menace. Ce matin, le monarque m'a dit un mot.... Chapelain, vous me connoissez. Mon usage n'est pas de trembler devant des mots.... mais cette fois le mot avoit un sens.... et d'un grand poids.... si je connois bien ce Philippe. Déjà.... déjà il balance entre nous et son fils. Il n'a fallu qu'une heure.... Prochaine entre le père et le fils est la réconciliation....

DOMINGO.

Réconciliation? Dieu préserve!...

LE DUC D'ALBE.

Il veut le rapprocher du trône, et hasarder l'épreuve.... Il m'a enjoint de lui demander pardon.... au moins c'étoit le sens ; de lui demander pardon d'avoir osé m'insinuer dans les bonnes grâces de son père....

DOMINGO, inquiet.

Duc ! vous me dites là....

LE DUC D'ALBE.

L'audience a duré une heure. Il demandoit les Pays-Bas. Il les demandoit d'une voix haute et animée : je l'entendois du cabinet. Lorsque je le rencontrai à la porte, ses yeux étoient rouges de larmes. Après midi il étoit rayonnant. Il est ravi de la préférence que le Roi m'a donnée sur lui, et il l'en remercie. Les choses vont autrement, dit-il, et n'en vont que mieux. Contrefaire, il ne le sait pas. Comment concilier cette contradiction ? le prince transporté d'avoir été mis de côté, et le Roi m'accordant une faveur avec tous les signes de sa colère !... Que dois-je croire ? En vérité, chapelain, cette nouvelle dignité ressemble plus à un exil qu'à une grâce.

DOMINGO.

La chose en seroit venue jusque-là ? jusque-

là ! et l'édifice que nous bâtissons depuis des années crouleroit en quelques minutes ?... et vous êtes si calme, si résigné ?... Connoissez-vous bien ce jeune homme ? avez-vous senti ce qui nous attend quand il aura le sceptre en main ?... Vous en avez la preuve ; il vous hait.

LE DUC D'ALBE.

Cela, je le lui pardonne. L'ai-je jamais aimé ?... mais qu'il m'ait baffoué¹, Domingo, je ne le lui pardonnerai jamais. Lorsque l'année dernière, les états d'Arragon lui prêtoient

¹ Je ne connois que ce mot-là qui exprime en un mot, et sans pédanterie, *traduit en risée*. Ce mot terrible, tout dégradé de noblesse qu'il est, m'a paru le plus convenable, parce qu'il est le plus analogue au mouvement d'humeur que doit éprouver un vieux courtisan, un vieux général, en se voyant à la face de tout un peuple d'ennemis, humilié par un enfant. On aura d'ailleurs déjà vu que le style de cette pièce, de même que celui de toutes les pièces du genre anglais, ne sauroit être soutenu comme celui de notre tragédie. Ici tout est fier, rien n'est compassé. Le héros est irrégulier comme la pièce ; le langage, comme les passions. Ici les hommes sont des hommes, parlent et sentent comme des hommes, et ne nous intéressent autant que parce qu'ils sont autant nos semblables. Sur la scène française les héros semblent nés au théâtre.

hommage, et que mon tour fut arrivé, je me présentai un peu tard, ayant été retenu ailleurs par mon emploi de maréchal de la cérémonie. Trois fois le héraut m'avoit appelé avant que j'eusse percé jusqu'au trône. C'est là que Carlos m'attendoit. A la face de tout l'Arragon, l'Infant me refusa le baise-main. Tous les yeux me perçoient, et pour la première fois de ma vie, je fus ému. Dès-lors, je jurai à l'orgueilleux jeune homme, un terrible, un complet paiement. Je le lui garde.

D O M I N G O.

Je ne suis point son ennemi. D'autres soucis troublent mon repos : soucis qui regardent le trône, Dieu et sa sainte Eglise. L'Infant, je le connois, je pénètre son ame, l'Infant couve un projet terrible.... Toledo.... le projet furieux d'être au gouvernement, et de se passer de notre sainte foi. Il ne tient compte de la religion.

L E D U C D' A L B E.

Il en tient grand compte. Craindrois-je, puisqu'il dédaigne de savoir, jusqu'à quel point la politique peut l'employer?

D O M I N G O.

Son cœur aspire à une vertu nouvelle qui, fière et sûre, et se suffisant à elle-même, se

passé d'être crue. Le vice rapporte des millions à l'église ; il méprise ce revenu et n'en a pas besoin. Il pense.... sa tête brûle pour de singulières chimères.... Il honore les hommes.... Duc, est-ce là le roi qu'il nous faut ?

LE DUC D'ALBE.

Fantômes ! Quoi, d'ailleurs ! peut-être vanité de jeune homme qui veut jouer un rôle... Lui reste-t-il un autre choix ? tout cela passera lorsque son tour sera venu de commander.

DOMINGO.

J'en doute : fier, indomptable dans sa liberté, il n'en sacrifiera jamais ce qu'il en faut sacrifier pour soumettre celle des autres ; qu'il monte une fois sur le trône, cet esprit gigantesque souffle sur notre politique comme sur de la poussière, et la dissipe. Le secret d'alléger le péché par les indulgences, et de troubler les âmes par le péché, a manqué son effet sur l'Infant. On frémit de voir cet esprit dans ce corps.... et, duc d'Albe... Philippe a soixante ans.

LE DUC D'ALBE.

Vos regards portent loin.

DOMINGO.

Ils ne font qu'un la Reine et lui. Déjà se glisse dans ces deux cœurs, sourdement à la

vérité, le poison de la novation ; mais il ne se développera que trop tôt, il n'aura que trop tôt atteint le trône. Je crains cette Valois.

LE DUC D'ALBE, d'un air sombre.

Qu'allez-vous me rappeler là ? qu'allez-vous réveiller ce vautour ?... je n'y pense pas de sang-froid !

DOMINGO.

De quoi s'agit-il ? vous êtes en feu, vos lèvres tremblent !

LE DUC D'ALBE.

La reine d'Espagne m'a fait une blessure... une blessure.... qui saignera encore dans mille ans. Ce fut elle, j'en suis à la fin éclairci.... et elle seule qui fit échouer le projet que j'avois formé de chasser le prince de Bourbon de la Navarre : projet qui devoit ne moins valoir qu'une couronne à la monarchie espagnole ; elle avertit la France, le coup manqua, et mon nom fut flétri.

DOMINGO.

J'avois connoissance de ce fait.... craignez tout de cette secrète ennemie, si Philippe se permet des foiblesses. La fortune est encore pour nous, saisissons-la. Les prendre ensemble dans le même filet.... donner l'éveil au Roi.... prouvé ou non prouvé.... c'est beaucoup,

c'est déjà beaucoup s'il chancèle. Nous-mêmes, nous n'avons point de doutes, et convaincus, il est facile de convaincre. Nous ne manquerons pas d'en découvrir davantage, une fois sûrs que nous avons davantage à en découvrir. Je tiens d'ailleurs encore un fil.... Ne fut-ce pas au nouvel an qu'accoucha notre Reine ? Tout juste.... Et c'est en avril de l'année dernière seulement, que le Roi releva de sa grande maladie.... Duc d'Albe ! vous devinez, je pense ?... cette imperceptible semence, avec le temps, doit lever, doit pousser des rameaux terribles.... Seulement patience.

LE DUC D'ALBE.

Mais, reste encore la plus importante des questions : qui prendra sur lui d'instruire le Monarque ?

DOMINGO.

Un peu vous, un peu moi, et voyez maintenant ce que depuis long-temps, rempli de mon grand plan, ma secrète sollicitude a préparé pour la réussite.... Cependant un troisième personnage, et le plus important, celui qui doit compléter la ligue, nous manque encore. Le Roi aime la princesse d'Eboli. Je nourris une passion qui doit nous rapporter de si grands intérêts : moi-même je porte les

paroles. . . et je la règle sur nos plans. Cette jeune dame, si Dieu bénit mes soins, doit nous valoir une alliée puissante, Toledo une Reine : elle-même vient de me faire prier de l'attendre dans cette pièce. J'espère tout. En une seule soirée peut-être. . . Qui sait si ce lys de Valois ne tombera pas brisé sous la main d'une fille espagnole ? . . .

L E D U C D ' A L B E.

Qu'entends-je ? est-ce réalité tout ce que je viens d'entendre ? Par le ciel, je suis confondu, oui ! le coup est décisif. Dominicain ! je suis en admiration devant toi. Maintenant, la partie est à nous.

D O M I N G O.

Silence ! j'entends quelqu'un.

L E D U C D ' A L B E.

Qu'il faille en venir là ? . . . j'ai vieilli dans les camps. Et que j'en sois réduit à mendier l'assistance d'une femme ! je ne puis le nier, cela m'outre. . . Mais, mais c'est avec des angoisses que le jeune homme me paiera ma rougeur.

D O M I N G O.

Retirez-vous. C'est elle. . . elle-même.

L E D U C D ' A L B E.

Je serai dans la pièce voisine, lorsqu'il. . .

Fort bien: Je vous appellerai.

(Le duc d'Albe sort.)

SCENE XIII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, DOMINGO.

DOMINGO.

A vos ordres, Princesse.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, voyant le
duc d'Albe prêter l'oreille en se retirant.

Ne sommes-nous donc pas seuls? Vous avez,
à ce que je vois, encore quelqu'un?

DOMINGO.

Comment?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Quel est celui qui vient, au moment même,
de sortir?

DOMINGO.

Le duc d'Albe, Princesse, qui demandoit
la permission d'être admis.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le duc d'Albe? que veut-il celui-là? que

pourroit-il vouloir ? Peut-être saurez-vous me le dire ?

D O M I N G O.

Moi ? et avant que d'avoir appris à *quelle affaire de conséquence* je dois le bonheur, depuis si long-temps désiré, de me retrouver avec la Princesse ? (une pause, pendant laquelle il attend une réponse) Quelque circonstance imprévue vous auroit-elle rendue plus favorable aux vœux du Roi ? Serois-je fondé à espérer que de plus mûres réflexions vous auroient réconciliée avec des offres que le caprice et l'humeur pouvoient seuls rejeter ? Je viens rempli d'attente....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Avez-vous porté au Roi ma dernière réponse ?

D O M I N G O.

J'ai voulu différer de le blesser aussi mortellement. Il est encore temps, Princesse ; il dépend encore de vous de l'adoucir.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Annoncez-lui que je l'attends.

D O M I N G O.

Puis-je prendre ceci au sérieux, belle Princesse ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Pourquoi pas en plaisanterie ? Par le ciel ! vous me faites trembler.... Comment ? qu'ai-je donc fait pour que celui.... pour que celui-ci même pâlisse ¹ ?

DOMINGO.

Princesse.... la surprise.... à peine puis-je comprendre....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Aussi, révérend père, ne le devez-vous pas. Pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas que vous l'eussiez compris. Suffit pour vous que cela soit. Épargnez-vous la peine de chercher à qui vous devez des actions de grace pour cette conversion. J'ajoute pour votre vanité : vous n'avez point de part à ce péché, pas même, en vérité, l'église, malgré que vous m'ayez prouvé qu'il est des cas où elle ne dé-

¹ Mot terrible ! Cette conscience de réprouvée qui lui fait lire sa réprobation sur tous les visages, parce que Carlos l'a dédaignée ; ce premier degré d'égarement qui entre en complicité avec elle dans cette détestable machination, sont des touches de maître. Ce léger coup de pinceau fait la différence de l'horrible au terrible. On peut employer le terrible, jamais l'horrible, entr'autres, parce que l'art doit rejeter tout effet qui peut être produit sans art.

daigne même pas d'employer la beauté à ses pieuses fins. Mais pas même elle. Des motifs aussi saints, sont, de beaucoup, trop relevés pour moi.

DOMINGO.

Aussi, Princesse, les retirerai-je très-volontiers, de l'instant où ils sont surperflus.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Priez de ma part le Monarque, de ne pas m'interpréter mal dans cette affaire. Ce que je fus, je le suis encore. La face des choses a seule changé. Lorsque je repoussai ses offres avec indignation, je le croyois heureux par la possession de la plus belle des reines.... Je croyois la fidelle épouse digne de mon sacrifice. Je le croyois alors... alors... Maintenant je suis mieux au fait.

DOMINGO.

Princesse, achevez, achevez. Je le vois, nous nous comprenons.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Il suffit. Elle est découverte. L'hypocrite, elle est découverte. Le Roi, l'Espagne, moi, nous étions tous joués. Elle aime. Je le sais, moi, qu'elle aime. J'en ai des preuves qui la feront trembler. Le Roi est trompé; mais, par le ciel, il ne restera pas sans vengeance.

Ce masque de détachement surnaturel, ce masque je l'arracherai afin que l'Univers entier regarde au front la pécheresse. Ce qu'il m'en coûte est prodigieux.... mais, mais à elle, il lui en coûtera bien davantage.

DOMINGO.

Maintenant, tout est mûr, Permettez que j'appelle le Duc. (il sort.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, étonnée.

Qu'est-ce que ceci ?

SCÈNE XIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE DUC
D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, introduisant le duc d'Albe.

Nos renseignemens arrivent trop tard. La Princesse nous découvre un secret qu'elle devoit apprendre de nous à l'heure même.

LE DUC D'ALBE.

Ainsi, Princesse, ma visite vous étonnera d'autant moins. Je n'en crois pas mes yeux. De telles découvertes demandent des yeux de femmes.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Vous parlez de découvertes ?

DOMINGO.

Nous souhaiterions savoir, Princesse, quel lieu, quelle heure plus favorable....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Demain donc à midi, je vous attends. J'ai des raisons de ne pas vouloir plus long-temps garder ce coupable secret.... de ne le pas dérober plus long-temps au Roi.

LE DUC D'ALBE.

C'est cela même qui me conduit ici. Il faut, sans plus tarder, que le Roi soit instruit, et par vous, par vous-même, Princesse. Qui croira-t-il plus volontiers que la sévère et assidue compagne de sa femme ?

DOMINGO.

Qui plus que vous, qui dès que vous l'aurez voulu, exercerez sur lui un empire absolu ?

LE DUC D'ALBE.

Je suis l'ennemi déclaré du Prince.

DOMINGO.

De moi-même on en croit autant. La princesse d'Éboli est désintéressée. Où nous devons nous taire, vous devez, vous, parler par le devoir même de votre emploi. Le Roi ne

nous échappe plus, une fois ébranlé par les avis dont vous devez être la porteuse, et nous, nous consommerons l'œuvre.

LE DUC D'ALBE.

Mais il faut que sans perdre de temps, qu'à l'heure même on agisse. Les momens sont précieux. A chaque minute je puis recevoir l'ordre de partir....

DOMINGO, se tournant vers la Princesse après s'être un moment recueilli.

Si l'on pouvoit trouver des lettres ! Des lettres de l'Infant que l'on parviendrait à saisir, feroient, sans contredit, un grand effet.... Voyez.... qu'en dites-vous?... Mais oui.... vous couchez dans la propre chambre de la Reine, il me semble ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Tout auprès.... Mais où cela mène-t-il ?

DOMINGO.

Celui qui s'entendrait en serrures.... Avez-vous remarqué où d'habitude elle tient la clef de sa cassette ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, réfléchissant.

Cela pourroit conduire à quelque chose.... oui.... la clef pourroit se trouver, je pense.

DOMINGO.

Il faut aux lettres des messagers.... La suite de la Reine est nombreuse.... Qui pourroit saisir une piste?... L'or pourroit, sans doute, beaucoup.

LE DUC D'ALBE.

Personne ne connoît-il de confident au Prince ?

DOMINGO.

Il n'en a point : pas un dans tout Madrid.

LE DUC D'ALBE.

C'est bien étrange !

DOMINGO.

Vous pouvez vous en rapporter à moi. Il méprise toute la cour. J'ai mes preuves.

LE DUC D'ALBE.

Mais comment ? je me rappelle à l'instant même, qu'en sortant de l'appartement de la Reine, j'ai vu un de ses Pages, parler en grand mystère avec lui....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, lui coupant brusquement la parole.

Non ! non ! c'étoit... de quelqu'autre chose.

DOMINGO.

Pourrions-nous le savoir?... la circonstance

mérite attention.... (au Duc) Et avez-vous reconnu le Page?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Misères ! Quoi, autre chose ! Il suffit, je sais ce que c'est.... Ainsi je ne parlerai pas au Roi que nous ne nous soyons revus.... En attendant, tenez-vous sur vos gardes.

DOMINGO, la tirant à part.

Et le Monarque ose espérer ? j'ose le lui annoncer ? sûrement ? Et puis-je lui fixer aussi l'heure fortunée où ses vœux doivent être comblés ? Le puis-je aussi ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Je tomberai malade dans quelques jours : on me séparera, comme c'est d'usage à cette cour, de la personne de la Reine.... Je resterai dans mon appartement.

DOMINGO.

A merveille. La grande partie est gagnée. (on entend sonner.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Écoutez ! on me sonne.... La Reine me demande. A revoir.

(Elle sort.)

S C È N E X V.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, après une pause, pendant laquelle
il a suivi des yeux la Princesse.

Ces roses, Toledo, et vos combats....

LE DUC D'ALBE.

Et ton Dieu.... J'attendrai donc l'éclair
qui doit nous foudroyer.

(Ils sortent.)

S C È N E X V I

Le théâtre représente une Chartreuse ¹.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

DON CARLOS, entrant.

AINSI, il est déjà venu?... cela m'afflige.

¹ Après ces scènes de démons, il suffit que celle-ci se passe dans une Chartreuse pour être belle. J'ai vu bien des personnes sur lesquelles d'autres scènes avoient manqué tout leur effet, ne pouvoir retenir leurs larmes à celle-ci. Mais elle est belle en elle-même.

Trois fois déjà dans la matinée. Il est parti il y a une heure....

DON CARLOS.

Cependant, il doit revenir ? N'auroit-il rien laissé ?

LE PRIEUR.

Il doit se retrouver ici avant midi.

DON CARLOS, considérant la vue d'une fenêtre.

Votre cloître est loin de la route. De ce côté, l'on aperçoit encore les clochers de Madrid... oui.... et par là, coule le Mançanarez.... Le site est tel que je le souhaite.... Ici tout est silencieux comme un mystère.

LE PRIEUR.

Comme l'entrée de l'autre vie.

DON CARLOS.

J'ai confié, digne homme, à votre probité, tout ce que j'ai de plus sacré et de plus cher. Aucun mortel ne doit savoir ni même soupçonner l'homme avec lequel j'ai ce secret rendez-vous. J'ai de puissans motifs pour vouloir que personne au monde ne le sache, et voilà pourquoi j'ai choisi votre cloître. Sommes-nous ici à l'abri de toute surprise et de toute

trahison ? Vous n'avez pas oublié, sans doute, ce que vous m'avez juré.

LE PRIEUR.

Confiez-vous en nous, Prince. La défiance des rois ne fouille pas dans les tombeaux. L'oreille de la curiosité ne s'applique qu'aux portes du bonheur ou des passions. L'univers finit à ces murs.

DON CARLOS.

Sous ces craintes, sous ces précautions, peut-être vous pensez qu'une conscience coupable se déguise....

LE PRIEUR.

Je ne pense rien.

DON CARLOS.

Vous vous trompez, pieux solitaire, vous vous trompez en vérité. Mon secret tremble devant les hommes, il ne tremble pas devant Dieu.

LE PRIEUR.

Mon fils, cela nous inquiète fort peu. Cet asyle est ouvert au crime comme à l'innocence. Ce que tu as en toi, est-il bon ou mauvais, est-il honnête ou criminel, c'est à toi à te débattre avec ton propre cœur.

DON CARLOS, avec chaleur.

Notre secret ne peut offenser votre Dieu.

C'est sa propre, sa plus belle œuvre.... Mais, à vous, mon Père, à vous, je puis le découvrir.

LE PRIEUR.

A quoi bon ? Dispensez-m'en, cher Prince. Le monde et ses affaires, sont dès long-temps sous les scellés. Pourquoi prêt à partir, crois-je les relever ? Ce qu'il faut pour le ciel est peu de chose.... La cloche sonne les heures, il faut que j'aille prier.

(Le Prieur sort.)

S C E N E X V I I.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS. Posa entre.

AH ! une fois enfin ! Enfin....

LE MARQUIS DE POSA.

Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami ! Deux fois le soleil s'est couché depuis que le sort de Carlos est fixé, et maintenant pour la première fois, je vais en être instruit... Parle.... Puis-je te pardonner cela ?

DON CARLOS.

Et c'est à moi, à moi que l'on fait ce

reproche, Rodrigo? Que ne m'a pas coûté cette heure?

LE MARQUIS DE POSA.

Eh bien! que tout en soit dit.... Mais avant tous mes autres vœux, êtes-vous réconciliés?

DON CARLOS.

Qui?

LE MARQUIS DE POSA.

Toi et le roi Philippe : et c'est décidé pour la Flandre?....

DON CARLOS.

Que le Duc part demain pour s'y rendre.... Cela est décidé, oui.

LE MARQUIS DE POSA.

Impossible. Cela n'est pas. Tout Madrid seroit-il dans l'erreur? Tu as eu une audience secrète, dit-on? Le Roi....

DON CARLOS.

Est demeuré inébranlable. Nous sommes divisés à jamais et plus que jamais....

LE MARQUIS DE POSA.

Tu ne vas pas en Flandre?

DON CARLOS.

Non! non! non!

LE MARQUIS DE POSA.

O mes espérances!

A côté de cela, ô Rodrigo, depuis que je ne t'ai vu, que de choses ! que de merveilles j'ai à te raconter ! Mais d'abord et avant tout, ton secours ! il faut que je lui parle....

LE MARQUIS DE POSA.

A ta mère ?... Non.... Dans quelle vue ?

DON CARLOS.

J'ai espérance.... Tu pâlis.... sois tranquille ? je dois être et serai heureux.... Mais ceci à une autre fois. Maintenant, trouve moyen que je lui parle....

LE MARQUIS DE POSA.

Qu'est-ce que ceci veut dire ? D'où vient ce nouveau rêve ?

DON CARLOS.

Oh ! ce n'est pas un rêve. Par le Dieu du ciel, non.... réalité ! réalité ! (tirant la lettre du Roi à la princesse d'Eboli) Tout est réalité dans cet inestimable papier. La Reine est libre, aux yeux des hommes, comme aux yeux du ciel. Ici tu le liras, et tu cesseras de t'étonner.

LE MARQUIS DE POSA, ouvrant la lettre.

Comment ? que vois-je ? la propre écriture du Roi. (après avoir lu) Et à qui cette lettre ?

D O N C A R L O S.

A la princesse d'Eboli.... Je reçois, avant-hier, par un Page de la Reine, un billet accompagné d'une clef. On m'y désigne, dans l'aile gauche du palais, occupée par la Reine, un cabinet où je suis attendu par une dame que j'aime depuis long-temps. Je suis l'avis à l'instant même.

LE MARQUIS DE POSA.

Insensé! tu suivis?....

D O N C A R L O S.

Eh! je ne connoissois pas l'écriture.... Je ne connoissois qu'une dame. Quelle autre eût pu se croire aimée de moi depuis long-temps? Plein d'une douce ivresse, je vole au lieu qui m'est indiqué; une voix céleste partant de l'intérieur du cabinet me sert de guide: j'ouvre, je me précipite, et que vois-je? Sens mon effroi!

LE MARQUIS DE POSA.

Oh! je devine tout.

D O N C A R L O S.

Sans ressource j'étois perdu, Rodrigo, si je n'étois tombé dans les mains d'un ange. Quelle funeste méprise! trompée par l'imprudent langage de mes regards, elle prend le

change, et se croit la divinité que je viens adorer. Emue de ma secrète peine, cette douce et généreuse fille se persuade inconsidérément de me répondre par de l'amour : elle croit que la timidité me réduit au silence, elle ose le rompre elle-même, elle m'ouvre sa belle ame....

LE MARQUIS DE POSA.

Et tu me contes tout cela si tranquillement?... La princesse d'Éboli t'a pénétré ; aucun doute sur cela ; elle a percé dans les mystères les plus secrets de ton amour. Tu l'as cruellement blessée, et elle gouverne le Roi.

DON CARLOS, avec confiance.

Elle est vertueuse.

LE MARQUIS DE POSA.

Elle l'est au profit de l'amour.... Cette vertu, je le crains bien, je la connois.... Ah ! qu'elle est loin de celle qui, native de l'ame, en tire comme de sa terre natale, ses graces, sa vigueur ; son beau jet lance ses rameaux jusqu'au ciel, et sans secours de jardinier, produit des fleurs célestes. La sienne, frêle plançon transplanté de terre étrangère, végétant foiblement sous son nouveau climat, ne s'y soutient qu'à l'aide d'une température factice. Éducation, principes, nomme-le comme tu

voudras¹, innocence inculquée, née de la terreur de l'enfer et du respect humain, ou si tu veux, conquise sur la chair, et maintenue dans de douteux combats, par de périlleuses recettes. Prononce toi-même. Penses-tu qu'elle pardonne jamais à la Reine qu'un homme ait rejeté l'offrande de sa pénible et coûteuse vertu, pour vouer à la femme de Philippe une passion sans espérance ?

D O N C A R L O S.

Connois-tu donc si bien la Princesse ?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Non sans doute. A peine l'ai-je vue deux

¹ Belle distinction entre la vertu et le mérite. Le mérite est toujours pénible, qui dit que la vertu le soit ? Celle-ci, fille de l'ame et non sa geolière, a le beau pour mobile, comme l'amour a la beauté ; comme l'amour elle jouit avant, elle jouit pendant, elle jouit après son triomphe ; comme lui elle sacrifie tout pour se satisfaire, et consiste si peu en sacrifices, qu'aucun sacrifice ne lui coûte, hors celui d'elle-même. Sacrifier le moins au plus, est-ce sacrifier ? Appellera-t-on sacrifice, qu'un amant quitte une table de jeu pour voler à son rendez-vous ? Et le beau n'est-il pas ce rendez-vous donné à la vertu ? La vertu me sembleroit être la *recherche pratique du beau moral*, et je ne pense pas que Kant se trompe, lorsqu'il lui donne pour principe, *le sentiment de la beauté et de la dignité de la nature humaine*.

fois. Mais encore un mot, je te prie. Il me paroît qu'elle sait habilement éviter la nudité du vice, et qu'elle s'entend très-bien en effets de vertu. Maintenant regarde la Reine. O Carlos, quel autre coup-d'œil ! tranquille dans sa gloire, étrangère aux calculs étudiés du décorum, mais aussi à une insouciance légèreté, également loin de la témérité et de la peur, elle marche d'un pas assuré dans le difficile sentier du convenable, et commande l'adoration sans même se douter qu'on l'adore... Et mon Carlos retrouve-t-il son Éboli dans ce portrait ? La Princesse ne bronchoit pas parce qu'elle aimoit : l'amour étoit expressément stipulé dans sa vertu. Tu ne l'as pas rémunérée.... Elle tombe.

DON CARLOS, avec quelque chaleur.

Non, non, te dis-je.... O qu'il sied bien à Rodrigo de vouloir enlever à son Carlos, la plus divine des félicités, la foi en l'excellence de la nature humaine !

LE MARQUIS DE POSA.

Mérité-je cela ? non, cher Carlos, je ne l'ai point voulu, parleciel, non. Oh ! cette Éboli.... elle seroit un ange, et respectueux comme toi, je me prosternerois devant sa gloire..... n'eût-elle pas découvert ton secret.

DON CARLOS.

Vois combien tes craintes sont vaines ! A-t-elle d'autres preuves que celle qui la déshonore ? Ira-t-elle acheter de son honneur, le triste plaisir de la vengeance ?

LE MARQUIS DE POSA.

Pour révoquer une rougeur, plus d'une s'est vouée à la honte.

DON CARLOS, se levant avec vivacité.

Non, c'est trop dur, c'est trop cruel. Elle est noble et fière, je la connois et n'en crains rien. En vain tu cherches à effrayer mes espérances. Il faut que je parle à ma mère.

LE MARQUIS DE POSA.

Maintenant ! et pourquoi ?

DON CARLOS.

Je n'ai plus rien à ménager.... Il faut que je sache mon sort. Fais seulement que je lui parle.

LE MARQUIS DE POSA.

Et cette lettre, tu veux la lui montrer ? Le veux-tu réellement ?

DON CARLOS.

Nem'interroge point sur cela. Maintenant, le moyen maintenant que je lui parle !

LA MARQUIS DE POSA, avec expression.

Ne me disois-tu pas que tu aimois la Reine ?
— Tu as la volonté de lui montrer cette lettre ?
(Carlos les yeux baissés, se tait) Carlos, je lis quelque chose dans ton air.... tout-à-fait neuf.... tout-à-fait étrange pour moi jusqu'à ce jour.... Tu détournes tes yeux de moi ? Pourquoi détournes-tu tes yeux de moi ? Il est donc vrai.... Ai-je donc bien lu ? Mais montre.... (Carlos lui donne la lettre, le Marquis la déchire.)

D O N C A R L O S.

Quoi, es-tu hors de toi ? (avec une sensibilité retenue) Vraiment.... je te l'avoue.... je tenois beaucoup à cette lettre.

LE MARQUIS DE POSA.

Il y paroissoit. Pour cela je l'ai déchirée. (Posa arrête ses regards pénétrants sur Carlos, qui le regarde avec embarras. Long silence.) Parle donc.... qu'est-ce qu'a de commun, je te prie, la violation du lit royal, avec ton.... avec ton amour ? Philippe t'étoit-il redoutable ? Quelle alliance pouvoit former l'infidélité de l'époux avec tes espérances ? A-t-il péché où tu aimes ? Faut-il pour rendre la satisfaction complète, intéresser encore la sensibilité de l'épouse ? Oh ! sans doute, maintenant j'apprends à te comprendre. Que j'avois, jusqu'ici, mal compris ton amour !

DON CARLOS, agité.

Quoi ! Rodrigo, que crois-tu ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je vois, je vois de quoi il faut que je me déshabitue. Oui, une fois il en étoit tout autrement. Alors, tu étois si riche, si ardent, si riche ! un monde trouvoit place alors dans ton sein ; et tout cela est loin, écarté, par une passion, par un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le sort de la Flandre, plus une seule larme ! ... O Carlos ! que tu es devenu pauvre, que tu es devenu indigent, depuis que tu n'aimes plus que toi-même.

DON CARLOS se jette dans un fauteuil.

Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS DE POSA.

T'attends-tu donc que je te flatte ? ... non pas ainsi, Carlos, non pas ainsi. Je connois ce mouvement. C'étoit l'erreur d'un sentiment louable. La Reine t'appartenoit, le Monarque te l'avoit volée.... Cependant jusqu'ici tu te défiois modestement de tes droits. Peut-être don Philippe étoit-il digne d'elle. Tu te hasardois, mais tout bas encore, à prononcer le jugement. La lettre décide. Le plus digne, maintenant, c'est toi. Avec une orgueilleuse joie, tu vois maintenant le sort convaincu de vol, de

tyrannie. Tu triomphes d'être l'offensé ; car souffrir sans l'avoir mérité, flatte les grandes ames. Mais c'est ici que fut la méprise. La satisfaction que ton orgueil avoit reçue, tu l'as prise pour une espérance de ton cœur : tu croyois espérer, mais tu n'espérois pas. Vois, je le savois bien : cette fois, tu t'étois mal compris toi-même.

DON CARLOS, ému.

Non, Rodrigo, tu te trompes fort. Je ne pensai pas si noblement, à beaucoup près, pas aussi noblement que tu aimerois à me le faire croire.

LE MARQUIS DE POSA.

Suis-je donc si neuf ici ? Vois, Carlos, lorsque tu t'égares, je cherche toujours, entre cent, à quelle vertu j'imputerai la faute. Mais maintenant que nous nous comprenons mieux, que je pense, maintenant je souscris à ta demande. Tu parleras à la Reine... tu dois lui parler... Moi-même... je t'engage ma parole... moi-même je t'en trouverai les moyens.

DON CARLOS, lui sautant au cou.

O mon cher Rodrigo ! combien je rougis près de toi !

LE MARQUIS DE POSA.

Es-tu donc si certain que de secrètes vues,

et, bien plutôt, que la crainte, que quelqu'intérêt personnel ne me conduisent pas?... Mais, sur cela, quand il en sera temps, davantage. Tu as ma parole. Maintenant laisse-moi le soin de tout le reste. Une hardie, une heureuse pensée s'élève en moi.... Tu dois l'apprendre, cher Carlos, d'une plus belle bouche. Je cours chez la Reine. Peut-être que le dénouement aura lieu dans la matinée même. Jusque-là, Carlos, n'oublie pas qu'*un projet conçu par la plus haute raison, et inspiré par les souffrances qui accablent l'humanité, eût-il échoué mille fois, ne doit jamais être abandonné....* Entends-tu ? Rappelle-toi la Flandre !

D O N C A R L O S.

Tout, tout ce que toi et la vertu m'ordonnerez.

LE MARQUIS DE POSA s'approche d'une
fenêtre.

Il est temps. J'entends ta suite. (ils s'embrassent) Maintenant, de nouveau, le Prince et le vassal.

D O N C A R L O S.

Tu rentres sur-le-champ en ville ?

LE MARQUIS DE POSA.

Sur-le-champ....

Écoute ! encore un mot. Comme j'allois oublier.... une circonstance de la plus haute importance.... Le Roi ouvre les lettres pour le Brabant. Prends garde aux tiennes ; les postes, je le sais , ont des ordres secrets.

LE MARQUIS DE POSA,

D'où le sais-tu ?

DON CARLOS.

Don Raimond de Taxis est mon ami,

LE MARQUIS DE POSA, après quelque
silence.

Aussi cela ! Il faudra donc prendre la voie
de l'Allemagne !

(Ils sortent par différentes portes.)

FIN DU SECOND ACTE.

A C T E I I I.

Le théâtre représente la chambre à coucher
du Roi.

(On y voit une niche devant laquelle sont tirés des rideaux.... Sur une table de nuit, deux flambeaux allumés.... Au fond de la chambre, quelques Pages à genoux, et endormis.... Le Roi, à demi-habillé, est assis devant une table, le bras courbé sur le dos d'un fauteuil, et dans la situation d'un homme qui réfléchit.... Devant lui sont des papiers, et un médaillon.)

SCÈNE PREMIERE.

LE ROI, seul, perdu dans un rêve.

Qu'ELLE ait d'ailleurs été enthousiaste... qui pourra le nier? Je ne lui inspirai jamais d'amour, et cependant.... parut-elle jamais tourmentée du besoin d'aimer? C'est donc démontré, elle est fausse. (il fait un mouvement qui le rappelle à lui : il lève des yeux étonnés) Où étois-je? Personne ne veille-t-il donc ici que le

Roi?... Quoi ! les lumières sont à leur fin ? Et cependant, il n'est pas jour encore ? (il fait répéter sa montre, elle sonne quatre heures) J'en suis pour mon sommeil. Prends-le comme reçu, nature. Un roi n'a pas le temps de réparer les nuits perdues ; je suis éveillé : il est jour. (il éteint les lumières, et ouvre les rideaux d'une fenêtre. Pendant qu'il va et vient, ses regards tombent sur les enfans endormis, et il reste devant eux en silence.... Enfin il tire une sonnette.) Dort-on aussi dans l'avant-salle ?

SCÈNE II

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LE COMTE DE LERME, avec surprise,
en appercevant le Roi.

VOTRE Majesté ne se trouve pas bien ?

LE ROI.

Dans le pavillon de gauche il y avoit du feu. N'avez-vous pas entendu le bruit ?

LE COMTE DE LERME.

Non, Votre Majesté.

LE ROI.

Non ? Comment ? Et j'aurois donc seule-

ment rêvé ? Cela ne peut être l'effet du hasard.
La Reine n'occupe-t-elle pas cette aile ?

LE COMTE DE LERME.

Oui, Votre Majesté.

LE ROI.

Le rêve m'épouvante. A l'avenir on y placera double garde ; entendez-vous ?... dès que la nuit sera venue... mais très-secrètement... Je ne veux pas que.... Vous m'observez ?

LE COMTE DE LERME.

J'apperçois des yeux échauffés qui sollicitent du sommeil. Oserois-je rappeler Votre Majesté à une précieuse vie, à des peuples qui ne liront pas sans effroi sur ce visage, les traces d'une nuit agitée.... Seulement deux courtes heures de sommeil, Sire....

LE ROI, avec des yeux égarés.

Arrachez le scorpion de mes coussins.... Sommeil ? Je le trouverai, le sommeil, dans les caveaux de l'Escorial.... Aussi long-temps que le Roi dort, il y va de son trône ; le mari, du cœur de sa femme. Allez....

LE COMTE DE LERME.

Votre Majesté ordonne-t-elle que j'éveille les Pages ?

Qu'on les laisse dormir. Je me fie volontiers aux hommes pendant qu'ils dorment. Celui-ci me pardonne, au moins aussi long-temps qu'il dort, d'avoir fait tomber la tête de son père sur l'échafaud.... Et voilà comme je suis servi ! Parmi tous mes royaumes, il ne se trouve donc pour me garder personne, personne que les enfans des malfaiteurs que j'ai envoyés à la mort ?

LE COMTE DE LERME.

Ce sont des enfans, Sire.

LE ROI.

Non ! non ! c'est calomnie.... N'est-ce pas une femme, une femme qui me l'a dit ! Le nom de la femme est calomnie. Le crime n'est point certain, tant qu'un homme ne me l'aura pas affirmé. (aux Pages qui, sur les entrefaites, se sont réveillés :) Qu'on fasse venir Toledo. (ils sortent.) Venez plus près, Comte.... Est-il vrai ?... (il reste dans l'attente devant le Comte) Oh ! seulement la durée d'une pulsation, être celui qui sait tout !... Jurez-le-moi ; est-il vrai ? Je suis trompé ? Le suis-je ? Est-il vrai ?

¹ Ici commence ce besoin de trouver un homme qui donne à tout cet acte un caractère si tragique, Pour

LE COMTE DE LERME.

Mon grand Roi, mon excellent Roi....

LE ROI, reculant.

Roi! Roi! et encore et rien autre que Roi....
Point de meilleure réponse que le sonore résonnement du vide! Je frappe ce rocher pour en avoir de l'eau, de l'eau à la soif consumante de la fièvre.... Il me verse de l'or bouillonnant.

LE COMTE DE LERME.

Qu'est-ce qui seroit vrai, mon Roi?

LE ROI.

Rien, rien; qu'on me laisse. Allez. (comme le Comte sort, le Roi le rappelle) Vous êtes marié? vous êtes père? oui?

LE COMTE DE LERME.

Oui, Votre Majesté!

LE ROI.

Vous êtes marié, et vous osez vous hasarder de veiller une nuit auprès de votre maître?

éprouver un tel besoin, il faut que Philippe redevienne homme lui-même, et il le redevient par la jalousie. Le courtisan, la flatterie sont maintenant des non valeurs. La vérité, voilà le cri de ce cœur angoissé, et la vérité, c'est de l'homme et de l'homme seul qu'il la peut recevoir.

Avec vos cheveux gris, vous ne rougissez pas de croire à la fidélité de votre femme? Oh! gagnez le logis. L'inceste s'y prépare¹. Croyez-en votre roi, allez.... Vous restez interdit. L'air dont vous me regardez signifie quelque chose.... Parce que moi, parce que moi-même j'ai des cheveux gris? Malheureux! prenez garde à vous. Les reines ne flétrissent point leur vertu. Vous êtes mort si vous doutez....

LE COMTE DE LERME, avec chaleur.

Qui l'ose? qui, dans tous les états de mon Roi, est assez téméraire pour souffler le soupçon sur la pureté même? La meilleure des Reines aussi profondément....

LE ROI.

La meilleure? Et vous êtes aussi de ceux qui l'appellent la meilleure? Elle a de chauds amis, à ce que je vois, autour de ma personne. Cela doit lui avoir coûté beaucoup.... plus, qu'à ma connoissance, elle ne peut avoir à donner. Retirez-vous, et faites venir le duc d'Albe.

¹ Ceux qui préfèrent l'énergie de l'original, n'ont qu'à traduire eux-mêmes et pour eux le passage : *Eben trifft yh. sie in eures sohns blutschändrischer um armung.*

LE COMTE DE LERME.

Déjà je l'entends dans l'avant-salle. (il se dispose à sortir.)

LE ROI, d'un ton radouci.

Comte, ce que vous remarquiez tout-à-l'heure est très-vrai. J'ai la tête brûlée par l'insomnie. Oubliez ce qui m'est échappé dans le rêve. Entendez-vous ? oubliez-le ; je suis votre bon Roi.

(Il lui donne sa main à baiser. Lerme sort, et ouvre la porte au duc d'Albe.)

SCÈNE III.

LE ROI, LE DUC D'ALBE.

LE DUC D'ALBE s'approche d'un air incertain.

UN ordre aussi surprenant... à une heure aussi extraordinaire?... (Il est saisi lorsqu'il vient à considérer le Roi plus attentivement.) Et ce regard....

LE ROI. Le Roi s'est remis sur son siège et tient le médaillon. Il garde le silence, et considère le Duc pendant un long moment.

C'est donc bien vrai ? je n'ai pas un serviteur fidèle.

LE DUC D'ALBE, toujours dans la même incertitude, à part.

Comment ?

LE ROI.

Je suis mortellement blessé.... On le savoit, et personne qui m'avertît !

LE DUC D'ALBE, avec un regard d'étonnement.

Une offense à mon Roi, et qui m'auroit échappé !

LE ROI, lui montrant les lettres ¹.

Reconnoissez-vous cette main ?

LE DUC D'ALBE.

La main de don Carlos....

LE ROI. Pause pendant laquelle le Roi fixe des regards pénétrants sur le Duc.

Vous ne soupçonnez encore rien ?... Vous m'avez averti de son ambition : n'étoit-ce que son ambition ? que son ambition seule de quoi j'eusse à trembler ?

LE DUC D'ALBE.

Ambition est un grand.... un vaste mot qui peut comprendre encore beaucoup.

¹ On voit que la machination préparée dans le second acte a eu son effet.

LE ROI.

Et vous n'avez rien d'ailleurs à m'apprendre ?

LE DUC D'ALBE, après quelque silence et d'un air concentré.

Votre Majesté a remis sa couronne à ma vigilance : j'ai engagé à la couronne mes plus secrètes sollicitudes. Ce que d'ailleurs je soupçonne, je pense ou je sais, me reste en propre. Ce sont des possessions sacrées que l'esclave acheté, comme le vassal, a le droit de soustraire aux princes de la terre. . . Dans les choses qui sont claires pour moi, il en est qui ne le sont pas encore assez pour mon Roi. Veut-il cependant être satisfait, je le prierai de ne me pas interroger comme maître.

LE ROI lui donne les lettres.

Lisez.

LE DUC D'ALBE lit, et se tourne effrayé vers le Roi.

Quel est le forcené qui a mis dans les mains de mon Roi ce malheureux papier ?

LE ROI.

Comment ? vous savez donc qui il concerne ? . . . Cependant, je le sais, le nom manque.

LE DUC D'ALBE, déconcerté, fait un mouvement en arrière, à part.

J'allois trop vite.

Vous le savez ?

LE DUC D'ALBE, après quelque réflexion.

Il le faut, mon maître l'ordonne.... il ne m'est plus permis de reculer.... Je ne le nierai point.... je connois la personne.

LE ROI, se evant dans une agitation effrayante.

Oh ! aide-moi à inventer une nouvelle mort, Dieu redoutable des vengeances !... Si claire, si publique, si visible est donc leur liaison, que sans la vouloir découvrir, et au premier regard, on la devine.... C'en est trop, j'ignorois cela ! Cela ! je suis donc le dernier à l'apprendre ! le dernier par tous mes royaumes....

LE DUC D'ALBE, se jetant aux pieds du Roi.

Je m'avoue coupable, généreux Roi ; je rougis d'une lâche prudence, qui me conseil-loit le silence, où l'honneur de mon Roi, la justice et la vérité, m'ordonnoient de parler... Cependant puisque tout se tait.... que la magie de la beauté enchaîne toutes les langues, je le risque, je parlerai : tout en sachant que les protestations persuasives d'un fils, que les charmes irrésistibles, les larmes d'une épouse....

LE ROI, brusquement et avec chaleur.

Levez-vous. Vous avez ma parole royale...
Levez-vous. Parlez sans crainte.

LE DUC D'ALBE, se levant.

Peut-être Votre Majesté se ressouvient de cette scène qui se passa dans le jardin d'Aranjuez. Elle trouva la Reine sans une seule de ses dames... l'air troublé... seule dans une allée écartée...

LE ROI.

Ah ! que vais-je entendre ! Eh bien....

LE DUC D'ALBE.

La marquise de Mondejar fut bannie du royaume, victime de sa générosité à se dévouer pour la Reine... Maintenant nous en sommes éclaircis... la Marquise n'avoit fait que suivre ce qui lui avoit été ordonné... le Prince avoit été là.

LE ROI, se récriant.

Été là ? ainsi....

LE DUC D'ALBE.

Des traces d'hommes empreintes sur le sable, et qui de l'entrée de l'allée s'alloient perdre dans une grotte ; un mouchoir que l'on y trouva, et qui appartenoit à l'Infant, éveillèrent aussi-tôt le soupçon. Le Prince avoit

été rencontré par un jardinier dans le lieu même ; et c'étoit , minute pour minute , à l'instant où Votre Majestés'étoit montrée dans l'allée.

LE ROI, sortant de sombres réflexions.

Et elle pleura lorsque je témoignai de la surprise ! Elle me fit rougir devant toute ma cour ! rougir devant moi-même !... Par le ciel ! j'étois là comme un accusé devant sa vertu... (long et profond silence. Il se rassied et se cache le visage.) Oui, duc d'Albe... vous avez raison... ceci me pourroit entraîner à quelque chose de terrible... Laissez-moi pour un moment seul.

LE DUC D'ALBE.

Ceci , mon Roi, ne suffit pas encore , à lui tout seul , pour décider....

LE ROI, saisissant les papiers.

Et ceci non plus ? Et ceci ? et encore ceci ? et cette concordance de preuves foudroyantes ?... Oh ! c'est plus clair que la lumière... Ce que long-temps avant je savois... Déjà le manège commença lorsque je la reçus de vos mains à Madrid.... Je vois encore la mortelle pâleur, et les regards pleins de terreur qu'elle arrêta sur mes cheveux gris.... D'alors commença le manège.

LE DUC D'ALBE.

Dans sa nouvelle mère , le Prince perdoit une fiancée. Leurs cœurs étoient déjà d'intelligence , et s'étoient accordé des sentimens que les nouveaux rapports dans lesquels ils entroient ne leur permettoient plus. Déjà étoit vaincue la timidité ; la timidité qui presque toujours accompagne les premiers aveux , et ils partirent de souvenirs permis pour s'élever à de coupables espérances. Liés par la sympathie des âges et des sentimens , irrités par la même contrainte , ils n'en cédèrent qu'avec plus d'impétuosité aux mouvemens de la passion. La politique avoit empiété sur leur amour ; est-il à croire , mon Roi , qu'ils ratifièrent les pouvoirs du Conseil d'État , et qu'ils résistèrent à la tentation de discuter le choix du cabinet ? Elles s'attendoit à de l'amour , et elle reçut.... un diadème.

LE ROI, blessé , et avec amertume.

Vous différenciez très.... subtilement , Duc.... j'admire votre éloquence , et je vous remercie. (se levant froid et fier) Vous avez raison. La Reine a manqué très-grièvement en me cachant des lettres de cette nature.... en me faisant mystère de la coupable apparition de l'Infant dans le jardin. Par une fausse

grandeur d'ame, elle a marqué grièvement. Je saurai la punir. (il sonne) Qui est encore dans l'avant-salle?... De vous, duc d'Albe, je n'en ai plus besoin : retirez-vous.

LE DUC D'ALBE.

Aurois-je par mon zèle, encourru une seconde fois la disgrâce de Votre Majesté?

LE ROI, à un Page qui entre.

Qu'on fasse venir Domingo. (le Page sort) Je vous pardonne de m'avoir laissé craindre pendant, à-peu-près, deux minutes, comme possible envers moi, un crime qui peut être commis envers vous.

(Le duc d'Albe se retire.)

SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO.

(Le Roi va et vient quelques pas en cherchant à se remettre.)

DOMINGO entre quelques minutes après que le Duc est sorti, s'approche du Roi, et le considère quelque temps dans un silence solennel.

Avec quelle douce satisfaction j'admire la paix, le calme dans lequel je trouve Votre Majesté!

LE ROI.

Vous admirez...

DOMINGO.

La providence soit bénie qu'ainsi mes craintes ne soient pas fondées ! Maintenant j'ose espérer davantage.

LE ROI.

Vos craintes ? Qu'est-ce qu'il y avoit à craindre ?

DOMINGO.

Votre Majesté , il ne m'est pas permis de déguiser que j'ai connoissance d'un secret...

LE ROI, sombre.

Ai-je donc exprimé le desir de le partager avec vous ? Qui vient ainsi , sans qu'on l'appelle , à ma rencontre ? Très-téméraire, sur mon honneur !

DOMINGO.

Mon Roi, le lieu, le moyen par lequel je l'ai appris, le sceau sous lequel il m'a été confié, m'absolvent au moins de cette faute. C'est au confessionnal qu'il m'a été confié... confié comme un crime qui oppressoit la conscience délicate de sa dépositaire, et dont elle demandoit pardon au ciel. Trop tard la Princesse gémit d'une action, dont elle a des rai-

sons de craindre les plus funestes suites pour la Reine.

LE ROI.

Vraiment ? La bonne ame.... Vous avez très-bien deviné le sujet pour lequel je vous ai fait mander. Il faut que vous me tiriez de ce ténébreux labyrinthe, où le zèle d'un aveugle m'a égaré. J'attends de vous la vérité. Parlez sincèrement avec moi. Que dois-je croire ? que conclure ? J'attends de votre emploi la vérité.

DOMINGO.

Sire, quand la modération prescrite à mon ministère ne m'imposeroit pas la douce loi de l'indulgence, encore conjurerois-je Votre Majesté, encore la conjurerois-je d'en rester à la découverte.... de s'abstenir d'approfondir un mystère dont l'éclaircissement ne peut qu'être fâcheux, dans tous les sens. Un mot du Roi.... et la Reine n'a jamais failli. La volonté des rois confère la vertu ainsi que le bonheur.... et la tranquillité toujours égale de mon Monarque, peut seule faire tomber les bruits que se permet la calomnie.

LE ROI.

Les bruits ? sur moi, et parmi mon peuple ?

DOMINGO.

Impostures ! damnables impostures, j'en

fais serment. Ce n'est pas qu'il n'y ait des cas, où les croyances populaires, fussent-elles sans fondement, ont l'importance de la vérité.

LE ROI.

Par le ciel ! et ce seroit, ici précisément, le cas....

DOMINGO.

Bonne renommée est le précieux, l'unique bien, pour lequel une reine doit rivaliser avec une bourgeoise.

LE ROI.

En ce point, cependant, je veux croire que je n'aurai pas à trembler ? (il regarde d'un œil incertain Domingo.... après un silence) Chapelain, il me reste à entendre de vous quelque chose de fâcheux. Ne différez pas. Dès long-temps je le lis sur ce sinistre visage. Au jour donc ! que ce soit ce que cela voudra ! ne me tenez pas plus long-temps à cette torture. Que croit le peuple ?

DOMINGO.

Encore une fois, Sire, le peuple peut se tromper, et.... et se trompe sûrement. Ce qu'il présume ne peut donner au Roi de l'inquiétude.... seulement.... qu'il ait osé se hasarder jusqu'à présumer de telles choses....

LE ROI.

Quoi ? me faut-il donc mendier si longtemps pour deux gouttes de poison ?

DOMINGO.

Le peuple se reporte au mois où Votre Majesté fut à deux doigts de la mort.... Trente semaines après, il apprend l'heureuse délivrance de la Reine.... (le Roi se lève et sonne. Le duc d'Albe entre. Domingo interdit) Je suis étonné, Sire....

LE ROI, allant au Duc.

Toledo ! vous êtes un homme. Protégez-moi contre ce prêtre.

LE DUC D'ALBE.

Remettez-vous, mon Roi.

LE ROI.

Que fais-je ? dans quelles mains me jeté-je ? Je suis d'un serpent à un crocodile. Il ne me reste donc point de choix ? point d'autre ?

DOMINGO et le Duc se regardent avec embarras. Après une pause.

Si nous avions prévu que ce seroit sur ceux qui ont donné l'avis que tomberoit le châtiment....

LE ROI.

Bâtard, dites-vous ? A peine étois-je hors

de danger, dites-vous, que sa grossesse se déclara?... Comment? ce fut alors, si je ne m'abuse, que l'on rendit, dans toutes les églises, des actions de grâces à saint Dominique, pour le miracle signalé qu'il avoit accompli sur moi?... Ce qui étoit miracle alors, ne l'est-il donc plus aujourd'hui?... Alors ou aujourd'hui vous avez donc menti. Auquel des deux vous convient-il que jem'en tienne? Oh! je vous pénètre. Le complot eût-il été mûr alors.... Par le ciel, le saint en étoit pour sa renommée.

LE DUC D'ALBE.

Complot!

DOMINGO.

Complot! quel offensant soupçon!

LE ROI.

Vous vous seriez rencontrés si juste dans ces conjectures, et vous ne vous seriez pas donné le mot? Vous voudriez me le persuader? à moi? Il faut donc que je n'aye pas remarqué avec quelle voracité vous vous êtes jetés sur votre proie? avec quelle volupté vous vous êtes dévoués à ma douleur et au service de ma colère? Devrai-je ne pas remarquer avec quel zèle le Duc brûle de prévenir la faveur qu'il me voit destiner à mon fils? Avec quelle complaisance le saint homme armenoit

sa petite colère du bras terrible de mon courroux ? Je suis l'arc, vous figurez-vous, que l'on ne tend qu'autant qu'on veut ?... Mais il me reste aussi mon vouloir.... et s'il me faut douter, permettez-moi, du moins, de commencer par vous.

LE DUC D'ALBE.

Notre fidélité n'attendoit pas cette interprétation.

LE ROI.

Fidélité ! La fidélité avertit du danger qui menace ; la vengeance, du danger passé. Répondez ! que me rapporte votre zèle ?... Supposons vrai ce que vous avancez : que me reste-t-il que le déchirement d'une séparation ? que le triste triomphe de la vengeance ?... Mais non, vous me donnez des craintes, et point de convictions.... Vous me portez sur l'escarpement d'un enfer, et vous vous enfuyez.

DOMINGO.

Est-il d'autres preuves possibles, où l'œil ne peut être témoin ?

LE ROI, après une longue pause, se tourne d'un air très-sérieux vers Domingo.

Je prétends assembler les Grands de mon royaume, et moi-même siéger dans le tribunal.

Vous comparoîtrez devant tous.... Vous en sentez-vous le courage?... Et vous accuserez l'impudique.... elle mourra.... sans miséricorde.... elle et l'Infant mourront.... Mais.... écoutez, vous autres ! Parvient-elle à se justifier.... vous même ! voulez-vous à ce prix rendre hommage à la vérité ? Décidez-vous. Vous ne voulez pas ? vous restez muets ? Vous ne voulez pas.... Votre zèle est celui d'imposeurs !

LE DUC D'ALBE, qui gardoit le silence à l'écart.... froidement.

Je le veux.

LE ROI, se retournant avec étonnement et fixant long-temps le Duc.

Cela est hardi !... mais après tout, je songe que vous avez hasardé pour bien moins votre vie dans les combats.... hasardé avec l'étourderie d'un joueur pour le néant ¹ de la renommée.... Et qu'est la vie pour vous ? Quel attrait peut avoir la vie pour vous autres qui êtes nés dans les chaînes ?... Je ne joue point le sang royal contre celui d'un furieux qui n'a rien à souhaiter de mieux, que de quitter par un coup d'éclat sa chétive existence.... Votre

¹ *Unding*. La non chose. Beau substantif.

offrande, je la regrette. Allez.... allez, et attendez dans la salle d'audience mes ordres ultérieurs.

(Ils sortent.)

S C È N E V.

LE ROI, seul.

MAINTENANT donne - moi un homme, bonne Providence.... tu m'as beaucoup donné. Maintenant donne-moi un homme.... toi.... tu peux être seule, car pour toi rien n'est invisible : moi je te demande un ami, car je ne suis pas comme toi, l'Invisible qui voit tout. Les aides que tu m'as subordonnés, ce qu'ils sont, tu le sais. Ce qu'ils peuvent me valoir, ils me l'ont valu. Leurs vices apprivoisés, et conduits par la bride, traînent mon char, comme les tempêtes servent sous la nature. J'ai besoin de la vérité.... Chercher sa source sous les décombres de l'erreur, n'est pas le lot des rois. Accorde-moi l'homme rare, au cœur pur et ouvert, à l'esprit clair et au regard perçant, qui m'aide à la découvrir.... Je tire au sort parmi les milliers qui voltigent autour du disque du soleil, fais-le-moi rencontrer. (il ouvre une cassette fermée à double tour, et

en tire des tablettes. Après les avoir feuilletées quelque temps) De simples noms.... Rien que des noms sur cette colonne, et pas même le rappel des services auxquels ils doivent d'être inscrits. Et quoi de plus fugitif que la reconnaissance? Mais sur cette autre table je vois les manquemens ponctuellement enregistrés. Comment? Cela ne vaut rien. La vengeance a-t-elle besoin de souvenir? (il lit) Comte d'Egmont? qu'est-ce que celui-ci fait là?... La victoire de Saint-Quentin est depuis long-temps annulée. Je le jette aux morts. (il efface son nom de cette colonne et le porte sur l'autre. Après avoir continué de lire) Marquis de Posa?... Posa?... Posa? A peine si je puis me remettre cet homme. Et son nom souligné deux fois.... preuve que je le réservais à de grands desseins. Et se peut-il? cet homme a jusqu'ici évité ma présence? fui le regard du débiteur royal? Le seul sur mon honneur dans toute l'enceinte de mes états qui n'ait pas besoin de moi! Ambitieux ou avide, il se fût approché du trône il y a long-temps. Le risquerai-je avec cet homme extraordinaire? Celui qui peut se passer de moi pourra me dire la vérité. (Il sort.)

¹ *Sonderling*. Je traduirois mieux par *original*. Mais il n'appartient qu'au génie de rendre leur valeur aux mots que la conversation a dénaturés.

S C È N E V I.

Le théâtre représente la salle d'audience.

DON CARLOS, en conversation avec LE PRINCE DE PARME, LES DUCS D'ALBE, DE FERIA et DE MEDINA-SIDONIA, LE COMTE DE LERME, et d'autres Grands, des papiers à la main. Tous attendent le Roi.

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA, visiblement évité par tous les assistans, se tourne vers le Duc d'Albe, qui seul et concentré, va et vient.

Vous avez déjà parlé au maître, Duc...
Comment l'avez-vous trouvé disposé?

LE DUC D'ALBE.

Très-mal pour vous et vos nouvelles.

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.

Je me sentirois plus à mon aise sous le feu de l'artillerie anglaise qu'à cette place. (don Carlos, qui l'a considéré avec un muet intérêt, s'en approche et lui serre la main.) Vive reconnaissance pour ces généreuses larmes, Prince. Vous voyez comme tout me fuit. Ma perte est décidée.

D O N C A R L O S.

Espérez tout, ami, de la bonté de mon père, et de votre innocence.

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.

Je lui ai perdu une flotte telle que jamais la mer n'en porta... Qu'est-ce qu'une tête comme celle-ci, auprès de soixante et dix gallions abîmés?.... Mais, Prince.... cinq fils, pleins d'espérance comme vous.... Cela me brise le cœur.

S C È N E V I I.

LE ROI, dans son costume, LES PRÉCÉDENS.

A sa vue, tous mettent le chapeau à la main, se retirent des deux côtés, et se forment en demi-cercle. Silence.

LE ROI, parcourant le cercle des yeux.

COUVREZ-VOUS ! (don Carlos et le prince de Parme s'avancent les premiers et baisent la main au Roi. Il se tourne assez amicalement vers ce dernier, sans vouloir remarquer son fils.) Votre mère, mon neveu, desire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

LE PRINCE DE PARME.

Je souhaite, Sire, que Votre Majesté diffère

de lui répondre, jusqu'au retour de mon premier combat.

LE ROI.

Soyez tranquille. Votre tour viendra : et je sais, dès ce jour, ce qu'alors j'aurai à répondre. (au duc de FERIA) Qu'avez-vous à m'apprendre ?

LE DUC DE FERIA, fléchissant un genou
devant le Roi.

Le grand-maître de Calatrava est mort ce matin. Je rapporte sa croix.

LE ROI prend le collier, et promène ses
regards sur le cercle.

Qui te portera le plus dignement après lui ?
(il fait un signe au duc d'Albe, qui se met à genoux devant le Roi, pendant que celui-ci lui passe l'ordre.)
Duc, vous êtes mon premier général.... ne soyez jamais davantage, et ma faveur ne vous quittera pas. (apercevant le duc de Medina-Sidonia)
Que vois-je ? Mon amiral !

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA s'approche
en chancelant, et se met à genoux en se découvrant
la tête.

C'est là, grand Roi, c'est là tout ce que je vous ramène de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, après un long silence.

Dieu est au-dessus de moi.... Je vous ai

envoyé contre des hommes, non contre les tempêtes.... Soyez le bien-venu dans Madrid. (il lui donne sa main à baiser) Et je vous remercie de m'avoir conservé, en vous, un digne serviteur!... Pour tel vous le reconnoîtrez, mes Grands, je veux qu'il soit reconnu pour tel. (il lui fait signe de se relever et de se couvrir.... puis il se tourne vers d'autres) Que reste-t-il encore? (à don Carlos et au prince de Parme) Je vous remercie, mes Princes. (ceux-ci se retirent. Les autres Grands s'approchent du Roi, et lui présentent à genoux, des papiers. Il les parcourt rapidement, et les remet au duc d'Albe.) Vous me présenterez cela dans le cabinet.... Suis-je à la fin? (personne ne répond) Comment se fait-il donc que je ne voie jamais parmi mes Grands un marquis de Posa? Je sais que ce marquis de Posa m'a servi avec gloire. Peut-être il ne vit plus? Pourquoi ne se montre-t-il pas?

LE COMTE DE LERME.

Le Chevalier ne fait que d'arriver des voyages qu'il avoit entrepris dans toute l'Europe. Il est en ce moment même à Madrid, et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se jeter aux pieds de son maître.

LE DUC D'ALBE.

Marquis de Posa?... précisément, c'est cet

intrépide chevalier de Malte, Votre Majesté, dont la renommée raconte ce trait merveilleux : Lorsque sur la demande du Grand-Maître, les chevaliers se rendirent dans l'île qu'assiégeoit alors Soliman, il disparut, âgé de dix-huit ans, de l'université d'Alcala. On m'a acheté la croix, dit-il, maintenant je veux la gagner. Il fut l'un des quarante chevaliers qui, en plein jour, soutinrent trois assauts, dans le château Saint-Elme, contre Piali, Muciali, Mustapha et Hassem. Lorsqu'enfin le château eut été emporté, et qu'il vit tous les chevaliers tombés autour de lui, il se jeta à la mer, et, seul de tous, regagna la Vallette. Deux mois après les ennemis abandonnèrent l'île, et il revint achever ses études.

LE DUC DE FERIA.

C'est aussi ce marquis de Posa, qui découvrit quelque temps après en Catalogne, cette fameuse conjuration ; et qui, à lui tout seul, et par sa seule activité, sauva cette importante province.

LE COMTE DE LERME.

Appelé l'année dernière, par la mort de son père, à la Grandesse.... héritier d'un million.... il se détermina, par une résolution sans exemple, dans la pleine primeur de sa gloire, à

quitter son pays.... et maintenant il vit retiré.... et il n'a échappé aux bontés du Roi, que parce que son modeste mérite s'est soustrait à la récompense.

LE ROI.

Je suis étonné.... Quel est donc l'homme, qui, sur trois que j'interroge, ne trouve pas un envieux?... Certes! celui-ci possède, ou aucun, le caractère le plus extraordinaire.... Pour la rareté du fait, je prétends lui parler. (au duc d'Albe) Après la messe vous me l'amènerez dans mon cabinet; (le Duc sort. Le Roi appelle Feria.) et vous prendrez ma place dans le conseil secret. (il sort.)

LE DUC DE FERIA.

Le maître est singulièrement gracieux aujourd'hui.

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.

Dites-vous : il est un Dieu!... Il l'a été pour moi.

LE DUC DE FERIA.

Combien vous méritez votre bonheur! J'y prends le plus vif intérêt, Amiral.

L'UN DES GRANDS:

Moi de même.

UN AUTRE:

Et moi aussi, en vérité!

Le cœur m'a battu. Un si digne général !

LE PREMIER.

Le Roi n'a pas été clément pour vous....
mais juste.

LE COMTE DE LERME, en s'en allant.

Combien deux mots vous ont rendu riche !

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente le cabinet du Roi.

LE MARQUIS DE POSA, LE DUC
D'ALBE.

LE MARQUIS DE POSA, en entrant.

IL me demande ? moi ?... cela ne peut pas
être. Vous vous trompez de nom.... Et que
me veut-il donc ?

LE DUC D'ALBE.

Vous connoître. Je n'en sais pas plus.

LE MARQUIS DE POSA.

Je ne lui suis rien, rien en vérité. Vous le
saviez très-bien. Vous eussiez dû le lui dire.
Et la faute en est à vous seul.

LE DUC D'ALBE.

A moi ? Ceci est gai, Savois-je donc à quoi il vous destine ?

LE MARQUIS DE POSA.

Dans le monde entier , à rien, Sur cela vous pouvez m'en croire.

LE DUC D'ALBE.

Mais.... Et quand ce ne seroit que cela ?

LE MARQUIS DE POSA.

Simple curiosité.... Oh ! quel dommage alors du temps perdu.... la vie passe si vite !

LE DUC D'ALBE.

Vous ne savez pas apprécier votre bonheur.

LE MARQUIS DE POSA.

Raison de plus. Je ne sais pas apprécier mon bonheur.

LE DUC D'ALBE.

Des millions envient cette place.

LE MARQUIS DE POSA.

Vraiment !... cela m'afflige.... et elle me profite si peu. Pourquoi donc ? (il regarde autour de lui) moi , dans cette chambre !... Que lui importe si je suis.... Vous le voyez , cela ne mène à rien.

Sans doute cette façon de penser sied très-bien à un philosophe. (il veut sortir.)

LE MARQUIS DE POSA,

Où donc si vite ?

LE DUC D'ALBE,

Vous annoncer.

LE MARQUIS DE POSA,

Oh ! cela ne presse pas tant. Mais dites-moi , combien cela peut-il durer ?

LE DUC D'ALBE,

C'est selon que vous plairez au maître.

LE MARQUIS DE POSA.

Le faut-il ? c'est pourtant dur. Je ne lui plairai pas.

LE DUC D'ALBE,

Si vous ne voulez pas , non. (en le quittant) Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le Roi est dans vos mains. Profitez aussi bien que vous le pourrez de ce moment, et n'imputez qu'à vous, qu'à vous-même, s'il est perdu,

(Il sort.)

S C È N E I X.

LE MARQUIS DE POSA, seul.

BIEN parlé, Duc. Il faut profiter du moment qui ne s'offre qu'une fois. Vraiment ce courtisan me donne une bonne leçon, sinon dans son sens, au moins dans le mien. (après quelques allées et venues) Mais comment suis-je ici?... seroit-ce la simple bizarrerie du capricieux hasard qui me montreroit mon image dans cette glace? Sur un million, justement le plus invraisemblable, il le destine et le réveille dans le cerveau de ce Roi.... Un hasard seulement?... peut-être aussi quelque chose de plus.... Et qu'est-ce que le hasard, sinon la pierre brute qui prend vie sous la main du statuaire? La Providence fournit le hasard.... c'est à l'homme à le façonner. Ce que peut me vouloir le Roi, peu importe!... Je sais.... avec le Roi.... ce qu'il faut que je.... Et ne seroit-ce qu'une étincelle de vérité jetée hardiment dans l'ame du despote.... combien elle pourroit devenir puissante sous la main de la Providence!... et ce qui au premier coup-d'œil me sembloit si bizarre, ne pourroit-il peut-

être pas être plein de pensée et d'espérances ?
Que cela soit ou non.... je m'arrête à ceci
pour agir.

(Il fait quelques tours dans la chambre , et s'arrête
enfin devant des tableaux qu'il contemple tran-
quillement. On aperçoit le Roi distribuant des
ordres dans une pièce voisine. En sortant il s'ar-
rête sur la porte , d'où il considère Posa sans en
être aperçu.)

S C È N E X.

LE ROI, LE MARQUIS DE POSA. Celui-ci
s'avance vers le Roi aussi-tôt qu'il l'aperçoit , met
un genou en terre, puis se relève, et reste devant lui
sans donner aucun signe d'embarras.

LE ROI, le regardant avec étonnement.

Vous m'avez donc déjà parlé ?

LE MARQUIS DE POSA.

Non, Sire.

LE ROI, après un silence.

Vous avez bien mérité de ma couronne :
pourquoi vous êtes vous dérobé à ma recon-
naissance ? beaucoup d'hommes se pressent
dans ma mémoire. Dieu seul a tout présent.

Il étoit de votre devoir de vous présenter devant moi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

LE MARQUIS DE POSA.

Je ne suis de retour dans le royaume, Sire, que depuis deux jours.

LE ROI.

Je ne suis point disposé à rester en dette avec mes sujets. Demandez une grace.

LE MARQUIS DE POSA.

Je jouis des loix ¹.

LE ROI.

Ce privilège, l'assassin l'a de même.

LE MARQUIS DE POSA.

Combien donc plus le bon citoyen !... Sire, je suis satisfait.

LE ROI, à part.

Fier courage, par le ciel ! Cependant il falloit s'y attendre... Le Croissant eût-il sans cela tremblé devant lui ? Je veux orgueilleux l'Espagnol. Je le souffre volontiers tel, même le vase débordât-il... Vous avez quitté mon service, ai-je appris ?

¹ Beau duel entre l'orgueil d'un despote et la fierté décente d'un homme libre.

LE MARQUIS DE POSA.

Ma retraite aura fait place à un plus digne.

LE ROI.

J'en suis fâché. Lorsque semblables têtes se reposent, quelle perte pour mon Etat !... Peut-être avez-vous appréhendé de manquer la sphère qui seroit digne de votre esprit ?

LE MARQUIS DE POSA.

Oh, non ! je suis certain qu'un connoisseur aussi expert, aussi habitué à son étoffe, eût jugé, au premier coup-d'œil, à quoi je puis lui convenir. Je sens avec la plus humble reconnaissance, Sire, tout ce qu'il y a de flatteur pour moi dans cette opinion relevée... Mais... (il s'arrête.)

LE ROI.

Vous vous consultez ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je l'avouerai, Sire.... je n'étois point préparé à revêtir subitement du langage convenable à un sujet, la façon de penser d'un citoyen du monde.... car lorsque je rompis, pour jamais, mes engagements avec la couronne, je me crus aussi dispensé de lui exposer les motifs de cette démarche.

LE ROI.

Ces motifs seroient si légers ? Craignez-vous par-là de rien hasarder ?

LE MARQUIS DE POSA.

Ma vie au plus , Sire. . . si j'avois le temps de vous les épuiser. Mais si vous ne me refusez pas cette faveur , au moins confesserai-je la vérité. . . Le choix entre votre disgrâce et votre mépris m'est offert. . . Faut-il me décider ? je préfère passer à vos yeux pour un criminel plutôt que pour un fou.

LE ROI, d'un air d'attente.

Eh bien ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je ne puis être le serviteur d'un Prince¹,

¹ C'est ici que des lecteurs inattentifs pourront taxer Posa d'exaltation et d'imprudence , tout éloigné qu'il soit de l'une et l'autre. Posa n'a qu'un moment avec le Roi ; il n'a par conséquent que le temps d'être hardi , et il sait bien que si la hardiesse est ce qui frappe le plus , c'est aussi ce qui compromet le moins. Qu'on remarque d'ailleurs avec quelle sagesse il avance , et comme il ne pose le pied qu'après avoir assuré le terrain. Quant à la patience avec laquelle le vieux tyran souffre le langage hardi que lui tient Posa , elle est plus qu'expliquée par la situation où il se trouve , celle d'un homme qui cherche un homme , et qui , par le besoin qu'il en a , passe sous sa sujétion dès qu'il l'a rencontré , et reste en étonnement devant lui.

C'est donc que vous craignez de devenir esclave ?

LE MARQUIS DE POSA.

Non, Sire, je ne craindrai jamais cela.... mais je ne verrois pas même volontiers rabaissé à être le mien, le maître auquel je me consacrerai. (le Roi le regarde avec étonnement) Je ne veux pas tromper l'acheteur, Sire ;... lorsque vous daignez m'employer, vous ne voulez de moi que des actions pesées d'avance : seulement mon courage et mon bras dans les camps, seulement ma tête dans le conseil, et le tout à votre manière, sans moins ni plus. Ce que je sais appartient au trône. La beauté de mon œuvre, la volupté, la conscience d'inventeur s'écoulent dans le trésor royal. J'en serai salarié avec un bonheur de machine, et employé comme machine, on m'entretient de même. Ce ne sont point mes actions.... mais leur accueil au trône qui doit être mon but. Et cependant, pour moi la vertu a une valeur propre. Le bonheur que plante par mes mains le Monarque, je l'eusse créé moi-même ; et ma joie, et mon libre choix se fussent trouvés où ne doit être que le devoir. Je voudrais me remplir de la puissance dans toute l'étendue de

ma volonté. ... J'excéderaï mes pouvoirs outre mesure, satisfait du sentiment unique de mon action, jusque-là de pouvoir me passer du suffrage de mon maître. Et est-ce là votre opinion ? Souffririez - vous tranquillement dans votre création un créateur étranger ? Mais moi , m'abaisserai-je à être le ciseau où je pourrois être l'artiste?... J'aime l'espèce humaine, et dans la monarchie je n'ose aimer que moi.

L E R O I.

Votre feu est louable. Vous voulez produire le bien , mais tel qu'il appartient au patriote et au sage de le produire.... Choisissez dans tous mes royaumes un poste qui vous mette à même de satisfaire ce noble desir.

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Je n'en trouve point.

L E R O I.

Comment ?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Ce que répand Votre Majesté par mes mains,... est-ce là le bonheur des hommes?... Est-ce là ce bonheur que respire, pour eux, mon amour?... Devant un tel bonheur la Majesté trembleroit.... Non ! la politique de la couronne en a créé un nouveau.... Un bon-

heur qu'elle peut encore assez richement départir, et qui peut suffire aux nouveaux penchans qu'elle a créés dans les cœurs des hommes. Elle fait empreindre sur ses monnoies la vérité, cette vérité qu'elle peut permettre. Toutes les empreintes qui n'y sont pas conformes sont rejetées. Ainsi le veut la politique de la couronne.... Car la couronne ose-t-elle bien viser au bonheur des hommes? Et celui qu'elle peut donner.... celui-là me suffit-il? Mon fraternel amour peut-il bien se prêter à l'amoindrissement de mon frère? Le sais-je heureux.... avant qu'il ose penser? Celui qui oseroit penser doit se sentir bien misérable sous le sceptre de Philippe. Ainsi le veux-je. C'est mon souhait. Ne me choisissez donc pas, Sire, pour répandre le bonheur que vous nous frappez. Je dois me refuser à être le distributeur de cette empreinte. Je ne puis être le serviteur d'un Prince.

LE ROI, reculant de surprise.

Qui m'a envoyé cet homme? (il le contemple d'un air incertain. Après quelque réflexion) Et avec ces jeux de l'imagination, ces subtiles sophismes, pensez-vous éluder vos devoirs envers l'Etat?

LE MARQUIS DE POSA.

L'Etat auquel je me devois n'est plus. Autrefois il y avoit un maître pour le besoin des

loix, aujourd'hui il y a des loix pour le besoin du maître. Ce que je devois alors à mes semblables, je ne suis point tenu de le donner au Roi.... A la Patrie?.... Où est cela? De Patrie, je n'en connois point. Espagne ne dit plus rien à l'Espagnol. C'est la gigantesque enveloppe d'un seul esprit. Dans ce corps gigantesque, vous prétendez, présent par-tout, penser, jouir, agir, et vous agiter avec force sur le chemin de la gloire. Vous vous nourrissez de sa fleur. Le bonheur que vous lui jetez est la ration qu'on donne à l'athlète pour endurcir ses membres. Les hommes vous sont instrumens, rien au-delà. Ils existent pour eux-mêmes, aussi peu qu'existent pour eux l'oreille ou l'œil. Ils ne comptent que pour la couronne. En elle se perd la propriété de leur être, la haute prérogative de leur volonté. L'esprit est tombé en végétation. Maintenant le génie et la vertu fleurissent pour le trône, comme la récolte se dore pour la faux du moissonneur. (il remarque un mouvement dans le Roi. Celui-ci continuant à garder le silence, il poursuit) Je ne retrouve plus mon espèce.... Où prétendrait mon amour? Nouvelle espèce, nouveaux liens, dans une nouvelle nature créée par les mortels couronnés.... Car, mortels, ils ont dû combattre avec la liberté.

Le grand art a été d'acheter des pensées avec des pensées, des passions avec des passions. Mais enfin, ils n'étoient que des hommes ; et qui, sinon celui qui est tout, peut *tout voir à-la-fois*, et *un à un*? Hommes, ils sont donc forcés comme nous autres, pour égaler leurs facultés bornées à leur vaste sphère, de secourir ces facultés par des méthodes, d'isoler tour-à-tour, et de classer, de juger de l'espèce par l'individu, faute de pouvoir prendre un à un les hommes pour les connoître; et de confondre l'individu dans l'espèce, faute de pouvoir les prendre un à un, pour les gouverner. La politique leur apprend à découvrir une mesure à laquelle tous les esprits sont tenus de se niveler.... Découvrir? oh! non.... elle est découverte depuis long-temps ¹.

LE ROI, avec quelque brusquerie.

Vous êtes un protestant.

¹ Ceci n'est guère théâtral ; trop heureux encore si c'est clair. Du reste, je ne prétends pas garantir la fidélité de la version, car dans l'original il y a double difficulté, métaphysique et figure. J'ai cru en tout deviner que l'auteur vouloit parler des deux grands instrumens qu'emploie l'esprit humain pour sortir de ses bornes naturelles, la voie de l'*abstraction* à l'aide de laquelle il isole les qualités des êtres, et celle de *collection*, à l'aide de laquelle il les ordonne.

ACTE TROISIEME. 209

LE MARQUIS DE POSA, après un moment
de réflexion.

Votre croyance, Sire, est la mienne. (pause)
Je suis mal compris. C'étoit ce que je craignois.
Vous voyez détourné par mes mains le voile
de la majesté. Qui vous assure que ce qui a
cessé de me faire trembler sera encore sacré
pour moi ? Je suis redoutable, parce que j'ai
regardé au-dessus de moi..... Je ne le suis
point, mon Roi. (il porte sa main sur son cœur)
Ici se terminent mes vœux. La pitoyable frénésie
de la novation, que le fardeau d'un joug
qu'on ne peut secouer tout-à-fait peut seul
accroître, n'échauffera jamais mon sang. Ce
siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis
un citoyen de l'avenir. Une image pourroit
vous troubler ?... votre souffle l'efface.

LE ROI.

Suis-je le premier de ce temps auquel vous
vous soyez découvert ?

LE MARQUIS DE POSA.

De ce temps ?... oui.

LE ROI.

Saviez-vous donc si c'étoit à hasarder ?...
et me connoissiez-vous si bien ?

LE MARQUIS DE POSA.

Si c'étoit à hasarder, Sire ? je dois l'appren-
dre en ce moment.... Mais il m'appartenoit

de supposer dans mon maître un plus petit mérite, quand je m'efforce de lui en procurer un plus grand.... celui d'entendre les vérités que j'ai la confiance de lui présenter.

LE ROI se lève, fait quelques pas, et reste debout en face de Posa : à part.

Tout au moins ce langage est-il neuf. L'encens de la flatterie doit enfin s'épuiser. Imiter, humilié, l'homme original.... essayons donc une fois du ton contraire. Pourquoi pas?... ce qui étonne fait fortune.... Puisque vous l'entendez ainsi, à la bonne heure, je prétends créer dans l'Etat un emploi nouveau.... pour l'esprit-fort.

LE MARQUIS DE POSA.

Je vois, Sire, combien mince est votre opinion de la dignité humaine, puisque vous ne vous êtes pas attendu au courage qui vous y rappelle.... et que dans le langage de l'homme libre, vous ne voyez que l'artifice du courtisan. Mais je croirois appercevoir ce qui vous y autorise. Les hommes vous y ont contraint : ils se sont volontairement dépouillés de leur noblesse, et volontairement ils se sont rabais-sés à ce bas degré. Effrayés, ils s'enfuient devant le spectre de leur grandeur primitive; ils se complaisent dans leur pauvreté, ils dé-

corent leurs chaînes, avec une lâche sagesse, et on nomme vertu la bienséance à les porter. Tel vous échut le monde.... tel il avoit été transmis à votre illustre père. Comment dans cette triste mutilation pouviez-vous.... honorer les hommes ?

LE ROI.

Je trouve du vrai dans ceci.

LE MARQUIS DE POSA.

Malheureusement, l'homme de la main de Dieu vous l'avez transformé en œuvre de la vôtre, et vous vous êtes donné à lui pour Dieu.... Ici, seulement, vous vous méprîtes en quelque chose : vous restâtes vous-même un homme.... homme de la main de Dieu. Vous avez continué, comme mortel, à souffrir et à desirer. Mais la création nouvelle ne peut rien produire. Vous voudriez, vous, quoiqu'un Dieu, vous épancher ; et à un Dieu ¹,

¹ Cette représentation de l'état d'un roi, qui, dieu pour tous les autres, reste homme pour lui-même ; qui, voué par son rang à la solitude, l'est par sa nature à la recherche de son semblable, se trouve magnifiquement mise en scène dans tout ce troisième acte, et Posa ne fait que répéter en paroles toute l'action qui précède cette conversation.

L'idée de Schiller de donner, en passant, un cœur

on lui immole des sacrifices.... on tremble devant lui.... on lui adresse des prières ; mais on ne se hasarde pas à sentir avec lui. Quelque fort, quelque pressant que soit le cri de la

à ce vieux roi , pour châtiment d'en avoir manqué jusques-là , de le tourmenter du besoin de trouver un homme pour le punir d'avoir tourmenté pendant trente ans les hommes ; de lui rendre inutile et à charge ce sceptre auquel il a tout immolé ; d'en faire un pauvre au milieu de l'or , et un solitaire au milieu des hommes ; cette idée si morale , si grande , si terrible , a son échantillon dans un fragment tiré du Magasin de Brême , et cité par Kant dans ses Considérations sur le sublime.

Rêve de Carazan.

A mesure que ce riche avare avoit accru ses richesses , sa charité avoit diminué , et à mesure que sa charité alloit diminuant , son assiduité à la mosquée alloit croissant. Après ce préambule , Carazan continue ainsi : Un soir que je faisais mes comptes , près de ma lampe , et que je calculois mes profits , je me laissai gagner par le sommeil. Dans cet état , je vis l'ange de la mort fondre sur moi , sous la forme d'un tourbillon : il m'eût frappé avant que j'eusse pu éviter le coup. Je restai immobile , assuré que j'étois , que mon lot dans l'éternité étoit jeté , et que rien ne seroit retranché de tout le bien que j'avois fait , comme rien ne seroit ajouté au mal qu'il m'étoit échappé de faire. Je fus mené devant le trône de celui qui habite le troisième ciel. Le chérubin qui flamboyait devant moi m'adressa ces paroles : Carazan , tes prières à Dieu sont perdues. Tu as fermé

nature souffrante.... c'est en vain.... l'horloge frappe ainsi que l'artiste le lui a enseigné, l'artiste ne lui a rien appris de plus. (le Roi se lève, fait quelques pas, se rassied, et le Marquis, après

ton cœur aux hommes, et tu as amassé ton trésor avec des mains de fer. Tu n'as vécu que pour toi seul ; et pour cela , tu vivras seul ; seul , Carazan , pendant toute l'éternité. Alors je fus saisi par une main invisible , et entraîné tout à travers la magnifique création. Bientôt j'eus laissé derrière moi des mondes innombrables. Quand je fus parvenu vers les derniers confins de la nature , je vis les ombres du vide infini se plonger devant moi dans les profondeurs de l'abîme. Empire terrible des ténèbres , de la solitude , de l'éternel silence. A cette vue , je fus rempli d'une horreur que je ne puis rendre. Peu à peu , je perdis de vue les dernières étoiles , et enfin s'éteignit dans une nuit profonde , leur reste de lueur. A mesure que je m'éloignois des mondes qui sont habités , ma mortelle angoisse augmentoit. Je me disois avec un insupportable serrement de cœur , que quand même j'avancerois pendant mille fois mille années avec cette vitesse , j'aurois encore à regarder sur un lointain sans bornes de ténèbres. Dans cet horrible état , je saisis pour me retenir ce qui m'environnoit ; je le saisis avec tant de violence , que je me réveillai. Et maintenant , je suis appris à estimer les hommes ce qu'ils valent ; car le plus vil de ceux que j'avois autrefois laissé languir devant ma porte , eût été plus précieux pour moi dans cet effroyable désert , plus précieux mille fois , que tous les trésors de Golconde.

une pause, continue :) Triste sort ! vous languissez dans la joie même. La joie doit être renvoyée par les yeux du témoin. Et celle qui brille dans les yeux de vos esclaves, est-ce la vôtre ? Votre joie est beaucoup trop près de vos esclaves, pour ne les pas rappeler sur-le-champ à eux-mêmes. Ils sont pour vous comme les végétaux altérés qui présentent en autres couleurs sur leurs feuilles, les suc qu'ils ont pompés par leurs racines. Lorsque le créateur se sent heureux.... quelle attente pour la créature !.... Qu'en peut-elle si son sort vacille à chaque palpitation de son créateur ? Funeste échange ! déplorable renversement de la nature !... quand pour votre concert vous avilissez l'homme jusqu'à le faire servir d'instrument, qui partage avec vous l'harmonie ?

LE ROI.

Par le ciel ! il saisit mon ame !

LE MARQUIS DE POSA.

Mais ce sacrifice ne vous rapporte rien. Et pour cela aussi vous êtes seul.... votre propre espèce.... à ce prix, vous êtes un Dieu.... et il seroit affreux que cela ne fût pas.... Si au prix du bonheur de tant de millions d'hommes, et des joies étouffées de votre vie, si à ce prix vous n'aviez rien gagné ! et moins peut-être

que si ces millions étoient restés ce qu'ils furent ! Si tant d'hommes avoient dû s'appauvrir.... pour vous rendre plus pauvre vous-même !... Si.... oh ! cela seroit affreux !... si cette liberté que vous avez anéantie, étoit la seule chose d'où dépendît la satisfaction de vos vœux.... Je vous prie, Sire, permettez-moi de me retirer. Mon cœur est plein.... Trop fort, trop puissant est le charme de me trouver devant le seul auquel je souhaitasse de l'ouvrir. (le comte de Lerme entre, et dit au Roi quelques mots à voix basse. Celui-ci lui fait signe de se retirer, et reste assis dans la même attitude.)

LE ROI, après que le comte de Lerme s'est retiré.

Achevez.

LE MARQUIS DE POSA.

Le généreux lion laisse un insecte se jouer dans sa crinière. Je sens, Sire, tout le prix.... je suis pénétré....

LE ROI.

Vous avez encore quelque chose à me dire.... continuez....

LE MARQUIS DE POSA.

Sire, j'arrive en ce moment de la Flandre et du Brabant.... Des provinces si riches, si florissantes ! un puissant, un grand peuple.... et un bon peuple aussi.... Être père de ce peuple,

pensois-je, ce doit être divin !... Là, je marche sur des restes brûlés d'ossemens humains. (il se tait, fixe ses regards sur le Roi qui, à son tour, essaye de fixer sur lui les siens, ne le peut, et baisse, embarrassé, ses yeux en terre.) Vous avez raison. Vous le devez. Que vous puissiez tout ce que vous vous êtes figuré devoir, m'a fait frémir d'admiration. Présenter l'idéal du sang-froid au sein de la torture de tous les sentimens révoltés..... porter la glace dans une main brûlante.... c'est plus que la nature n'accorde à quiconque n'est pas roi.... Quel dommage que la victime qui se roule dans son sang, ne puisse pas même entonner un hymne de louange à l'esprit du sacrificateur !... Que des hommes seulement.... et non une espèce plus relevée, écrivent l'histoire de l'univers !.... De plus doux siècles amenant avec eux une plus douce sagesse, balaieront le siècle de Philippe. Le bonheur des citoyens marchera enfin réconcilié avec la grandeur du Prince, l'Etat avare comptera avec ses enfans, et la nécessité deviendra humaine.

LE ROI.

Et pensez-vous, lorsque ces doux siècles luiront, que j'aurai à trembler devant la malediction de celui-ci ? Jetez les yeux sur mon Espagne. Le bonheur public y fleurit dans

une paix à jamais sans nuage; et c'est ce repos que je veux aux Flamands.

LE MARQUIS DE POSA.

Repos de cimetière.... Et vous espérez terminer ce que vous avez entrepris? vous espérez retarder la renovation mûrie de la chrétienté? le printemps universel qui rajeunit la face de la terre? Seul, vous voulez dans toute l'Europe.... vous jeter au-devant de la roue du destin du monde, qui roule impétueuse dans son plein cours, et l'enrayer avec un bras mortel? Cela ne sera point; non vraiment; non, par le ciel. Un plus puissant, un plus inépuisable Dieu que vous, l'enthousiasme, arrêtera le bras furieux du géant destructeur. Des milliers ont déjà fui de vos Etats, pauvres et contens. Les citoyens que vous avez perdus pour la foi, étoient les plus nobles des vôtres. Dans ses bras maternels, Elizabeth a reçu les fugitifs, et l'Angleterre fleurit, enrichie par les arts de notre pays. Grenade porte le deuil de l'industrie des nouveaux chrétiens, et l'Europe transportée, voit son ennemi perdre son sang par les blessures qu'il s'est portées lui-même. (le Roi est agité , Posa le voit , s'en approche de quelques pas , et continue) Vous voulez planter pour l'éternité, et vous semez la mort? Une œuvre aussi forcée ne survivra pas à l'esprit

de son créateur. Vous avez bâti à l'oubli..... En vain livrâtes-vous de durs combats à la nature ; en vain prodiguâtes-vous une grande vie, et avez-vous sacrifié tant de vertus royales à des plans chimériques. L'homme est plus que vous ne l'avez estimé. Ici peut-être vous vous trompâtes.... et ici seulement.... Avec une orgueilleuse risée, un jour il foulera du pied les débris épars de l'édifice que vous lui destinâtes pour tombeau. Votre nom sera jeté à un Néron, à un Busiris.... et cela m'afflige, car vous étiez bon.

L E R O I .

Et qui vous a donné cette assurance ?

L E M A R Q U I S D E P O S A .

Oui, par le Tout-puissant, oui.... oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Laissez, comme le fort, tomber de votre riche main le bonheur des hommes.... Malgré vous des esprits mûrissent dans vos Etats.... Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Devenez roi sur des millions de rois. (il s'avance hardiment à Philippe, saisit sa main et jette en même temps sur lui un regard ferme et plein de feu.) Oh ! que ne peut l'éloquence des milliers qui participent à ce grand moment, descendre sur mes lèvres, et élever en flammes l'éclair que je

vois briller dans ces yeux ! Abdiquez cette déité contre nature qui nous réduit à rien. Devenez le modèle de l'Éternel et du vrai. Jamais..... jamais aucun mortel ne fut aussi divinement doué pour en user aussi divinement. Tous les rois de l'Europe s'humilieront devant le nom espagnol. Devancez tous les rois. Un trait de plume de cette main, et la terre se régénère. Accordez la liberté à la pensée. (il se jette aux pieds du Roi.)

LE ROI détourne les yeux , puis les fixe de nouveau sur Posa.

Étrange enthousiaste !.... Mais..... levez-vous.... je....

LE MARQUIS DE POSA, dans la même attitude.

Contemplez les choses dans leur magnifique nature ! elle est assise sur la liberté ! Et qu'elle est riche par la liberté ! Lui, le grand créateur, il jette le ver dans une goutte de rosée, et le laisse à sa volonté, se délecter dans les muettes profondeurs de la destruction..... Votre création, qu'elle est étroite et pauvre ! Le bruissement d'une feuille épouvante le maître de la chrétienté.... Vous devez trembler devant chaque vertu. Lui.... pour ne pas troubler la ravissante apparition de la liberté,

il laisse plutôt la sombre armée des maux s'abattre dans son univers ; lui, l'ouvrier , on ne l'aperçoit pas : il s'enveloppe dans des loix éternelles. L'athée les voit sans le voir. A quoi bon un Dieu , s'écrie-t-il ; l'univers se suffit à lui-même , et le culte d'aucun chrétien ne le célèbre autant que ce blasphème de l'athée.

L E R O I.

Et vous chargerez-vous de tracer dans mes Etats la copie de ce modèle au-dessus de l'humanité ?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Vous, vous le pouvez. Qui d'ailleurs ? Consacrez au bonheur des hommes la puissance qui depuis si long-temps n'a accumulé d'intérêts que sur la grandeur du trône.... Réhabilitez l'humanité. Que le citoyen redevienne ce qu'il étoit jadis, le but de la couronne. Que le respect du droit de son semblable soit le seul devoir qui le lie. Que le laboureur se glorifie de sa charrue , et qu'il souhaite au Roi qui n'est pas laboureur , la couronne. Que l'artiste dans son atelier puisse à son gré rêver un plus bel univers. Qu'aucune barrière ne retienne le vol du penseur , que les limites même de sa pensée. Que l'étranger couronné ne pénètre point dans le tranquille cercle des

soins domestiques ; que jamais il ne s'avilisse à épier les mystères sacrés de l'amour. Que l'humanité doute s'il est. Que payé par son propre suffrage, l'artiste se cache à la machine agréablement déçue. Lorsque l'homme rendu à lui-même, se sera réveillé au sentiment de sa dignité, que les vertus superbes de la liberté prospéreront, qu'une vigueur romaine, que l'orgueil national soulèveront de nouveau son cœur, que la Patrie brillera dans chaque citoyen, et qu'aucun citoyen ne brillera dans la Patrie ; alors, Sire, lorsque, par vous, votre empire sera devenu le plus heureux du globe, votre grand plan est mûr.... Alors vous le devez.... c'est votre devoir alors de vous assujétir l'univers.

LE R O I, après un long silence.

Je vous ai laissé tout dire.... Le monde, je le vois, ne s'est pas peint dans votre tête comme dans celles des autres hommes.... Aussi, n'entends-je pas vous appliquer à une mesure étrangère. Vous m'avez choisi entre tous pour lire dans les replis de votre âme.... Je le crois, parce que je le sais. En faveur de cette confiance, et pour avoir jusqu'à ce jour su concentrer des opinions si chaudement senties.... en faveur de cette modeste réserve, jeune homme, je veux oublier que je suis venu

à les connoître, et comment je les ai connues. Levez-vous. Je veux réfuter le jeune homme qui s'égaroit, non comme Roi, mais comme vieillard. Je le veux, parce que je le veux.... (après l'avoir long-temps considéré) Ainsi le poison même, dans un bon naturel, peut cesser d'être malfaisant... Fuyez mon inquisition... il m'en coûteroit....

LE MARQUIS DE POSA, l'interrompant
avec feu.

Vraiment? il vous en coûteroit?

LE ROI, perdu dans son regard.

Je ne vis jamais un tel homme!... Non, Marquis, vous êtes trop sévère envers moi. Je ne veux pas être un Néron. Je ne veux pas l'être. Je ne veux pas l'être envers vous. Toute félicité ne doit pas s'abîmer devant moi. Non, pas toute.... Vous-même vous devez, pour votre confusion, continuer sous mes yeux d'oser être homme.

LE MARQUIS DE POSA, avec vivacité.

Et mes concitoyens, Sire?... Oh! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ni de mes intérêts.... Et vos sujets, Sire?

LE ROI.

Et puisque vous savez si bien comment me jugera l'avenir, apprenez-lui comment j'en

usai avec les hommes, lorsque j'en trouvai un.

LE MARQUIS DE POSA.

Oh! que le plus juste des Rois nesoit pas à la fois le plus inique ! Il y en a mille meilleurs que moi dans votre Flandre.... Vous-même.... oserai-je vous le confesser librement, grand Roi!... c'est peut-être pour la première fois que vous voyez la liberté sous cette douce image.

LE ROI, avec une douce gravité.

En voilà assez sur ce sujet, jeune homme.... vous penseriez différemment, je m'assure, si vous connoissiez l'homme comme moi.... Cependant je ne vous verrois pas volontiers pour la dernière fois. Par où commencerai-je à vous lier ? dites-le-moi ? Pour la première fois, je me trouve au dépourvu avec ma couronne.

LE MARQUIS DE POSA.

Sire, ce que me fait éprouver ce mot, me vaut plus, infiniment plus que le don de votre couronne.... Laissez-moi, Sire, tel que je suis. Que pourrois-je vous être encore, si vous me corrompiez aussi ?

LE ROI.

Je n'endure pas cet orgueil. D'aujourd'hui vous êtes à mon service. Point de réplique. Cela sera. (après une pause) Mais comment ?

Que voulois-je donc ? n'est-ce pas la vérité que je voulois ? Et ici je rencontre encore plus... Vous m'avez trouvé sur mon trône... mais non dans ma maison. (le Marquis paroît réfléchir) Je vous comprends.... Cependant, fussé-je le plus infortuné des pères, ne pourrois-je être heureux époux ?

LE MARQUIS DE POSA.

Si un fils plein d'espérance, si la possession de la plus excellente des femmes, peuvent donner à un mortel des titres à ce nom, vous êtes le plus heureux par l'un et par l'autre.

LE ROI, d'un air sombre.

Non ! je ne le suis pas.... et je ne sentis jamais plus profondément, qu'en cet instant, que je ne le suis pas. (parcourant le Marquis avec un regard plein d'amertume) Votre père eût été bien heureux, Marquis, s'il avoit pu vous donner un royaume. (Posa détourne les yeux en essuyant des larmes. Silence.) Aucune reconnaissance pour tant de royaumes !

LE MARQUIS DE POSA.

Le Prince pense noblement. Je ne l'ai jamais vu autre.

LE ROI.

Mais moi... Vous le connoissez donc ?

LE MARQUIS DE POSA.

Dès l'université¹.

LE ROI.

Il ne m'a jamais estimé.... Ses railleries se sont publiquement attachées sur mon nom : son cœur est mauvais.

LE MARQUIS DE POSA.

Oserois-je deux mots?...

LE ROI.

Non, si vous ne voulez vous perdre à jamais dans mon estime.... Ce qu'il m'a enlevé, aucune couronne ne peut me le remplacer.... Une reine si vertueuse !

LE MARQUIS DE POSA.

Qui ose, Sire....

LE ROI.

Le monde ! la calomnie ! moi-même.... ici sont des preuves qui la condamnent irrécusablement. Il s'en découvre d'autres qui me laissent redouter ce qu'il y a de plus affreux.... Mais, Marquis.... pénible, pénible il meseroit

¹ Il ne faut pas perdre de vue que Posa n'indique ici Carlos que comme connoissance, et non comme ami. Le secret de leur amitié est si bien gardé, qu'il a échappé à Domingo même.

de ne croire qu'à un: Qui l'accuse?... Si elle étoit capable de s'avilir si bas, ô combien plus une Eboli ne l'est-elle pas de calomnier!... Elle et mon fils ne sont-ils pas haïs du prêtre? et ignoré-je qu'Alba ne respire que vengeance? Je crois moins en eux tous qu'en ma femme.

LE MARQUIS DE POSA.

Sire, il est encore une chose dans l'âme de la femme qui compte plus que toutes les apparences et toutes les calomnies.... je veux dire la vertu conjugale.¹

LE ROI.

N'est-ce pas?... Oh! vous connoissez les hommes, Marquis.... Un tel homme me manquoit dès long-temps.... Oui, je le dis aussi: pour tomber aussi bas qu'on l'en accuse, il en coûte beaucoup. Quoi qu'on veuille m'en dire, le lien de l'honneur ne se rompt pas aussi facilement. Un sang plus fier coule dans des veines royales, et il méprise le limon des appétits impurs qui ne pétillent qu'aux cœurs des esclaves.... L'homme qui me manquoit dès long-temps, c'est vous; vous ou aucun....

¹ L'original dit *weibliches tugens*, la vertu féminine: mot bien plus étendu sans contredit, mais d'une intelligence aussi beaucoup plus difficile.

Vous êtes bon et ouvert, et pourtant vous connoissez l'homme.... et pour cela je vous ai choisi.

LE MARQUIS DE POSA, effrayé.

Moi, Sire?

LE ROI.

Vous êtes devant votre maître, et vous n'avez rien à demander?... rien? Ceci est nouveau pour moi.... Vous jugerez. La passion n'esquivera pas votre regard. Insinuez - vous auprès du Prince.... Suivez la Reine. Je veux moi-même vous donner tout pouvoir pour lui parler. En attendant vous êtes gentilhomme de ma chambre.... Et maintenant qu'on me laisse seul. (il sonne.)

LE MARQUIS DE POSA.

Le puis-je, Sire, avec une seule de mes espérances remplie? Alors ce jour est le plus beau de ma vie.

LE ROI, lui donnant sa main à baiser.

Il n'est pas perdu dans la mienne. (le Marquis se lève et se retire. Le Roi le suit des yeux et l'appelle encore une fois) Vous reviendrez bientôt.... entendez-vous? (le comte de Lerme entre. Le Roi s'adressant à lui) Le Chevalier ne sera plus annoncé dorénavant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

A C T E I V.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de la Reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS,
LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE
DE FUENTÈS, et d'autres Dames.

LA REINE, se levant, à la duchesse d'Olivarès.

Ainsi la clef ne se trouve pas?... Il faudra donc que l'on fasse enfoncer la cassette.... et sur-le-champ.... (elle aperçoit la princesse d'Eboli qui s'approche d'elle, et lui baise la main.) Soyez la bien-venue, aimable Princesse. Je suis charmée de vous voir rétablie.... Vous êtes cependant bien pâle encore....

LA COMTESSE DE FUENTÈS, malignement.

C'est la faute de la fièvre qui attaque horriblement les nerfs. N'est-ce pas, Princesse?

LA REINE.

J'ai fort souhaité vous aller voir , mon amour.... mais, cela je ne l'ose pas.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Au moins la Princesse n'a-t-elle pas manqué de compagnie....

LA REINE.

Je n'ai pas de peine à le croire.... Qu'avez-vous ? vous tremblez.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Rien.... rien du tout , Votre Majesté.... Je vous demande la permission de me retirer...

LA REINE.

Vous nous le cachez, vous êtes plus malade que vous ne voulez le paroître.... Mais rester debout vous fatigue.... Aidez-lui, Comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Je serai mieux à l'air libre. (elle sort.)

LA REINE.

Comtesse de Fuentès, suivez-la.... Quel changement ! (un Page entre et parle à la grande maîtresse qui se tourne vers la Reine.)

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Le marquis de Posa, Votre Majesté. (la Reine

fait un mouvement de surprise) Il vient de la part
de Sa Majesté le Roi.

L A R E I N E.

Je l'attends.

(Le Page sort , et ouvre la porte à Posa.)

S C È N E I I.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA.

Celui-ci met un genou en terre devant la Reine,
qui lui fait signe de se relever.

L A R E I N E.

QUEL commandement de mon maître m'ap-
portez-vous ? Puis-je devant ces Dames....

LE MARQUIS DE POSA.

C'est en particulier que je dois entretenir
Votre Majesté, de l'objet dont je suis chargé.

(Sur un signe de la Reine ses Dames s'éloignent.)

S C È N E I I I.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, avec l'expression de l'étonnement.

DOIS-JE en croire mes yeux, Marquis?
vous? et à moi envoyé par le Roi?

LE MARQUIS DE POSA.

Cela paroîtroit si étrange à Votre Majesté?
A moi, aucunement et pas du tout.

LA REINE.

Le monde est sorti de ses routes.... Vous et
lui!... je confesse....

LE MARQUIS DE POSA.

Que ces deux mots s'assemblent singulière-
ment! Cela peut être.... le temps présent couve
encore plus d'une merveille.

LA REINE.

De plus grandes, à peine.

LE MARQUIS DE POSA.

Supposons que je me fusse enfin laissé con-
vertir.... seroit-ce la peine, à la cour du roi
Philippe, de jouer l'homme singulier? Sin-
gulier? que signifie cela? qui veut se rendre

utile aux hommes, doit commencer par leur remontrer en lui leur semblable. A quoi bon l'appareil fastueux des sectes ? Supposons.... qui est assez dégagé de vanité pour dédaigner de faire des prosélytes à sa religion ?... supposons, que je songe à placer la mienne sur le trône ?

L A R E I N E.

Non !... non, Marquis. Je ne voudrois pas même, en riant, vous prêter cette vision. Vous n'êtes point le rêveur, qui entreprend ce qu'il ne pourra consommer.

LE MARQUIS DE POSA.

Mais ce seroit encore la question, ce me semble.

L A R E I N E.

Ce dont je pourrois au plus vous accuser, Marquis.... ce qui m'étonneroit presque de vous.... seroit....

LE MARQUIS DE POSA.

De l'ambiguïté. Cela peut être.

L A R E I N E.

Du manque de bonne-foi pour le moins. Le Roi ne vous a vraisemblablement pas chargé de me dire tout ce que j'ai à entendre de vous.

LE MARQUIS DE POSA.

Non.

LA REINE.

Et l'illégitimité du moyen peut-elle être annoblie par la pureté du motif? Votre noble fierté.... pardonnez-moi ce doute.... peut-elle se prêter à ce rôle?... à peine le croirois-je....

LE MARQUIS DE POSA.

Oh! non, s'il ne s'agissoit ici que de tromper le Roi. Mais ce n'est pas mon intention. Je prétends même, cette fois, le servir avec plus de sincérité qu'il ne m'en a recommandé lui-même.

LA REINE.

Je vous reconnois là. Et maintenant en voilà assez.... Que fait-il?

LE MARQUIS DE POSA.

Le Roi?... A ce qu'il me semble, je vais être bientôt vengé de mon sévère juge. Ce que je n'étois pas fort pressé d'exposer, Votre Majesté, je m'en doute, le seroit encore infiniment moins de l'entendre.... mais il faut que cela soit entendu. Le Roi fait prier Votre Majesté de ne pas accorder audience aujourd'hui à l'ambassadeur de France. Tel étoit l'objet de ma mission. Elle est remplie.

L A R E I N E.

Et c'est là tout, Marquis, ce que vous avez à me dire de lui ?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

A-peu-près tout ce qui motive ma présence ici.

L A R E I N E.

Je me soumettrai sans peine, Marquis, à n'être pas instruite de ce qui doit, peut-être, demeurer un secret pour moi....

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Cela le doit, Votre Majesté.... Ce n'est pas, que si vous étiez autre que vous-même, je ne m'empressasse de vous informer de certaines choses, et de vous prémunir contre certaines gens... Mais c'est inutile avec vous. Le danger peut rôder autour de vous, sans pour cela que vous deviez jamais le connoître. Tout cela ne vaut pas la peine d'écarter le sommeil des paupières d'un ange. Aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené. Le prince Carlos....

L A R E I N E.

Comment l'avez-vous laissé ?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Comme le seul sage de son temps, qui puisse exalter jusqu'au crime son adoration pour la

vérité : et comme un homme aussi déterminé à mourir pour son amour, que l'est le sage à mourir pour le sien¹. Je suis chargé de quelques mots : mais ici, ici il parle lui-même. (Il remet à la Reine une lettre.)

LA REINE, après l'avoir lue.

Il faut qu'il me parle, dit-il.

LE MARQUIS DE POSA.

Je le dis aussi.

LA REINE.

En sera-t-il plus heureux quand il verra, de ses propres yeux, que je ne le suis pas ?

LE MARQUIS DE POSA.

Non.... mais il en deviendra plus actif et plus résolu.

LA REINE.

Comment ?

¹ Il est essentiel de recueillir, à mesure qu'ils se présentent, les traits qui caractérisent Posa, afin, lorsqu'on le verra en action, de bien comprendre son mobile. On voit ici combien il regarde comme plus puissant l'attrait de mourir pour la vérité que celui de mourir pour sa maîtresse, puisque, voulant donner idée de la passion de Carlos, il dit : Aussi déterminé à mourir pour son amour, que l'est le sage à mourir pour le sien.

LE MARQUIS DE POSA.

Le duc d'Albe est nommé pour aller en Flandre.

LA REINE.

Nommé... on le dit ainsi.

LE MARQUIS DE POSA.

Revenir ! le Roi ne le peut. Il ne revient jamais : car nous le connoissons, le Roi. Immuable comme les loix de la nature, il reste posé sur ses décisions. Mais une chose toute aussi vraie, c'est que le Prince ne doit pas rester ici, ici pas, absolument pas.... et que la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE.

Savez-vous comment l'empêcher ?

LE MARQUIS DE POSA.

Oui.... peut-être. Le moyen est presque aussi extrême que le danger. Il est téméraire comme le désespoir.... Mais je n'en sais point d'autre.

LA REINE.

Nommez-le-moi.

LE MARQUIS DE POSA.

A vous, à vous seule, Reine, j'ose le découvrir. De vous seule Carlos peut l'entendre

sans horreur. A dire vrai, le nom qu'il portera est tant soit peu rude à l'oreille....

L A R E I N E.

Rébellion....

LE MARQUIS DE POSA.

Il doit désobéir au Roi, il doit se rendre secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Tous les Pays-Bas se lèvent à son signal. La bonne cause prendra des forces par la présence d'un fils de Roi. Il fera trembler par ses armes le trône espagnol. Et ce que dans Madrid lui refuse son père, il le lui accordera dans Bruxelles.

L A R E I N E.

Le lui accordera ! vous osez l'espérer ?

LE MARQUIS DE POSA.

Il le devra, j'espère. Comment les forces réunies des Pays-Bas pourroient se soutenir contre la puissance de Philippe, seroit à examiner. Mais non, les choses ne deviendront pas aussi sanglantes. L'Europe s'entremettra entre le père et le fils. Carlos parlera soumission.... et l'humilité fait merveille à la tête d'une armée. Il restera au Roi à choisir entre pardonner généreusement, ou combattre périlleusement. Comment pourra-t-il hésiter ?

Le même homme qui rejette une juste demande, devient un criminel.

L A R E I N E.

Vous lui avez parlé aujourd'hui, et vous présumez cela?....

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

L A R E I N E.

Le plan dont vous me faites part m'épouvante.... et m'enchanté tout-à-la-fois. Je crois que vous n'avez pas tort.... L'idée est hardie, et par-là même elle me plaît, je crois. Je veux la mûrir. Le Prince la connoît-il?

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Il devroit, dans mon plan, l'entendre pour la première fois de votre bouche.

L A R E I N E.

Sans contredit, l'idée est grande.... A moins que la jeunesse du Prince....

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Elle négâte rien. Il trouvera là un Egmont, un Guillaume d'Orange, les braves compagnons de l'empereur Charles-Quint, têtes aussi fortes dans le cabinet, que bras terribles dans les combats.

LA REINE, avec vivacité.

Non ! l'idée est grande et belle.... Le Prince doit agir ; je le sens vivement. Le rôle que l'on lui fait jouer ici m'atterre comme si j'étois lui-même.... Je lui promets la France. Je lui promets aussi la Savoie. Je suis tout-à-fait dans votre opinion , Marquis ; il doit agir.... Mais cette entreprise demande de l'argent.

LE MARQUIS DE POSA.

Aussi est-il déjà tout prêt.

LA REINE.

D'ailleurs je connois des moyens.

LE MARQUIS DE POSA.

Ainsi puis-je lui laisser espérer une entrevue !

LA REINE.

Mais comment ? comment ?

LE MARQUIS DE POSA.

Où les voies naturelles nous sont fermées, nous devons recourir aux extraordinaires....

LA REINE.

Je n'en connois aucune.

LE MARQUIS DE POSA.

Un exemple seulement.... Les souterrains.

LA REINE.

Ne vaut rien. Le Roi en porte la clef sur lui.

LE MARQUIS DE POSA.

Si ce n'étoit que....

LA REINE.

J'y songerai.

LE MARQUIS DE POSA.

Carlos insiste pour une réponse, Votre Majesté. Je lui ai promis de ne pas revenir sans elle. (présentant ses tablettes à la Reine) Deux lignes suffisent en ce moment.... pour remplir son attente.

LA REINE, après avoir écrit.

Vous reverrai-je bientôt ?

LE MARQUIS DE POSA.

Aussi souvent que vous l'ordonnerez.

LA REINE.

Aussi souvent.... aussi souvent que je l'ordonnerai.... Marquis ? Comment dois-je m'expliquer cette liberté ?

LE MARQUIS DE POSA.

Aussi innocemment que jamais vous le puissiez. Nous en jouissons, cela suffit.... cela doit suffire à Votre Majesté.

LA REINE, interrompant.

Avec quelle joie, Marquis, je verrois la liberté conserver encore cet asyle en Europe !

le conserver par lui !... Comptez sur mon secret intérêt....

LE MARQUIS DE POSA, avec feu.

Oh ! je le savois bien, je savois qu'ici je serois entendu.... (La duchesse d'Olivarès paroissant à la porte.)

LA REINE, froidement à Posa.

Ce qui me vient de la part de mon maître.... je le respecterai comme une loi. Mettez aux pieds de Sa Majesté les plus respectueux hommages de sa servante.

(Posa sort.)

S C E N E I V.

Le théâtre représente une galerie.

DON CARLOS, LE COMTE DE LERME.

D O N C A R L O S.

Ici nous n'avons pas à craindre d'être entendus. Qu'avez-vous à me découvrir ?

LE COMTE DE LERME.

Votre Altesse avoit à cette cour un ami.

DON CARLOS, étonné.

Que je ne m'y connoissois pas.... Comment?
Qu'entendez-vous par-là ?

LE COMTE DE LERME.

Je prierai donc Votre Altesse de me pardonner d'en avoir plus appris que je n'aurois dû en apprendre. Cependant j'ajouterai pour la tranquilliser, que je le tiens d'une main sûre ; car, bref, c'est de moi-même.

DON CARLOS.

De qui donc s'agit-il ?

LE COMTE DE LERME.

Du marquis de Posa.

DON CARLOS.

Eh bien !

LE COMTE DE LERME.

Si, comme je pourrois le craindre, il en savoit sur le compte de Votre Altesse, plus que qui que ce soit ne doit en savoir....

DON CARLOS.

Comme vous pourriez le craindre ?

LE COMTE DE LERME.

Il a été auprès du Roi....

DON CARLOS.

Ainsi ?

ACTE QUATRIÈME. 243

LE COMTE DE LERME.

Deux heures entières, et en entretien très-secret.

DON CARLOS.

En vérité ?

LE COMTE DE LERME.

Il n'étoit point question de bagatelles.

DON CARLOS.

Je veux le croire.

LE COMTE DE LERME.

Votrè nom est revenu plus d'une fois.

DON CARLOS.

Ce n'est, j'espère, pas mauvais signe.

LE COMTE DE LERME.

Il a aussi été parlé de la Reine en termes très-énigmatiques dans la chambre de Sa Majesté.

DON CARLOS, reculant de surprise.

Comte de Lerme ?

LE COMTE DE LERME.

Lorsque le Marquis est sorti, j'ai reçu ordre de le laisser entrer dorénavant sans être annoncé.

DON CARLOS.

C'est véritablement beaucoup.

LE COMTE DE LERME.

Tout-à-fait sans exemple, Prince, d'aussi loin que je me souviens, depuis que je sers le Roi.

DON CARLOS.

C'est beaucoup!... c'est véritablement beaucoup.... Et comment, comment disiez-vous qu'on avoit parlé de la Reine ?

LE COMTE DE LERME, reculant.

Non, Prince, non ! c'est contre mon devoir.

DON CARLOS.

La chose est rare ! Vous me dites l'un, et vous ne pouvez me dire l'autre ?

LE COMTE DE LERME.

L'un, je vous le devois ; l'autre, je le dois au Monarque.

DON CARLOS.

....Vous avez raison.

LE COMTE DE LERME.

A la vérité, j'ai toujours connu le Marquis pour homme d'honneur.

DON CARLOS.

Vous l'avez donc très-bien connu ?

LE COMTE DE LERME.

Toute vertu reste pure.... jusqu'à l'essai.

DON CARLOS.

La sienne l'est après comme avant.

LE COMTE DE LERME.

Et la faveur d'un puissant Roi vaut la peine
d'être achetée. Plus d'une grande vertu s'est
laissé entamer par ce harpon doré.

DON CARLOS.

Oh ! oui.

LE COMTE DE LERME.

Souvent même il est sage de découvrir ce
qui ne peut rester caché.

DON CARLOS.

Sage ! oui ! mais, comme vous le dites, vous
n'avez connu le Marquis que pour homme
d'honneur.

LE COMTE DE LERME.

L'est-il encore, mon doute ne lui ôte rien ;
et vous, mon Prince, vous y gagnez double.
(Il veut sortir.)

DON CARLOS, ému, le suit, et lui serre la main.

J'y gagne triple, noble et digne homme....
Je me vois plus riche d'un ami, sans qu'il
m'en coûte celui que je possédois déjà.

(Le comte de Lerme sort.)

S C E N E V.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA,
arrivant par la galerie.

LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS ! Carlos !

D O N C A R L O S .

Qui appelle ? Ah ! c'est toi ! Justement ; je cours à la Chartreuse. Ne tarde pas à m'y suivre. (Il veut sortir.)

LE MARQUIS DE POSA.

Seulement deux minutes.... Reste.

D O N C A R L O S .

Si nous étions surpris....

LE MARQUIS DE POSA.

Mais il n'y a rien à craindre ; ce n'est qu'un mot. La Reine....

D O N C A R L O S .

Tu as été près de mon père ?

LE MARQUIS DE POSA.

Il m'a fait appeler ; oui.

D O N C A R L O S , rempli d'attente.

Eh bien ?

ACTE QUATRIEME. 247

LE MARQUIS DE POSA.

C'est arrangé. Tu verras la Reine.

DON CARLOS.

Et le Roi ? Que te vouloit donc le Roi ?

LE MARQUIS DE POSA.

Lui ? peu de chose.... envie de savoir qui je suis.... zèle d'amis qui, sans mission, ont voulu me servir. Que sais-je ? il m'a offert du service.

DON CARLOS.

Que tu n'as pas accepté !

LE MARQUIS DE POSA.

Bien entendu.

DON CARLOS.

Et comment vous êtes-vous quittés ?

LE MARQUIS DE POSA.

Passablement bien.

DON CARLOS.

Ainsi il n'aura pas été question de moi ?

LE MARQUIS DE POSA.

De toi ? Mais oui, en général. (il tire son souvenir et le donne au Prince). Voici en attendant quelques mots de la Reine, et demain je saurai où et comment....

DON CARLOS lit avec beaucoup de distraction, serre sur lui les tablettes, et veut sortir.

Tu me trouveras donc chez le Prieur?

LE MARQUIS DE POSA.

Mais attends. Qui te presse? Il ne vient personne.

DON CARLOS, avec un rire étudié.

Avons-nous donc réellement changé de rôle? tu es vraiment aujourd'hui d'une étonnante sécurité.

LE MARQUIS DE POSA.

Aujourd'hui? Pourquoi aujourd'hui?

DON CARLOS.

Et que m'écrit la Reine?

LE MARQUIS DE POSA.

Ne viens-tu donc pas, au moment, de le lire?

DON CARLOS.

Moi? ah! fort bien!

LE MARQUIS DE POSA.

Qu'as-tu donc? qu'y a-t-il en toi?

DON CARLOS relit une seconde fois ce que lui a écrit la Reine. Transporté, et avec feu :

Ange du ciel! oui, je veux être... je veux être digne de toi... l'amour agrandit les

ACTE QUATRIÈME. 249

grandes ames. Soit ce que cela voudra : si tu me l'ordonnes, j'obéis. Elle écrit que je dois me préparer à une importante résolution. Que peut-elle entendre par-là ? Ne sais-tu pas ?

LE MARQUIS DE POSA.

Quand je le saurois, Carlos.... es-tu en ce moment disposé pour l'entendre ?

DON CARLOS.

T'ai-je offensé ? j'étois distrait. Pardonne-moi, Rodrigo.

LE MARQUIS DE POSA.

Distract ? par quoi ?

DON CARLOS.

Par.... je ne le sais pas moi-même.... Ce souvenir est donc à moi ?

LE MARQUIS DE POSA.

Pas tout-à-fait. Bien plus, je suis venu pour te demander le tien.

DON CARLOS.

Le mien ? à quelle fin ?

LE MARQUIS DE POSA.

Et tout ce que tu peux avoir d'ailleurs en bagatelles qui ne doivent pas tomber en main tierce, en lettres, ou pensées détachées.... bref, tout ton porte-feuille.

Mais pourquoi ?

LE MARQUIS DE POSA.

Seulement à tout événement. Qui peut répondre d'une surprise ? personne ne viendra le chercher sur moi. Donne.

DON CARLOS, très-agité.

C'est pourtant étrange. D'où vient tout d'un coup ce....

LE MARQUIS DE POSA.

Sois bien tranquille. Je ne sous-entends rien, rien, en vérité ; c'est précaution contre le danger. Je n'avois pas prévu, non, certes, que tu en viendrois à avoir peur de moi.

DON CARLOS, lui remettant son porte-feuille.

Garde-le bien.

LE MARQUIS DE POSA.

Je n'y manquerai pas.

DON CARLOS, le regardant avec expression.

Je t'ai donné beaucoup.

LE MARQUIS DE POSA.

Bien moins que je n'ai déjà reçu de toi.... ainsi le reste, là-bas ; et maintenant, porte-toi bien.... porte-toi bien. (Il veut sortir.)

ACTE QUATRIÈME. 251

DON CARLOS combat en lui-même... enfin
il le rappelle.

Donne-moi les lettres encore une fois.
Parmi, il en est une qu'elle m'écrivit lorsque
je fus si dangereusement malade à Alcalá¹.
Je l'ai toujours portée sur mon cœur. Il m'en
coûte beaucoup de me séparer de cette lettre.
Laisse-moi cette lettre... celle-là seulement...
les autres, prends les toutes. (Il la reprend, et lui
rend le porte-feuille.

LE MARQUIS DE POSA.

Je le fais à contre-cœur. Cette lettre étoit
justement celle dont j'avois besoin.

DON CARLOS.

Adieu. (il s'éloigne lentement et en silence, puis
s'arrête un moment sur la porte, revient, et rapporte
la lettre à Posa.) La voilà. (Sa main tremble. Des
larmes lui échappent, il tombe au cou du Marquis, et
lui presse la poitrine de son visage.) Cela, mon
père ne le peut pas. N'est-ce pas, mon Ro-
drigo? il ne peut pourtant pas cela.

(Il sort précipitamment.)

¹ Je veux bien éviter à la critique la peine de remar-
quer que Carlos, qui, au second acte, ne connoissoit
pas l'écriture de la Reine, se trouve au quatrième avoir
d'elle une lettre, qu'il en reçut à l'université d'Alcalá,
et qu'il porte habituellement sur son cœur. Cette étour-
derie de l'auteur égaiera la critique, et je conviens
qu'un homme sans génie ne l'auroit pas commise.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS DE POSA seul, le suivant des yeux avec étonnement.

SEROIT-IL possible ? le seroit-il ? ainsi , je ne l'aurois pas encore connu ? Pas tout ? ce repli de son cœur m'auroit échappé ? défiance envers son ami !... Comment ce souffle peut-il rester sur cette glace ? Non ! c'est calomnie... Que m'a-t-il fait , pour que moi , plus foible que lui , je l'accuse ? Ce que je lui reproche , moi-même je l'aurois :... Etonné !... il doit l'être ; cela , je le crois aisément. Comment pouvoit-il s'attendre à une aussi étrange dissimulation de la part de son ami ?... affligé même ! Mais je ne puis te l'épargner , Carlos , et je dois tourmenter encore long-temps ta douce ame. Le Roi s'est fié au vase , dans lequel il a versé son secret , et foi exige reconnaissance. Pourquoi parler , s'il n'a pas à souffrir de mon silence ? si même mon silence peut peut-être lui épargner de la souffrance ? Pourquoi montrer à l'endormi l'orage qui roule sur sa tête ?... suffit que je t'en préserve en silence , et lorsque tu t'éveilleras , le ciel sera purifié.

(Il sort.)

S C È N E V I I.

Le théâtre représente le cabinet du Roi.

LE ROI, sur un siège.... Près de lui, L'INFANTE
CLARA-EUGENIA.

LE ROI, après un profond silence.

OUI ! oui ! elle est ma fille !... Comment la nature pourroit-elle mentir avec tant de vérité ! Ces yeux bleus, ce sont les miens ! Ne me trouvé-je pas répété dans tous ces traits ? enfant de mon amour, oui tu l'es. Je te presse contre mon cœur.... tu es mon sang. (il s'arrête tout court) Mon sang ! qu'ai-je à craindre de pis ?... Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens ? (Il a pris le médaillon et porte les yeux tour-à-tour sur le portrait et sur une glace qui se trouve en face de lui.... A la fin, il le jette par terre, se lève brusquement, et repousse de lui l'Infante.) Loin de moi ! loin de moi ! je me perds dans ce gouffre.

SCÈNE VIII.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LE COMTE DE LERME.

SA Majesté la Reine est dans l'anti-chambre,
Sire.

LE ROI.

En ce moment ?

LE COMTE DE LERME.

Et elle demande audience à Votre Majesté.

LE ROI.

A présent ? à cette heure ? à une heure aussi
inusitée ? Non. Je ne puis lui parler.... main-
tenant pas....

LE COMTE DE LERME.

Voici Sa Majesté elle-même.

(Il sort.)

S C È N E I X.

LE ROI, LA REINE entrant, L'INFANTE.

Celle-ci court à sa mère, et se presse contre elle en la caressant. La Reine tombe aux genoux du Roi, qui reste muet et interdit.

L A R E I N E.

Mon maître et mon époux.... je dois.... je suis forcée de venir devant votre trône demander justice.

L E R O I.

Justice?

L A R E I N E.

On s'est porté vis-à-vis moi à une indignité sans exemple. Ma cassette a été forcée.

L E R O I.

Comment?

L A R E I N E.

Et des objets, pour moi, de la plus grande valeur, en ont été soustraits....

L E R O I.

De la plus grande valeur pour vous?

L A R E I N E.

Par le sens que la malignité peut leur donner aux yeux de ceux qui ne sont pas instruits....

LE ROI.

Le sens.... la malignité.... Mais.... levez-vous.

LA REINE.

Pas avant que mon époux ne m'ait engagé sa parole de roi, de poursuivre rigoureusement le coupable; sinon, je me retire d'une cour où ceux qui me volent trouvent asyle.

LE ROI.

Levez-vous donc.... Dans cette attitude.... levez-vous....

LA REINE.

Que le voleur soit d'un rang élevé, c'est ce dont je ne puis douter.... Car dans cette cassette étoient des diamans et des perles pour bien au-delà d'un million, et on n'a enlevé que les lettres.

LE ROI.

Ces lettres cependant me sont....

LA REINE.

Très-volontiers, mon époux. C'étoient des lettres et un médaillon de l'Infant.

LE ROI.

De....

LA REINE.

De l'Infant votre fils.

LE ROI.

A vous?

LA REINE.

A moi.

LE ROI.

De l'Infant? Et c'est à moi que vous le dites?

LA REINE.

Pourquoi pas à vous, mon époux?

LE ROI.

Avec ce front?

LA REINE.

Qu'y a-t-il là qui vous étonne? Vous devez, ce me semble, vous souvenir des lettres que l'Infant m'écrivoit, avec l'agrément des deux couronnes, à Saint-Germain. Le portrait dont il les accompagna fut-il compris dans cette permission?... prit-il sur lui cette hardiesse?... je ne me permettrai pas d'en décider : seulement j'observerai que ce que l'on peut maintenant taxer d'avoir été prématuré, étoit alors très-pardonnable ; car, à coup sûr, il ne se doutoit pas alors que c'étoit à sa mère qu'il l'adressoit.

LE ROI, pouvant à peine se contenir, fait un mouvement pour sortir.... à part.

Avec quel art le serpent se replie ! ... Oh ! je m'y attendois.

LA REINE, saisissant sa main.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

L'INFANTE CLARA-EUGENIA, qui,
pendant cette conversation, a joué avec le médaillon
qu'elle a trouvé à terre, l'apporte à la Reine.

Ah ! voyez, ma mère ! qu'il est beau....

LA REINE.

Quoi ? mon.... (elle reconnoît le médaillon, et
reste immobile d'étonnement. Ils restent les yeux fixés
l'un sur l'autre. Après un long silence) En vérité,
Sire, ce moyen de sonder le cœur de sa femme
me paroît tout-à-fait noble et royal.... Cepen-
dant je me permettrai encore une question.

LE ROI.

C'est moi qui la ferai.

LA REINE.

L'innocence ne doit au moins pas souffrir de
mes soupçons.... Si donc ce vol a été commis
par votre ordre....

LE ROI.

Oui.

LA REINE.

Alors je n'ai personne d'autre à accuser,
personne d'autre à plaindre que vous.... que
vous, Sire, auquel le ciel a refusé une femme
sur laquelle semblables moyens réussissent.

LE ROI.

Je connois ce langage. Mais, s'il me fit prendre le change à Aranjuez, Madame, il ne me le fera pas prendre une seconde fois. Cette innocente et vertueuse Reine qui alors se défendit avec tant de dignité!... je la connois mieux maintenant.

LA REINE.

Que signifie ceci ?

LE ROI.

Qui n'avoit éloigné ses dames que pour jouer avec son enfant....

LA REINE.

Comment, Sire, entendez-vous cela ?

LE ROI.

En un mot donc, et sans détour, Madame!... est-il vrai, est-il toujours vrai, que vous n'eûtes en ce lieu d'entretien avec personne ? Avec personne.... est-ce bien vrai ?

LA REINE.

Je m'entretins avec l'Infant. Oui.

LE ROI.

Oui.... Eh bien ! c'est au grand jour ; c'est clair. Tant d'audace ! si peu de ménagemens pour mon honneur !

LA REINE.

Honneur, Sire? avant d'être la femme du roi Philippe, j'étois déjà la fille de Henri. Et s'il y avoit eu de l'honneur à perdre, il y en avoit alors sur jeu un bien plus grand, pourrois-je craindre, que celui que m'a apporté en dot la Castille.

LE ROI.

Pourquoi me le niâtes-vous?

LA REINE.

Parce que je ne suis point accoutumée, Sire, à me laisser interroger, en présence des courtisans, à la façon des criminels. Je ne refuserai jamais la vérité, lorsqu'elle me sera demandée avec égard, avec bonté.... Et étoit-ce bien là le ton que Votre Majesté me fit entendre à Aranjuez? La Grandesse assemblée seroit-elle, par hasard, le tribunal devant lequel les filles des Rois ont à descendre pour rendre compte de leurs secrètes actions? J'accordoïs au Prince une entrevue qu'il demandoit avec instance. Je le fis, mon époux, parce que je le voulus.... parce que je ne veux point avouer l'étiquette, pour juge des choses que j'ai prononcées innocentes.... et je vous le cachai, Sire, parce que je n'étois pas d'humeur de plaider devant ma cour, avec Votre Majesté, pour ce privilége.

LE ROI.

Ce langage est hardi, Madame, très....

LA REINE.

Et j'ajouterai encore, Sire.... parce que l'Infant est loin de pouvoir se flatter de trouver dans le cœur de son père, la justice, l'indulgence, voulois-je dire, dont il a besoin, et aussi, qu'il mérite.

LE ROI.

Qu'il mérite?

LA REINE.

Car pourquoi devrois-je le cacher, Sire? je l'estime, et je l'aime comme mon parent le plus cher, comme un parent qu'une fois l'on avoit jugé digne de recevoir un nom qui me touchoit d'encore plus près.... Je n'ai pas encore bien appris à voir, pourquoi il devoit m'être plus étranger que tous les autres, parce qu'il me fut plus cher que tous les autres. Si vos maximes d'état peuvent à leur gré former des nœuds, au moins ne peuvent-elles pas avec la même facilité les rompre. Je ne veux point haïr celui que je dois.... Et puisqu'enfin on m'a obligé de parler.... je ne veux.... je ne veux pas voir captives plus long-temps mes affections.... La contrainte ne fera qu'ajouter une valeur nouvelle à mon ami, un

degré de plus à la tentation, et j'irai jusqu'à....

LE ROI.

Elisabeth ! vous m'avez vu dans mes heures de foiblesse. Vous vous faites forte de ce souvenir. Le miroir devant lequel nous sommes vous rend hardie. Vous vous fiez à un pouvoir qui a, plus d'une fois, mis mes forces à l'épreuve..... Cependant n'en craignez que plus. Ce qui m'a pu conduire jusqu'à la foiblesse, peut me pousser aussi jusqu'à la furie.

LA REINE.

Qu'ai-je donc commis ?

LE ROI, lui prenant la main.

Si mes soupçons.... et que manque-t-il encore à la certitude?... un atome de plus dans la mesure déjà comblée de vos fautes.... Si je découvre.... si je suis celui que l'on trompe.... (il quitte sa main) Je saurai triompher de ce reste de foiblesse.... je le saurai.... je le puis, je le veux.... et alors malheur à vous et à moi.

LA REINE.

Mais quel est donc mon crime ?

LE ROI.

Alors pour moi coulera le sang.

LA REINE.

En est-ce venu jusque-là.... Mon Dieu !

LE ROI.

La chrétienté frémit ! Je ne me connois plus moi-même.... Je ne connois plus de coutume, de voix de nature ; je n'en connois plus, de pactes entre les nations, plus.... plus !

LA REINE.

Combien je plains Votre Majesté !

LE ROI, hors de lui.

Plaindre ! la compassion d'une impudique....

L'INFANTE CLARA-EUGENIA, sepend,
effrayée, à sa mère.

Le Roi est en colère, et ma belle maman pleure !

LE ROI repousse rudement l'enfant de sa mère.

Va-t-en, et porte tes plaintes à ton père.

LA REINE, avec douceur et dignité, mais d'une
voix tremblante.

Il faut cependant que je mette cet enfant à l'abri des mauvais traitemens. Viens avec moi, ma fille : (elle l'enlève dans ses bras) si le Roi ne veut plus te connoître, nous avons des garans de l'autre côté des Pyrénées, nous les appellerons.

LE ROI, embarrassé.

Reine ?

Je ne puis plus long-temps.... c'en est trop.
(Elle veut gagner la porte, et tombe sur le seuil contre terre avec l'enfant.)

LE ROI, accourant à elle, avec trouble.

Dieu ! qu'est-ce ? Elizabeth !

L'INFANTE CLARA-EUGENIA, saisie
d'effroi.

Elle saigne ! Ah, maman saigne ! (Elle s'enfuit.)

LA REINE.

Ne viendra-t-il donc personne qui veuille m'emporter de cette chambre ?

LE ROI, avec anxiété, s'empressant autour d'elle.

Quel funeste accident ! du sang !... mérité-je de vous un aussi rigoureux châtiment ?
Levez-vous.... L'on vient.... on va nous surprendre.... levez-vous.... Ma cour entière devra-t-elle se repaître de ce spectacle ? faut-il que je vous prie de vous lever ? (Elle se lève, aidée par le Roi.)

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, LES DUCS D'ALBE et
DE FERIA, LE COMTE DE LERME,
DOMINGO, entrant effrayés.

LE ROI.

QUE l'on conduise la Reine chez elle; elle
ne se trouve pas bien. (La Reine sort accompagnée
du comte de Lerme et du duc de Feria.)

LE DUC D'ALBE.

La Reine en larmes, et le visage en sang!...

LE ROI.

Les diables qui m'y ont conduit crient au
miracle!

LE DUC D'ALBE et DOMINGO.

Nous?

LE ROI.

Vous qui m'en avez dit assez pour me con-
vertir en furie, et rien pour me convaincre.

LE DUC D'ALBE.

Nous avons donné ce que nous avions....

LE ROI.

Que l'enfer vous en remercie, j'ai fait ce

dont je me repens. Etoit-ce là le langage d'une conscience coupable? Une pécheresse a-t-elle cette attitude?...

LE MARQUIS DE POSA, à demi hors de
la scène.

Peut-on parler au Roi?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA.

LE ROI.

AH, voici mon homme! Soyez le bien-venu, Marquis. ... Quant à vous, Duc, je n'ai plus besoin de vous. Laissez-nous. (Albe et Domingo stupéfaits se regardent.)

LE MARQUIS DE POSA, embarrassé, interroge le Roi des yeux.

Ceci renverse toute mon espérance.... car, je l'avouerai, Sire... pour l'affaire qui m'amène ici, j'avois beaucoup compté sur cette voix.... (en s'inclinant obligeamment vers le Duc.)

LE ROI, du ton le plus sérieux aux deux courtisans.

Vous avez entendu ma volonté! Qu'on sorte.
(Ils se retirent.)

SCÈNE XII.

LE ROI, LE MARQUIS DE POSA.

LE ROI, quand ils sont seuls.

Vous avez voulu réparer mes torts, Marquis, je loue votre bonne intention.

LE MARQUIS DE POSA.

Sire, il est aussi trop dur pour le vieux guerrier qui, dans vingt combats, a été à la mort pour vous, de se voir écarté par un jeune homme,

LE ROI.

Il vous sied à vous de penser, à moi d'agir ainsi. Ce qu'en peu d'heures vous avez été pour moi, il ne me le fut pas pendant une vie d'homme. Je n'en veux point agir secrètement avec mes bons plaisirs. Le sceau de ma faveur doit resplendir au loin sur votre front. Je veux voir envié, l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS DE POSA.

Il le sera d'autant plus, Sire, qu'il est moins en état de justifier ce beau titre.

LE ROI.

Que m'apportez-vous ?

LE MARQUIS DE POSA.

Comme je traversois l'antichambre, j'ai entendu courir un bruit, qu'à la vérité je ne puis croire.... Une vive altercation.... Du sang.... La Reine....

LE ROI.

Vous venez de là ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je serois consterné si ce n'étoit pas un faux bruit ; s'il s'étoit, par hasard, passé quelque chose entre Leurs Majestés.... D'importantes découvertes que je viens de faire changent toute la face des choses.

LE ROI.

Eh bien ?

LE MARQUIS DE POSA.

J'ai trouvé moyen de saisir le porte-feuille du Prince, et quelques-uns de ses papiers, qui jetteront, j'espère, quelque lumière....
(Il remet au Roi le porte-feuille de Carlos. ¹)

¹ Il n'est pas difficile de prévoir que c'est sur ce point-ci que se réuniront toutes les critiques ; et j'avouerai que

LE ROI, le fouillant avec curiosité.

Un écrit de l'empereur mon père.... Comment ? Que je ne me souviennne pas d'en avoir entendu parler ? (Il le parcourt, le met de côté, et court à d'autres papiers) Le plan d'une forteresse.... Des pensées extraites de Tacite.... Et quoi donc ici ? Je devrois pourtant connoître la main ! C'est d'une dame. (Il lit attentivement, tantôt à haute, tantôt à basse voix) « Cette clef.... Les appartemens intérieurs du pavillon de la Reine.... Ha ! qu'est-ce que ceci ? L'amour pourra librement exprimer.... sera entendu.... recevra un prix ». Trahison infernale ! Maintenant je le reconnois, c'est elle, c'est sa main....

ce moyen, qui semble indigne de la tragédie, semble aussi l'être du caractère noble et loyal de Posa.

Je n'observerai que deux choses : l'une, qu'un caractère aussi pratique que celui-là considère plus le fond des choses que leur apparence, et veut le but avant la beauté des moyens ; et l'autre, qu'il ne trompe tout le monde que pour servir tout le monde. Une intrigue est formée pour perdre Carlos, et jeter la désolation dans toute la famille royale ; il voit moyen de retourner l'intrigue contre ceux qui la mènent, d'en faire l'instrument du salut de ceux qu'elle devoit perdre, de la ruine de ceux qu'elle devoit faire triompher : on conçoit aisément comment un moyen si brillant doit, si d'ailleurs il est unique, séduire même un Posa.

LE MARQUIS DE POSA.

La main de la Reine ? Impossible.

LE ROI.

De la princesse d'Eboli....

LE MARQUIS DE POSA.

Ainsi seroit donc vrai, ce que m'a tout récemment avoué le page Hénarez qui avoit porté la lettre et la clef.

LE ROI, saisissant la main du Marquis dans la plus vive agitation.

Je me vois dans des mains redoutables.... Cette femme.... Je l'avouerai, Marquis, c'est cette femme qui a forcé la cassette de la Reine.... Les premiers avis me sont venus d'elle.... Qui sait combien le Moine peut en savoir là-dessus.... J'ai été joué par une intrigue infâme.

LE MARQUIS DE POSA.

Alors, il seroit très-heureux....

LE ROI.

Marquis ! Marquis ! je commence à craindre d'avoir été trop loin vis-à-vis de ma femme....

LE MARQUIS DE POSA.

S'il y a eu des intelligences secrètes entre le Prince et la Reine, elles doivent certainement avoir été de toute autre nature que celles

dont on les accuse. Je sais , à n'en pouvoir douter , que le desir qu'a don Carlos d'aller en Flandre , a pris naissance dans la tête de la Reine.

LE ROI.

Je le crois comme vous.

LE MARQUIS DE POSA.

La Reine a de l'ambition.... Dirai-je plus.... Ce n'est pas sans un secret chagrin qu'elle se voit trompée dans ses espérances , et exclue de toute part au trône. La bouillante jeunesse du Prince lui parut favorable à ses lointaines vues.... Son cœur.... Je doute fort si elle peut aimer....

LE ROI.

Devant ses grands plans politiques , je me permets de ne point trembler....

LE MARQUIS DE POSA.

Est-elle aimée?... N'y a-t-il rien à craindre de l'Infant ? Ces questions méritent examen. En ceci une sévère surveillance est , je crois , nécessaire.

LE ROI.

Vous me répondrez de lui....

LE MARQUIS DE POSA , après quelque réflexion.

Si Votre Majesté me croit capable de rem-

plir cet objet, je dois la prier de m'en remettre entièrement, et sans réserve, la direction.

LE ROI.

Cela sera.

LE MARQUIS DE ROSA.

Et tout au moins de ne me croiser dans les entreprises que je pourrais juger nécessaires, par aucun auxiliaire étranger, sous quelque nom qu'il puisse intervenir.

LE ROI.

Par aucun, je vous le promets. Vous avez été mon ange sauveur. Combien ne vous dois-je pas de reconnoissance pour ce que vous venez de m'apprendre ? (Le comte de Lerme entre à ces derniers mots ¹.) Comment avez-vous laissé la Reine ?

LE COMTE DE LERME.

Encore très-abattue de son évanouissement.
(Il considère le Marquis d'un air équivoque ².)

LE ROI.

Je serai à l'instant près d'elle. Qu'on aille le lui annoncer. (Le comte de Lerme sort. Le Marquis inquiet et pensif le suit des yeux ³.)

^{1 2 3} Le lecteur devra ne pas oublier par la suite que ce qui s'est marqué sur les visages à la fin de cette scène, dit plus pour l'intelligence de la pièce que ce qui s'y est dit.

LE MARQUIS DE POSA, au Roi, après une
pause.

Une autre précaution me paroît encore nécessaire. L'Infant pourroit recevoir des avis. Il a des amis en grand nombre.... Peut-être des liaisons dans Gand avec les rebelles ; la crainte pourroit le conduire à des résolutions désespérées.... C'est pourquoi je conseillerois d'aviser sur-le-champ au moyen de parer à ce cas par une mesure prompte.

LE ROI.

Vous avez toute raison. Mais comment....

LE MARQUIS DE POSA.

Une lettre-de-cachet, que mettra dans mes mains Votre Majesté, et dont, au moment du danger, je pourrai faire usage....

LE ROI.

Le pas est bien hardi.... Je doute si....

LE MARQUIS DE POSA.

Il restera secret d'Etat, jusqu'à ce que....

LE ROI va à son bureau, et écrit l'ordre.

Le royaume est au jeu.... L'extrême danger autorise les moyens extrêmes.... Voici, Marquis.... Je n'ai pas besoin de vous recommander les ménagemens....

LE MARQUIS DE POSA, recevant l'ordre.

C'est pour un cas extrême.

LE ROI, lui posant la main sur l'épaule.

Allez, cher Marquis.... pacifiez mon cœur,
et ramenez sur mes nuits le sommeil.

SCÈNE XIII.

Le théâtre représente une galerie.

DON CARLOS, arrivant dans la plus cruelle
angoisse, LE COMTE DE LERME venant
à sa rencontre.

DON CARLOS.

PRÉCISÉMENT, je vous cherchois.

LE COMTE DE LERME.

Et moi, vous.

DON CARLOS.

Est-il vrai? au nom de Dieu, seroit-il vrai?

LE COMTE DE LERME.

Quoi donc!

DON CARLOS.

Qu'il ait tiré contr'elle le poignard? qu'on
l'ait portée chez elle toute en sang? Par tous

les saints , répondez. Que dois-je croire ?
qu'est-ce qui est vrai ?

LE COMTE DE LERME.

Elle s'est trouvée mal , et s'est blessée en tombant. D'ailleurs , ce n'est rien.

DON CARLOS.

Il n'y a d'ailleurs pas de danger ? d'ailleurs pas ? Par votre honneur , Comte ?

LE COMTE DE LERME.

Pas pour la Reine.... Mais pour vous , d'autant plus.

DON CARLOS.

Pas pour ma mère ! Oh ! maintenant Dieu soit loué ! Il m'étoit revenu que le Roi s'étoit déchaîné contre la mère et contre l'enfant. On parloit aussi d'un secret découvert.

LE COMTE DE LERME.

Le dernier pourroit être vrai.

DON CARLOS.

Être vrai ? Comment ?

LE COMTE DE LERME.

Je vous ai donné ce matin un avis , vous l'avez méprisé ; sachez mieux profiter du second.

DON CARLOS.

Comment ?

Si je ne m'abuse, Prince, j'ai vu entre vos mains, ces jours derniers, un porte-feuille de velours bleu-céleste, et ouvrage en or.

DON CARLOS, un peu saisi.

J'en possède un semblable.... Eh bien!....

LE COMTE DE LERME.

Sur la couverture, ce me semble, un profil entouré de perles....

DON CARLOS.

C'est juste.

LE COMTE DE LERME.

Etant entré inopinément dans le cabinet du Roi, il y a peu de momens, j'ai cru en voir un tout semblable dans ses mains, et le marquis de Posa étoit avec lui....

DON CARLOS reste interdit, garde le silence,
et repart avec vivacité.

Cela n'est pas vrai.

LE COMTE DE LERME, avec sensibilité.

Il est donc clair que je suis un imposteur?

DON CARLOS, le fixant longuement.

Vous l'êtes ; oui.

LE COMTE DE LERME.

Ah ! je vous le pardonne.

ACTE QUATRIÈME. 277

DON CARLOS va et vient dans la plus terrible agitation.

Tu fais là un affreux métier, homme ! Quel mal t'a-t-il fait ? Que t'a fait notre innocente union pour tenter, avec cette infernale activité, de la détruire ?

LE COMTE DE LERME.

Prince, je respecte la douleur, même injuste.

DON CARLOS.

O Dieu ! Dieu !.... Dieu ! préserve-moi de la défiance !

LE COMTE DE LERME.

Je me rappelle encore les propres paroles du Roi : combien de reconnaissance ne vous dois-je pas, lui disoit-il comme j'entrais, pour ce que vous venez de m'apprendre !

DON CARLOS.

Oh ! silence, silence !

LE COMTE DE LERME.

Le duc d'Albe devroit être disgracié... les sceaux avoir été retirés au prince de Ruy-Gomez, et donnés au Marquis....

DON CARLOS, perdu dans ses pensées, et comme cherchant une clef à tout cela.

Et il ne m'a rien dit ! Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

LE COMTE DE LERME.

Toute la Cour le considère déjà comme le ministre tout-puissant, et le favori le plus absolu....

DON CARLOS.

Il m'a beaucoup aimé, beaucoup aimé. Je lui fus plus cher que sa propre ame. Oh ! cela, je le sais.... J'en ai mille témoignages. Mais des millions de frères, mais la Patrie ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul ? Son cœur étoit trop grand pour un ami, et le bonheur du seul Carlos étoit trop peu pour son amour. *Il m'a sacrifié à sa vertu* ¹.... Oui ! c'est certain ! maintenant c'est certain ! Maintenant il est perdu pour moi. (Il va et vient, et se cache le visage.)

LE COMTE DE LERME, après quelque silence.

Cher Prince, que puis-je faire pour vous ?

DON CARLOS, sans le regarder.

Aller au Roi, et me vendre aussi. Je n'ai rien à donner.

LE COMTE DE LERME.

Êtes-vous résolu d'attendre les suites ?

¹ Je souligne ces mots pour en marquer mieux l'importance. En tout, toute cette attendrissante scène est l'une des principales clefs de ce qui suit.

DON CARLOS s'appuie contre la balustrade,
et regarde en bas : ses yeux sont fixes.

Il est perdu pour moi ! Oh ! maintenant je
suis très-pauvre !

LE COMTE DE LERME, s'approchant avec
intérêt de Carlos.

Prince, vous ne voulez pas songer à votre
salut ?

DON CARLOS.

A mon salut !... bon homme !

LE COMTE DE LERME.

Et vous n'avez d'ailleurs personne, per-
sonne pour qui vous ayez à trembler ?

DON CARLOS, tressaillant.

Dieu ! pourquoi m'y rappelez-vous !... Ma
mère ! La lettre qu'il m'a redemandée ! Je ne
voulais pas d'abord la lui laisser, et je la lui
ai cependant laissée ! (il va et vient dans la plus
grande agitation, et se tordant les mains) Par quoi
a-t-elle mérité cela de sa part ? Il auroit pour-
tant dû la ménager. Lerme, ne l'auroit-il pas
dû ? (brusquement et décidé) Il faut que j'y
vole.... Il faut que je l'avertisse, il faut que je
la prépare.... Lerme, cher Lerme.... Qui
donc enverrai-je ? N'y a-t-il donc point de
moyen ? Appelez-moi le Marquis.... Vîte....

LE COMTE DE LERME.

Qui ?

280. DON CARLOS ,

DON CARLOS , restant roide sous ce mot.

Ah Dieu !

LE COMTE DE LERME.

Et le Roi est chez elle en ce moment.

DON CARLOS , perdu dans ses pensées.

Ne me reste-t-il donc plus personne ?
Plus , plus personne ?... Pourtant , encore
une ! Le ciel soit loué ! Encore un ami.... Et
là , il n'y a plus rien à gâter. (il s'échappe.)

LE COMTE DE LERME le suit et le
rappelle.

Prince ! où courez-vous ?

(Il disparoît.)

SCÈNE XIV.

Le théâtre représente le cabinet de la princesse
d'Eboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, DOMINGO
qui arrive.

D O M I N G O.

PRINCESSE , avez-vous ouï parler ?...

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

De quoi ? En vérité vous êtes effrayant ,
Chapelain.

DOMINGO.

De notre nouveau ministre.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Comment ? Cette nouvelle extraordinaire qui s'est déjà répandue dans toute la cour, est donc vraie ?

DOMINGO.

Vous avez aussi votre part. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, souveraine d'une nuit d'été.

SCÈNE X V.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC D'ALBE.

LE DUC D'ALBE, à la Princesse.

PLONGEZ-MOI une épée dans le cœur. Moi-même, je l'ai conduit au Roi.

DOMINGO.

Mais qui auroit pu croire !

LE DUC D'ALBE.

D'autant plus à craindre. L'homme qui s'entend aussi bien en prestige, et qui a pu nous plonger, vous et moi, dans un pareil sommeil, un tel homme peut encore davantage.

DOMINGO.

On n'a plus besoin de nous.... Duc ! vous avez entendu, pourtant !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Comment cela est-il allé ? Si vite ! je ne le comprends pas.

LE DUC D'ALBE, réfléchissant.

Que ne donnerois-je pas actuellement pour un ennemi tel que l'étoit l'Infant ?

DOMINGO.

Très-bien dit, vraiment ! Je vous comprends : vous semblez avoir lu dans mon esprit.

LE DUC D'ALBE.

Au fond, je soutiens qu'il est bon.

DOMINGO.

Je le dis aussi.

LE DUC D'ALBE.

Et digne d'un meilleur sort.

DOMINGO.

C'est ce que je n'ai cessé de penser.

LE DUC D'ALBE, après une courte délibération.

Chapelain, vous venez avec moi.

DOMINGO.

Où ? Qu'entendez-vous ?

ACTE QUATRIÈME. 283

LE DUC D'ALBE.

Abattre mon propre édifice, sauf à le relever dans son temps. (il sort.)

DOMINGO.

Et vous, Princesse, vous gardez le silence?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Faites ce qui vous semble bon et nécessaire.
Je ne serai jamais son amie.

(Domingo suit le Duc, don Carlos arrive par l'autre porte.)

SCÈNE XVI.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, DON CARLOS.

DON CARLOS à la Princesse, qui reste interdite à sa vue.

NE vous effrayez pas, Princesse; je veux être doux comme un enfant.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Prince.... cette surprise....

DON CARLOS.

Êtes-vous encore offensée? Encore?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Prince....

DON CARLOS, plus pressant.

Êtes-vous encore offensée ? de grace, dites-le-moi ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Que signifie ?.... Vous semblez oublier, Prince.... Que venez-vous chercher près de moi ?

DON CARLOS, lui prenant la main avec vivacité¹.

Peux-tu haïr toujours ? L'amour blessé ne pardonne-t-il jamais ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI veut retirer sa main.

Où me rappelez-vous, Prince ?

DON CARLOS.

A ta bonté, et à ma reconnoissance.... Ah ! je le sais, je t'ai cruellement blessée, j'ai déchiré ton tendre cœur, j'en ai tiré d'amères larmes. Hélas ! et je ne suis pas même ici pour t'en montrer du repentir.

¹ Le mot *mädchen*, fille, qui revient fréquemment à la bouche de Carlos dans toute cette scène, ne peut malheureusement se traduire. En allemand, ce mot exprime ce qu'il y a de plus virginal dans la femme, et en français, ce qu'il y a de plus dégradé. Voilà nos mœurs. Heureuses mœurs, en vérité, que celles où le mot *filles* est une qualification qui fait rougir jusqu'aux infâmes !

ACTE QUATRIÈME. 285

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Prince, laissez-moi.... je....

DON CARLOS.

Je suis venu, parce que tu es une douce créature, parce que j'espère en ta bonne, en ta généreuse ame. Vois, je n'ai plus d'autre ami dans ce monde, que toi. Une fois tu fus bonne.... Non, tu ne haïras pas toujours, tu ne resteras pas toujours sur ta colère.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, détournant
le visage.

Oh! silence! rien de plus. Au nom du ciel,
Prince....

DON CARLOS.

Laisse-moi te rappeler à ces temps.... te rappeler à ton amour, à ton amour, que j'outrageai si indignement. Laisse-moi aujourd'hui me prévaloir de ce que je te fus un jour, de ce que les rêves de ton cœur me donnèrent une fois. Encore une fois.... pour une fois seulement, rétablis-moi dans ton ame tel que j'y fus, et immole à cette ombre, ce qu'à moi tu ne saurois jamais immoler.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

O Carlos! que vous jouez cruellement avec moi!

DON CARLOS.

Elève-toi au-dessus de ton sexe. Pardonne les offenses. Fais ce que ne fit avant toi aucune femme.... ce qu'aucune après toi ne fera.... J'implore, j'attends de toi une chose inouïe.... Fais-moi.... je t'en conjure à genoux.... fais-moi, fais-moi parler à la Reine.

(Il se jette à ses pieds.)

SCÈNE XVII.

DES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE POSA se précipite dans le cabinet, suivi de deux Officiers des gardes-du-corps.

LE MARQUIS DE POSA, hors d'haleïne se jetant entre Carlos et la Princesse.

QUE vous a-t-il dit ? Ne le croyez pas.

DON CARLOS, toujours aux pieds de la Princesse, et élevant la voix.

Par tout ce qu'il y a de saint....

LE MARQUIS DE POSA, lui coupant la parole.

Il est en démente. N'écoutez pas un insensé !

DON CARLOS, élevant la voix toujours davantage.

Il y va de la vie et de la mort. Conduisez-moi près d'elle.

LE MARQUIS DE POSA, arrachant la
Princesse avec force d'auprès du Prince.

Je vous poignarde si vous l'écoutez. (à l'un des Officiers) Comte de Cordoua, au nom du monarque (il sort la lettre-de-cachet) le Prince est votre prisonnier. (Don Carlos reste comme frappé d'un coup de foudre, et ne profère plus une parole. La Princesse pousse un cri d'effroi et veut fuir. Les Officiers restent saisis d'étonnement. Long et profond silence. On voit Posa trembler avec violence, et ne se maîtriser qu'avec peine. Enfin il rompt le silence, et s'adressant au Prince :) Votre épée, Prince.... Princesse d'Éboli, vous restez, et.... (à l'Officier) que Son Altesse ne parle à personne.... à personne.... pas même à vous.... Il y va de votre tête ! (il dit à basse voix quelques mots à l'Officier; puis se tournant vers les autres :) Je cours me jeter aux pieds de Sa Majesté, lui rendre compte.... (à Carlos) et à vous aussi, Prince.... attendez-moi.... dans une heure.

(Carlos se laisse emmener machinalement, et sans paroître avoir la conscience de sa situation. Seulement en s'en allant, il laisse tomber un regard mourant sur Posa qui se couvre le visage. La Princesse tente encore une fois de s'enfuir, et le Marquis la ramène par le bras.)

SCÈNE XVIII

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE MARQUIS
DE POSA.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Au nom du ciel, au nom du ciel, laissez-moi....

LE MARQUIS DE POSA, la retenant toujours par le bras, et avec un sérieux terrible.

Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Rien.... laissez-moi.... rien....

LE MARQUIS DE POSA, plus terrible, et la retenant avec violence.

Que t'a-t-il révélé!... il n'y a plus ici d'évasion. Tu ne le raconteras plus à personne en ce monde.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, le regardant avec terreur.

Grand Dieu! qu'entendez-vous par-là? Vous ne voulez cependant pas m'assassiner ?

LE MARQUIS DE POSA tire un poignard.

Sur mon honneur, j'y pense très-sérieusement. Dépêche.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Moi ? Moi ? O éternelle miséricorde ! qu'ai-je donc commis ?

LE MARQUIS DE POSA, lui posant le poignard sur la poitrine et regardant au ciel.

Il en est encore temps, le poison ne s'est pas encore échappé de ses lèvres. Je brise le vase, et tout reste comme auparavant.... Le destin de l'Espagne, et la vie d'une femme !... Ce meurtre, je me fais fort de le défendre au jour de ton dernier jugement. (Il reste dans cette position, et balance.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI est tombée à ses pieds, et le regardant d'un œil ferme :

Eh bien ! que tardez-vous ? Je ne demande point de grace.... Non, j'ai mérité de mourir, et je le veux.

LE MARQUIS DE POSA laisse lentement retomber son bras. Après une courte réflexion.

Ce seroit aussi lâche que c'est barbare.... Non ?... non ! Dieu soit loué ?... il s'offre encore un autre moyen....

(Il laisse tomber le poignard et disparaît. La Princesse s'enfuit par une autre porte.)

S C È N E X I X.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de la Reine.

LA REINE , LA COMTESSE DE FUENTÈS.

LA REINE , à la comtesse.

QUELLE rumeur dans le palais ! On ne fait aujourd'hui pas un pas qui ne me fasse tressaillir. Oh ! je vous prie, retournez un peu voir, et rapportez-nous ce que tout cela signifie.

(La comtesse de Fuentès sort, et la princesse d'Eboli se précipite dans l'appartement.)

S C È N E X X.

LA REINE , LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI , hors d'haleine ,
pâle , éperdue , tombe aux pieds de la Reine.

REINE , au secours ! il est arrêté.

LA REINE.

Qui ?

ACTE QUATRIÈME. 291

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le marquis de Posa l'a arrêté par ordre
du Roi.

LA REINE.

Qui donc ? qui ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le Prince.

LA REINE.

Délires-tu ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Ils l'emmènent au moment même !

LA REINE.

Qui l'a arrêté ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le marquis de Posa.

LA REINE.

Ainsi !... Dieu soit loué, que ce soit le mar-
quis de Posa qui l'ait arrêté !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Vous dites cela si tranquillement, Reine ?
si froidement ?... O Dieu ! vous ne soupçon-
nez pas.... vous ne savez pas....

LA REINE.

Pourquoi il a été arrêté ? J'imagine, pour
quelque fausse démarche, qu'il étoit très-

naturel d'attendre d'un caractère aussi bouillant.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Non ! non ! je suis mieux au fait.... non....
O Reine !... Infâme ! infernale action !... pour
lui il n'est plus de salut ! il meurt.

LA REINE.

Il meurt !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Et son assassin , je le suis.

LA REINE.

Il meurt ! Insensée , y penses-tu ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Et pourquoi.... et pourquoi meurt-il ? ô
si j'eusse pu prévoir que cela en viendrait
jusque-là !

LA REINE , la prenant avec bonté par la main.

Princesse , vous êtes encore hors de vous.
Recueillez d'abord vos esprits , afin de me
mettre mieux au fait , et écarter ces noires
images qui me remuent jusqu'au fond de l'ame.
Que savez-vous ? qu'est-il arrivé ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Oh ! point de cette douceur , point de cette
céleste bonté ! Reine , elle brûle ma con-
science comme les flammes de l'enfer. Je suis

indigne d'élever mes regards déshonorés jusqu'à votre hauteur. Réduisez en poussière la misérable qui, dévorée de repentir, de honte et d'horreur d'elle-même, rampe à vos pieds.

LA REINE.

Malheureuse ! qu'avez-vous à me confesser ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Ange de lumière ! céleste perfection ! Vous ne connoissez, vous ne soupçonnez pas encore quel est le monstre auquel vous daignâtes sourire.... Apprenez aujourd'hui à le connoître. C'est moi.... c'est moi qui volai la cassette....

LA REINE.

Vous ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Et qui livrai ces lettres au Roi.

LA REINE.

Vous ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Qui eus l'audace de vous accuser....

LA REINE.

Vous.... vous avez pu....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Vengeance.... amour.... furie.... Je vous haïssois, et j'aimois l'Infant.

Et parce que vous l'aimiez ?...

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Parce que je lui en avois fait l'aveu, et n'avois pas été payée de retour.

LA REINE, après un silence.

Oh ! maintenant tout s'explique !... Levez-vous. Vous l'aimiez.... vous êtes déjà pardonnée. C'est oublié.... levez-vous. (Elle lui tend la main.)

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Non ! non ! un effroyable aveu me reste à faire. Pas avant, grande Reine....

LA REINE, attentive.

Que vais-je encore entendre ? Parlez....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Le Roi.... la séduction.... Oh ! vous détournez les yeux.... Je lis ma damnation sur votre visage.... Le crime dont je vous accuse.... je l'ai commis moi-même.

(Elle presse son visage brûlant contre terre. Longue pause.... La duchesse d'Olivarès sort quelques minutes après du cabinet dans lequel s'est retirée la Reine, et trouve la Princesse toujours dans la même situation. Elle s'en approche en silence ; au bruit, cette dernière se relève, et va comme une insensée, en ne revoyant plus la Reine.)

S C È N E X X I.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE
D'OLIVARÈS.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

DIEU ! elle m'a laissée ! Maintenant, c'en
est fait.

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, s'appro-
chant d'elle.

Princesse d'Éboli !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Je sais ce qui vous amène, Duchesse. La
Reine vous envoie me prononcer mon juge-
ment... Vîte....

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

J'ai ordre de Sa Majesté de recevoir votre
croix et votre clef....

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, tirant une
croix d'or de son sein, la remet à la Duchesse.

M'est-il pourtant encore une fois permis
de baiser la main de la meilleure des Reines ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Dans le cloître de Sainte-Marie, l'on vous
dira ce qui est résolu sur vous.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, fondant en larmes.

Je ne reverrai pas la Reine ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, l'embrasse et détournant le visage.

Vivez heureuse.

(Elle sort au même instant. La Princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet qui est aussi-tôt refermée sur la Duchesse. Elle reste pendant quelques minutes muette et immobile à genoux devant la porte, puis elle se relève, et sort précipitamment en se couvrant le visage.)

SCÈNE XXII.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

LA REINE.

EST-ELLE partie ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Oui, et au désespoir; son sort est effroyable.

LA REINE va avec inquiétude à la fenêtre.

Mais où peut donc rester la comtesse de Fuentès ? Elle devoit me rapporter des détails.... (Un Page entre, dit à voix basse quelque mots à la Duchesse, qui sur cela se tourne vers la Reine.)

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Le duc d'Albe et Domingo , Votre Majesté....

LA REINE , surprise.

Domingo et le duc d'Albe.... Albe et Domingo ?

LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

Ils demandent à Votre Majesté deux minutes d'audience....

LA REINE , après s'être un moment consultée.

Je n'y vois point d'obstacle.... Qu'on les introduise.

(Le Page sort. La Duchesse se retire dans le cabinet.)

SCÈNE XXII.

LA REINE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

LE DUC D'ALBE.

S'IL nous est permis , Reine....

LA REINE.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

DOMINGO.

Notre sincère sollicitude pour la personne

de Votre Majesté ne nous permet pas de lui céler un incident qui menace sa sûreté.

LE DUC D'ALBE.

Nous nous hâtons de prévenir, pendant qu'il en est encore temps, l'effet d'un complot dirigé contre vous....

DOMINGO.

Et de mettre aux pieds de Votre Majesté notre zèle et tous nos services.

LA REINE, les considérant avec surprise.

Révérend Père, et vous, mon noble Duc, vous m'étonnez vraiment. Je ne m'attendois pas à un tel dévouement de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais comment je dois l'apprécier.... Vous me parlez d'un complot qui me menacerait, dites-vous.... Puis-je apprendre qui....

LE DUC D'ALBE.

Nous vous prions de vous tenir en garde contre un certain marquis de Posa, qui a mission de Sa Majesté pour affaires secrètes.

LA REINE.

J'entends avec plaisir que le Roi ait aussi bien choisi. Il y a long-temps qu'on m'a parlé du Marquis comme d'un bon, comme d'un grand homme. Jamais faveur plus élevée à qui en fut plus digne....

DOMINGO.

A qui en fut plus digne ! Nous sommes mieux au fait.

LE DUC D'ALBE.

Ce à quoi il se laisse employer, n'est dès long-temps plus un mystère.

LA REINE.

Comment ? que seroit-ce donc ? vous excitez toute mon attention.

DOMINGO.

Y a-t-il long-temps que Votre Majesté n'a visité pour la dernière fois sa cassette ?

LA REINE.

Comment ?

DOMINGO.

Et rien de précieux n'y manquoit-il ?

LA REINE.

Qu'est-ce à dire ? pourquoi ? Ce qui y manque, toute ma cour le sait... Cependant le marquis de Posa ; quel rapport le marquis de Posa a-t-il avec ceci ?

LE DUC D'ALBE.

Un très-direct, Votre Majesté... car des papiers de la plus haute importance, qui manquent pareillement au Prince, ont été vus ce

matin dans les mains du Roi... lorsque le Chevalier étoit enfermé avec lui. A l'instant, le Prince vient d'être arrêté prisonnier, et le marquis de Posa est ministre.

LA REINE, après quelque réflexion.

Etrange, en vérité ! et au plus haut degré extraordinaire !... Je me découvre ici un ennemi, dont je ne m'étois jamais doutée, et deux amis que je ne me rappelle pas avoir jamais eus... car je dois l'avouer, (les fixant tous les deux pénétration) les mauvais offices que vous m'avez rendus auprès du Roi, j'ai couru risque.... de vous les pardonner....

LE DUC D'ALBE.

Nous ?

DOMINGO.

Duc d'Albe ? nous !

LA REINE, continuant à les tenir sous un regard ferme.

Combien je m'applaudis de m'apercevoir assez tôt de ma précipitation. Déjà mon parti étoit pris de prier, dans la journée même, Sa Majesté, de me présenter mes accusateurs. Ainsi c'est encore mieux ! je pourrai, par-là, m'appuyer du témoignage du duc d'Albe.

LE DUC D'ALBE.

De moi ?... y songez-vous sérieusement ?

L A R E I N E.

Pourquoi pas ?

D O M I N G O.

Pour nous ôter ainsi tous moyens de vous rendre service en secret....

L A R E I N E.

En secret ? (d'un ton fier et sérieux) je serois curieuse de savoir, duc d'Albe, ce que la femme de votre Roi peut avoir à entendre de vous, ou de vous, prêtre, qui doit rester ignoré de son époux ?... Suis-je coupable ou innocente ?

D O M I N G O.

Quelle demande !

L E D U C D ' A L B E.

Et si le Roi n'étoit pas assez juste ? si du moins il ne l'étoit pas maintenant ?

L A R E I N E.

J'attendrai donc qu'il le devienne.... heureux celui qui n'aura qu'à gagner lorsqu'il le sera devenu.

(Elle leur fait une inclination. Ils se retirent.)

SCÈNE XXIV.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

ENFIN, Marquis, enfin ! heureusement vous me venez.

LE MARQUIS DE POSA, pâle comme un mort, le visage renversé, la voix tremblante, et dans le mouvement le plus solennel pendant toute la scène.

Votre Majesté est-elle seule ? N'y a-t-il personne dans ce cabinet qui puisse nous entendre ?

LA REINE.

Pas une âme.... Pourquoi ? qu'apportez-vous ? (elle le considère plus attentivement, et recule d'effroi.) Mais d'où vient cette altération ? qu'est-ce que c'est ? Vous me faites trembler, Marquis.... tous vos traits sont renversés comme ceux d'un mourant.

LE MARQUIS DE POSA.

Probablement vous savez déjà....

LA REINE.

Que Carlos a été arrêté, et à la vérité, par vous, ajoute-t-on.... Ainsi, est-ce donc vrai ?

je ne voulois le croire de qui que ce fût que de vous.

LE MARQUIS DE POSA.

C'est vrai.

LA REINE.

Par vous ?

LE MARQUIS DE POSA.

Par moi.

LA REINE, après l'avoir considéré quelques momens d'un air incertain.

Je respecte vos œuvres, même ne les comprenant pas.... Pourtant cette fois-ci, pardonnez l'inquiétude d'une femme.... Je crains que vous n'ayez joué une partie bien hasardée.

LE MARQUIS DE POSA.

Jel'ai perdue.

LA REINE.

Dieu du ciel !

LE MARQUIS DE POSA.

Soyez tranquille, Reine. Pour lui, j'y ai déjà pourvu. Elle n'est perdue que pour moi.

LA REINE.

Que vais-je entendre, Dieu !

LE MARQUIS DE POSA.

Mais aussi, qu'est-ce qui m'obligeoit de me

mettre ainsi tout au jeu sur un coup si douteux ? tout entier ? Si témérairement , avec tant de confiance , jouer avec le ciel ! Quelle présomption de prendre en main l'intraitable timon du sort ¹, sans avoir l'œil du Tout-Puissant ! Oh ! c'est juste !... Mais que vais-je parler de moi en ce moment ? Le moment est pré-

¹ Je ramène ici le mot à sa signification primitive, qui a son radical dans le verbe *tractare*, manier. Ainsi Virgile dit : *Tractare rudentes*, Eneid, lib. III, pour manier les cordages.

Ce mot, comme beaucoup d'autres, s'est tellement effacé par son long usage au figuré, qu'il ne paroît plus appartenir au propre, et qu'on a l'air d'user d'une grande hardiesse quand on le rappelle au sens matériel et positif. Voici comment on peut expliquer cela. Le premier pas que l'homme fait dans les langues, est le passage du propre au figuré : en élevant sur le premier fond, qui est le langage naturel, un langage plus hardi qui fournit aux besoins des passions et aux formes de l'imagination, l'homme se crée un nouveau monde qui double les richesses de celui qu'il habite, et il paroît s'agrandir de tout ce qu'il emprunte à l'univers. Mais la figure s'use avec le temps, et le seul moyen qui reste à l'écrivain pour ranimer une langue vieillie est de repasser du figuré au propre. Le mot *tumidus*, qui en latin signifie orgueilleux, n'a été visiblement dans son origine qu'un emprunt fait aux flots de la mer gonflée, ou à tel autre objet matériel ; mais il s'est tellement identifié avec le figuré, par son long séjour

cieux, précieux comme la vie d'un homme !
Et qui sait si de l'avare main du juge, ne
tombent déjà pas les dernières gouttes ?

L A R E I N E.

De la main du juge?... Quel ton solennel !
je n'entends point le sens de ce langage....
Vous me bouleversez....

avec lui, que lorsqu'on le rend au propre on a l'air de
lui faire présent d'une très-grande hardiesse, quoique
réellement on ne fasse que lui restituer ce qu'il avoit
d'abord donné. La hardiesse paroîtra plus grande
encore, si c'est dans une langue qui n'ait reçu le mot
que par transmission. Ainsi *mer orgueilleuse* paroît plus
hardi en français que *mare tumidum* en latin, parce que
nous avons perdu les premières traces du passage, et
que nous ne voyons que la hardiesse du retour.

Et ce qui est vrai pour le mot, l'est aussi pour la
phrase. Dans une langue comme la langue française,
les tours finissent par s'épuiser beaucoup plutôt que
dans celles où l'inversion est établie. Ainsi, quand par
vieillesse ils ont perdu toute leur force, il faut les ra-
fraîchir en recourant aux inversions que peut autoriser
la langue, et passer du direct à l'inversion pour la
phrase, comme du figuré au propre pour le mot.
Voilà comment les deux plus grands écrivains de la
langue française, Pascal et Bossuet, ont fait de chacun
de leurs mots autant d'organes, et de chacune de leurs
phrases autant de personnes vivantes, qui font entendre
et voir ces deux grands hommes, à tous ceux qui les
lisent.

LE MARQUIS DE POSA.

Il est sauvé ! A quel prix , n'importe.... Toutefois , pour aujourd'hui seulement. Peu de momens lui restent ; qu'il les épargne. Ils me coûtent quelque chose. Cette nuit même il doit avoir quitté Madrid.

LA REINE.

Cette nuit même ?

LE MARQUIS DE POSA.

Les mesures sont prises. Dans cette même Chartreuse qui , dès long-temps fut le refuge de notre amitié , l'attend la poste. Voici en lettres-de-change tout ce que me donna la fortune en ce monde. Ce qui manque , vous l'ajouterez. J'aurois encore sur le cœur bien des choses à lui dire , bien des choses que mon Carlos doit savoir. Mais je pourrois manquer de temps pour tout terminer personnellement avec lui , et pour cela , c'est à vous que je m'adresse.

LA REINE.

Au nom de mon repos , Marquis , expliquez-vous plus clairement : ne me parlez pas un langage aussi ambigu. Qu'est-ce qui est arrivé ?

LE MARQUIS DE POSA.

Une importante révélation me reste à faire , et c'est entre vos mains que je la dépose. J'eus

un bonheur, que peu d'autres ont connu. J'aimois le fils d'un Prince. Mon cœur consacré à un seul, embrassoit l'univers !... Dans l'ame de mon Carlos, j'avois créé un paradis pour des millions ¹. Oh ! mes rêves étoient beaux.... Mais il plut à l'éternelle sagesse de me rappeler de ma belle création. Il n'aura bientôt plus son Rodrigo. L'ami se transmet dans la bien-aimée. Ici.... ici.... sur ce saint autel, je dépose mon précieux et dernier legs ; c'est ici qu'il le trouvera, quand je ne serai plus. (il se détourne, les larmes étouffent sa voix.)

L A R E I N E.

C'est là le langage d'un mourant. Pourtant j'espère encore que tout ceci n'est qu'un effet de votre sang.... ou bien y auroit-il un sens dans ce discours ?

LE MARQUIS DE POSA, après avoir cherché à se remettre, continue d'une voix plus ferme.

Dites-lui qu'il ait toujours présent à la

¹ Qui dit million, dit un million de *livres* chez nous autres ; parce que les *livres* sont , chez nous autres , la chose par excellence. Mais celui pour lequel les hommes sont la chose par excellence n'a pas besoin de dire millions d'hommes , et lorsqu'il parle de millions, on sait d'avance que c'est de millions d'*hommes*. (J'ai fait une remarque semblable autre part.)

mémoire, le serment que, dans nos jours d'enthousiasme, nous jurâmes sur une hostie que nous partageâmes devant l'autel qu'il n'oubliera pas. J'ai rempli le mien : j'y suis resté fidèle jusqu'à la mort. Maintenant, c'est à lui à tenir le sien. ...

L A R E I N E.

A la mort ?

L A M A R Q U I S D E P O S A.

Qu'il réalise ! ... oh ! dites-lui qu'il réalise le rêve hardi d'un nouvel État, fruit divin de notre amitié. Qu'il mette la première main à ce marbre brut. Achèvera-t-il son ouvrage, ou restera-t-il ébauché ? ... Ne lui importe ! seulement, qu'il y mette la main. Lorsque des siècles se seront écoulés, la Providence appellera sur un trône semblable au sien, un nouveau Prince semblable à lui, qui retirera son ébauche de dessous les ruines, et du même enthousiasme dont il fut enflammé, elle enflammera son nouveau favori. Dites-lui qu'il porte respect aux rêves de sa jeunesse lorsqu'il sera devenu homme ; qu'il se garde d'ouvrir à l'insecte rongeur qu'on nomme une *raison plus saine*, le cœur de la fleur délicate des dieux. Qu'il ne s'y laisse pas tromper, quand la sagesse de la poussière tournera en risée

l'inspiration d'en-haut, l'enthousiasme¹. Je le lui ai souvent répété....

¹ Pour ce passage unique, j'aurois volontiers traduit tout l'ouvrage, quand tout l'ouvrage ne l'eût pas mérité.

Presque tous les effets humains se rapportent, il me semble, à deux principes. Le *raisonnement* qui détruit tout, et l'enthousiasme qui crée tout. Celui-ci, né du cœur, produit l'amour et le génie; l'autre, né de l'esprit, produit la destruction ou l'inaction. Ennemis naturels l'un de l'autre, ils se livrent une guerre éternelle: le raisonnement, comme le plus puissant par le nombre de ses partisans, élève des barrières à l'enthousiasme, et celui-ci comme le plus impétueux, les renverse de temps en temps, sème ses dons parmi ceux qui le persécutent, puis regagne le ciel; c'est l'enthousiasme qui inspire le salut des peuples, les résolutions héroïques, et les dévouemens sans exemple; c'est lui qui nous révèle ce que nous cacha la nature, le *beau moral*, et qui nous donne pour l'attendre, une force que la nature aussi nous refusa, la *vertu*. C'est lui qui jette de temps à autre sur la terre ces masses de lumière, dont le raisonnement s'empare ensuite, et qu'il reproduit en ténèbres, comme l'esprit reproduit en bluettes, les flammes qu'a lancé le génie: alors tout est perdu. La liberté, ce mot de ralliement de tout ce qui porte une âme, n'est plus qu'un gage d'assassinat; les révolutions s'ensanguinent, les nations prennent le change, et accusant le Dieu des attentats de ses faux prêtres, elles le maudissent.

On voit qu'il faut bien distinguer les uns des autres, enthousiasme, fanatisme et exaltation. Les cœurs

Eh bien , Marquis ? où tend....

LE MARQUIS DE POSA , du ton le
plus sérieux.

Et dites-lui que je dépose le bonheur des hommes en son ame ; que , mourant , je l'exige de lui..... et que j'ai payé cher le droit de l'exiger. Il n'eût tenu qu'à moi de faire briller une aurore sur cet empire. Le Roi m'avoit donné son cœur. Il m'appela son fils.... j'eus dans les mains ses sceaux , et ses Alba ont cessé d'être. (il s'arrête et contemple la Reine en silence pendant quelques instans.) Vous pleurez.... Oh ! ces larmes , je les connois , belle ame ! c'est la joie qui les fait couler. Mais ce qui est passé est passé. Carlos ou moi : le choix devoit être prompt et terrible. L'un des deux devoit être perdu , et j'ai voulu être cet un.... N'essayez pas d'en savoir davantage.

chauds ont de l'enthousiasme , les têtes chaudes du fanatisme , les foibles dans l'un ou dans l'autre , de l'exaltation.

Et il faut encore remarquer que l'enthousiaste n'est pas l'homme dont l'enthousiasme est la chose. Enthousiasme comprend *raison sublime* et *chaleur*. L'enthousiaste n'a que cette dernière ; et si je voulois caractériser Carlos et Posa , je dirois : Carlos est un enthousiaste , et Posa a de l'enthousiasme.

LA REINE.

Maintenant, maintenant enfin, je commence à vous comprendre..... Malheureux ! qu'avez-vous fait ?

LE MARQUIS DE POSA.

Sacrifié deux courtes heures du soir pour sauver un beau jour d'été. J'ai rejeté le Roi. Car enfin que pouvois-je être au Roi?... Dans cette terre refroidie, mes roses ne pouvoient plus fleurir. C'étoit le prestige d'une raison puérile, que de vouloir tirer de la rougeur d'un front pétrifié. Devois-je sacrifier un printemps rempli d'espérance, à la fantaisie misérable de tirer de l'arrière-saison des fruits forcés et sans saveur?... Retenir les derniers coups d'un tyran fatigué, au risque de la liberté du siècle ? Misérable renommée ! ce n'est pas toi que je voulois ! Le destin de l'Europe mûrit dans la grande ame de mon ami ; c'est à lui que je renvoie l'Espagne.... Qu'elle saigne jusqu'à lui, sous la main de Philippe !... Mais, malheur ! malheur à moi, malheur à lui, si j'avois à me repentir ! si, ayant eu à choisir, j'avois choisi le pire ! Si j'avois mal compris le signe de la providence, qui m'appeloit, moi, et non lui, sur ce trône ! malheur à lui et à moi si....

N'achevez pas. Ce que vous redoutez, Chevalier, n'arrivera jamais. Je connois votre ami, je réponds de son ame.

LE MARQUIS DE POSA.

C'est ce qui me restoit sur le cœur. Jamais.... jamais cela n'arrivera.... et ma caution, Reine, c'est vous ! (après quelque silence) Je le vis germer, cet amour. Je vis des passions la plus malheureuse, prendre racine dans son cœur..... alors, il fut en ma puissance de la combattre ; je ne le voulus point. Je nourris cet amour, qui, selon moi, n'étoit point malheureux. Les hommes peuvent en juger autrement ; pour moi, je ne me repens pas, mon cœur ne me reproche rien. Je vis la vie où eux ne voient que mort.... Dans cette flamme désespérée, je distinguai de bonne heure le rayon doré de l'espérance : je voulus le conduire à l'excellent ; et ce noble germe de roi, que d'ailleurs un âge d'homme eût à peine développé, un rapide printemps de l'amour devoit le faire fructifier : sa vertu devoit me donner des primeurs, sous cette ardente et forte température. Je voulus l'élever à la plus haute beauté : l'humanité me refusoit un modèle ; le langage, des expressions.... j'en chargeai donc

l'amour : et tout mon soin se réduisit à lui expliquer le sien.

LA REINE.

Marquis, vous étiez si rempli de votre ami, que vous songeâtes trop peu à moi. Me croyez-vous, sérieusement, dégagée de tout ce qu'il y a en moi de mon espèce, lorsque, me destinant à devenir sa providence, vous lui donniez pour arme la vertu ? Vous ne considériez sûrement pas combien c'est hasarder pour notre cœur, que de décorer la passion d'un nom semblable !

LE MARQUIS DE POSA.

Pour toutes les femmes, hors pour une. Je réponds d'une. Ou bien, des desirs le plus noble auroit-il de quoi vous faire honte : être la créatrice de la vertu ! Que revient-il au roi Philippe de l'immortalité qu'obtient son peintre en le peignant ? Et la douce harmonie qui dort dans l'instrument, appartient-elle à l'acheteur qui l'écoute et ne l'entend pas ? Il a bien acheté le droit de le briser en pièces, mais non l'art d'en tirer des accords, et de se fondre dans les délices des sons divins. La vérité existe pour le sage, la beauté pour le cœur sensible¹. Ils s'appartiennent l'un à l'autre.

¹ Les femmes de nos jours savent trop peu ce secret

Cette croyance, aucune idée de convention ne m'en dépouillera..... Promettez-moi de l'aimer éternellement, promettez-moi que, jamais ravalée par le respect humain ou une fausse grandeur d'ame, à une vaine abnégation, vous l'aimerez immuablement et toujours. Reine.... jurez-le-moi, jurez-le dans mes mains.

L A R E I N E.

Mon cœur, je vous le jure, sera seul et toujours le juge de mon amour ¹.

LE MARQUIS DE POSA, retirant sa main.

Maintenant, je meurs tranquille.... ma tâche

en tuant l'amour, elles ont aussi tué leur beauté. Non, la beauté n'existe que pour le cœur sensible : le cœur seul est l'œil de l'amour, et l'amour le seul juge de la beauté.

¹ Je crains encore plus les faux jugemens que pourroient porter quelques lecteurs sur toute cette sublime morale, que je ne crains le reproche de pédantisme ou de présomption qui pourra m'être fait.... On sait quel est l'amour que commande Posa, on sait quelle est la femme à laquelle il le recommande, et pour une femme comme Elizabeth, cette maxime de prendre son cœur pour juge unique de son amour, est aussi féconde en vertu, qu'elle le seroit en dépravation pour beaucoup de femmes modernes. Chez celles-ci le cœur est moins souvent juge que complice.

ACTE QUATRIEME. 315

est consommée. (il s'incline devant la Reine et veut sortir.)

LA REINE le suit des yeux et en silence.

Vous partez, Marquis..... sans me dire quand.... dans combien nous nous reverrons.

LE MARQUIS DE POSA revient, il détourne la tête.

Oui ! nous nous reverrons.

LA REINE, le considérant d'un air pénétrant.

Je vous entends, Posa.... je vous entends très-bien.... Pourquoi en avez-vous ainsi usé envers moi ?

LE MARQUIS DE POSA.

Lui, ou moi.

LA REINE.

Non ! non ! vous vous êtes précipité dans cette action que vous vous êtes nommée sublime. Ne me le niez pas. Je vous connois.... depuis long-temps vous visiez là.... Mille cœurs peuvent se briser, que vous importe pourvu que votre orgueil se satisfasse. Maintenant, maintenant j'apprends à vous comprendre. Vous n'avez aspiré qu'à l'admiration.

LE MARQUIS DE POSA, surpris.... à part.

Non ! je n'étois point préparé sur cela.

LA REINE, après un silence.

Marquis, n'y a-t-il point de salut possible ?

LE MARQUIS DE POSA.

Aucun.

LA REINE.

Aucun ? réfléchissez-y bien. Aucun possible ? même par moi ?

LE MARQUIS DE POSA.

Même par vous.

LA REINE.

Pas même par un crime ?... Vous ne me connoissez qu'à demi.... j'ai du courage.

LE MARQUIS DE POSA.

Je le sais.

LA REINE.

Et point de salut ?

LE MARQUIS DE POSA.

Point.

LA REINE le quitte, et se cache le visage.

Allez ! je n'estime plus aucun homme.

LE MARQUIS DE POSA, prosterné
devant elle, dans la plus vive émotion.

Reine.... O Dieu ! la vie est pourtant belle !

(Il se relève et s'éloigne avec précipitation. La Reine
est rentrée dans son cabinet.)

SCÈNE XXV.

Le théâtre représente l'anti-chambre du Roi.

LE DUC D'ALBE et DOMINGO vont et viennent chacun de leur côté et en silence ; LE COMTE DE LERME sort du cabinet du Roi. Survient DON RAIMOND DE TAXIS, grand-maître des postes.

LE COMTE DE LERME.

Le Marquis ne s'est-il pas encore laissé voir ?

LE DUC D'ALBE.

Pas encore. (Lerme voulant rentrer.)

DON RAIMOND DE TAXIS entre et l'appelle.
Comte de Lerme, annoncez-moi.

LE COMTE DE LERME.

Le Roi n'y est pour personne.

DON RAIMOND DE TAXIS.

Dites-lui qu'il faut que je lui parle : c'est de la dernière importance pour Sa Majesté. Hâtez-vous. Cela ne souffre aucun retard. (Lerme entre dans le cabinet.)

LE DUC D'ALBE, s'adressant à Taxis.

Mon cher Taxis, il faut vous faire à la patience. Vous ne parlerez pas au Roi.

DON RAIMOND DE TAXIS.

Non ? et pourquoi ?

LE DUC D'ALBE.

Vous auriez dû prendre la précaution d'en obtenir la permission du chevalier de Posa, qui retient prisonnier le père aussi bien que le fils.

DON RAIMOND DE TAXIS.

Posa ? comment ? c'est cela même. C'est le même des mains duquel j'ai reçu ces lettres....

LE DUC D'ALBE.

Ces lettres ? Quelles lettres ?

DON RAIMOND DE TAXIS.

Qu'il m'a chargé d'expédier sur-le-champ pour Bruxelles.

LE DUC D'ALBE, réfléchissant.

Bruxelles !

DON RAIMOND DE TAXIS.

Et que je porte au Roi.

LE DUC D'ALBE.

Bruxelles ? Avez-vous entendu, Chapelain ? pour Bruxelles !

ACTE QUATRIÈME. 319

DOMINGO, s'avancant avec empressement.

C'est fort suspect !

DON RAIMOND DE TAXIS.

Et avec quelle instance, quelle inquiétude
il me les recommandoit !

DOMINGO.

Inquiétude !... Voyez !

LE DUC D'ALBE.

A qui sont-elles adressées ?

DON RAIMOND DE TAXIS.

A Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

LE DUC D'ALBE.

A Guillaume !... Chapelain ! c'est une trahison.

DOMINGO.

Quoi d'autre cela pourroit-il être ? oui, certes, ces lettres doivent être remises au Roi sur l'instant. Quel honneur pour vous, digne homme, de remplir aussi exactement votre emploi !

DON RAIMOND DE TAXIS.

Révérènd Père, je ne fais que mon devoir.

LE DUC D'ALBE.

Vous faites bien.

LE COMTE DE LERME, sortant du cabinet,
à Taxis.

Le Roi veut vous parler. (Taxis entre) Le
Marquis n'a pas encore paru ?

DOMINGO.

Qu'on le fasse chercher par-tout.

LE COMTE DE LERME.

C'est pourtant étrange !

LE DUC D'ALBE.

Très-étrange, très-naïf, sur mon honneur !
Le fils du Roi prisonnier d'Etat , et le Roi
même ignorant pourquoi ?

DOMINGO.

Il ne s'est pas encore présenté pour rendre
compte ?

LE DUC D'ALBE.

Et comment le Roi l'a-t-il pris ?

LE COMTE DE LERME.

Le Roi n'a pas encore proféré une parole.
(On entend du bruit dans le cabinet.)

LE DUC D'ALBE.

Qu'est-ce que cela ? Silence !

PON RAIMOND DE TAXIS, sortant du cabinet.

Comte de Lerme ? (ils rentrent ensemble.)

LE DUC D'ALBE, à Domingo.

Mais qu'est-ce qui se passe ?

DOMINGO.

Avec ce ton d'effroi ! si ces lettres interceptées !... Je ne présage rien de bon, Duc d'Albe.

LE DUC D'ALBE.

Il fait appeler Lerme, et il doit savoir cependant que nous sommes dans l'anti-chambre....

DOMINGO.

Notre temps est passé.

LE DUC D'ALBE.

Ne suis-je donc plus celui devant lequel toutes les portes s'ouvroient ? Comme tout s'est métamorphosé autour de moi !...

DOMINGO s'approche doucement du cabinet, et applique l'oreille contre la porte.

Écoutons !

LE DUC D'ALBE, après une pause.

Tout est muet. On les entendroit respirer.

DOMINGO.

Le double tapis retient le son.

LE DUC D'ALBE.

Retirez-vous ! on vient.

DOMINGO, quittant la porte.

Je me sens engoissé comme si nous étions au moment où une grande destinée se décide.

SCÈNE XXVI.

LE PRINCE DE PARME; LES DUCS DE
FERIA et DE MEDINA-SIDONIA
entrent, accompagnés de quelques autres Grands;
LES PRÉCÉDENS.

LE PRINCE DE PARME.

PEUT-ON parler au Roi?

LE DUC D'ALBE.

Non.

LE PRINCE DE PARME.

Non ? Qui est avec lui ?

LE DUC DE FERIA.

Le marquis de Posa, sans doute.

LE DUC D'ALBE.

On l'attend à chaque instant.

LE PRINCE DE PARME.

Nous ne faisons qu'arriver de Saragosse;
l'alarme est répandue dans tout Madrid. Est-
il donc vrai ?

DOMINGO.

Oui, malheureusement.

LE DUC DE FERIA.

Cela seroit vrai, il auroit été arrêté par le
Chevalier ?

ACTE QUATRIEME. 325

LE DUC D'ALBE.

Cela aussi.

LE PRINCE DE PARME.

Pourquoi ? qu'est-il arrivé ?

LE DUC D'ALBE.

Pourquoi ? Aucun homme au monde ne le sait que Sa Majesté et le marquis de Posa.

LE PRINCE DE PARME.

Sans que les Cortez du royaume aient été assemblés ?

LE DUC DE FERIA.

Malheur à qui aura pris part à ce crime d'état.

LE DUC D'ALBE.

Malheur à lui ! j'en dis autant !

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.

Moi de même !

LES AUTRES.

Et nous tous !

LE PRINCE DE PARME.

Qui me suit dans le cabinet ?... Je me jette aux pieds de Sa Majesté.

LE COMTE DE LERME, se précipitant du cabinet.

Duc d'Albe !

Enfin ! Dieu soit loué ! (Albe se hâte d'entrer.)

LE COMTE DE LERME, hors d'haleine et
dans la plus grande agitation.

Quand le Marquis viendra , le maître n'est
plus seul maintenant : il le fera appeler....

DOMINGO, à Lerme, pendant que tous se pressent
avec la plus impatiente curiosité autour de lui.

Comte, qu'est-ce qui est arrivé ? Vous êtes
pâle comme un mort.

LE COMTE DE LERME veut s'en aller.

C'est infernal.

LES DUCS DE PARME et FERIA.

Quoi donc ? quoi donc ?

LE DUC DE MEDINA-SIDONIA.

Que fait le Roi ?

DOMINGO, en même temps.

Infernal ! Quoi donc ?

LE DUC DE LERME.

Le Roi a pleuré.

DOMINGO.

Pleuré !

TOUS ENSEMBLE, du ton du plus profond
étonnement.

Le Roi a pleuré ! (On sonne dans le cabinet ,
Lerme rentre.)

DOMINGO, en voulant le retenir.

Comte ! encore un mot ! Un instant !... Il est parti.... Nous sommes là pétrifiés d'effroi.

SCÈNE XXVII.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, en grande hâte,
hors d'elle-même.

Où est le Roi ? Où est-il ? Il faut que je lui parle. (à Feria) Vous, Duc, conduisez-moi à lui.

LE DUC DE FERIA.

Le Roi est occupé. Personne ne peut avoir accès.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Signe-t-il déjà l'horrible sentence ? Il est trompé. Je lui prouverai qu'il est trompé.

DOMINGO, lui faisant un geste significatif.

Princesse d'Éboli ?

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, allant à
Domingo.

Et vous aussi, prêtre, vous êtes là ? Fort bien. J'ai justement besoin de vous. Vous

m'appuieriez. (Elle saisit sa main, et veut l'entraîner dans le cabinet.)

DOMINGO.

Moi ! Vous êtes hors de vous , Princesse !

LE DUC DE FERIA.

Retirez-vous. Le Roi ne vous entendra pas maintenant.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Il faut qu'il m'entende. Il faut qu'il entende la vérité..... la vérité ! fût-il dix fois un Dieu !

DOMINGO.

Retirez-vous ! retirez-vous ! Vous risquez tout : retirez-vous !

LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

Homme ! tremble devant le courroux de tes idoles. Je n'ai plus rien à ménager. (Comme elle veut entrer dans le cabinet, le duc d'Albe en sort.)

LE DUC D'ALBE, les yeux rayonnans ; il marche d'un air de triomphe, et va à Domingo qu'il embrasse.

Faites chanter un *Te Deum* dans toutes les églises. La victoire est à nous.

DOMINGO.

A nous.

ACTE QUATRIÈME. 527

**LE DUC D'ALBE, à Domingo et au reste
des Grands.**

**Maintenant qu'on entre chez le Roi. Vous
en apprendrez de moi davantage.**

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

A C T E V.

Le théâtre représente une chambre du palais, séparée par une grille de fer d'une grande cour, dans laquelle on voit se promener des Gardes.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

(Don Carlos, assis près d'une table, la tête appuyée sur le bras, comme s'il sommeilloit. Au fond de l'appartement on voit quelques Officiers qui sont enfermés avec lui. Le marquis de Posa entre sans qu'il l'apperçoive, et dit quelques mots à voix basse aux Officiers, qui aussi-tôt se retirent : lui-même s'avance près de Carlos, et le considère, pendant quelques instans, avec tristesse et en silence; enfin, il fait un mouvement qui tire celui-ci de sa rêverie. Carlos se lève, apperçoit le Marquis et tressaille : ensuite il le considère un moment avec de grands yeux fixes, et porte la main à son front, comme s'il vouloit se rappeler quelque chose.)

LE MARQUIS DE POSA.

C'EST-MOI, Carlos.

DON CARLOS, lui donnant la main.

Ainsi, tu viens encore à moi ! Cela est pourtant beau de ta part.

LE MARQUIS DE POSA.

Je pensais qu'ici tu pourrais avoir besoin de ton ami.

DON CARLOS.

En vérité ? Penses-tu cela vraiment ? Vois, cela me réjouit. ... me réjouit inexprimablement. Ah ! je le savais bien que tu étois toujours resté bon pour moi.

LE MARQUIS DE POSA.

Aussi mérité-je que tu le penses.

DON CARLOS.

N'est-ce pas ? Oh ! nous nous comprenons encore en entier. J'aime cela. Ce ménagement, cette douceur vont bien aux grandes âmes comme toi et moi. Mettons que mes prétentions fussent en quelques points injustes et exagérées, devois-tu pour cela me refuser même ce qui étoit juste ? Austère peut être la vertu, inhumaine jamais. ... Qu'en puis-je si tes devoirs étouffent mes joies ? Tu le sais, nous n'y pouvons rien. ... Mais me plaindre, tu le pouvois toujours.

LE MARQUIS DE POSA.

Tu me méconnois, Carlos ; jamais je ne fus indigne de toi.

DON CARLOS.

Mais moi, de toi ?

Carlos, laisse-moi parler ; j'ai beaucoup à te dire et peu de temps.

DON CARLOS.

Soit, je te crois.... Il a dû beaucoup t'en coûter ! Oh ! je n'en doute pas, je sais combien a dû saigner ton tendre cœur quand pour l'autel tu parois la victime.

LE MARQUIS DE POSA.

Carlos ! comment entends-tu cela ?

DON CARLOS.

C'est toi, maintenant, qui accompliras ce que je dus moi-même et ne pus pas. Tu donneras aux Espagnols des jours dorés, qu'en vain ils eussent attendus de moi. C'en est fait de moi.... c'en est fait pour toujours. Tu as senti cela. Oh ! ce funeste amour avoit irréparablement étouffé les fleurs hâtives de mon esprit. J'étois mort pour les vastes espérances que tu avois placées sur moi. La Providence ou le hasard t'amènent au Roi ; il m'en coûte mon secret, et le Roi est à toi.... Tu pouvois devenir son ange tutélaire. Il n'étoit plus de salut pour moi.... pour l'Espagne, peut-être.... Ah ! rien n'est ici condamnable, rien, rien n'est ici condamnable que mon inconcevable aveugle-

ment... à n'avoir pas vu jusqu'à ce jour, que tu... es aussi grand que sensible '.

' Il faut bien faire attention à ceci : l'ame sensible vaut pour l'amitié : la grande ame pour les grandes choses. La grande ame voit *d'abord* les choses ; l'ame sensible, l'individu : de sorte que celle-ci sacrifiera les choses à l'individu, au lieu que l'autre sacrifie l'individu aux choses. *J'ai donc eu tort*, doit se dire don Carlos, *d'avoir pris mon ami dans un homme occupé du salut d'un peuple ; car si ce salut le demande , mon ami me sacrifiera*. Ce raisonnement est très-juste , mais don Carlos l'applique à faux. Sans contredit, son ami l'eût sacrifié, s'il eût jugé ce sacrifice nécessaire au salut de la Flandre ; mais ici c'étoit tout le contraire. Le salut de la Flandre demandoit le salut de Carlos ; ainsi Posa le sauvera ; non pour lui , mais pour elle ; non comme son ami , mais comme le Prince qu'il a façonné, qui, par son rang, fortifiera la résistance des Flamands , et qui établira un jour du haut d'un trône , la doctrine qu'il lui a transmise.

Bien plus. Si pour sauver Carlos il faut qu'il se sacrifie lui-même , il se sacrifiera , *parce que c'est par son sacrifice même qu'il satisfera sa passion*. L'accomplissement de ses *vues* (qui sont l'établissement de la liberté) a besoin de *puissance* : il n'en a pas. Carlos en aura, et a ses vues. Dès lors, dans la nécessité d'opter , il doit sacrifier l'inventeur à l'exécuteur , car le Prince périssant , tout périt ; Posa périssant , tout reste.

Enfin, quoique l'inventeur qu'il sacrifie soit *lui*, et que l'exécuteur qu'il sauve soit un *autre que lui*, il ira à ce sacrifice joyeusement, une fois qu'il lui sera

LE MARQUIS DE POSA, sortant d'un étonnement profond.

Non ! je n'avois pas prévu cela ; je n'avois pas prévu que la générosité d'un ami pourroit

prouvé nécessaire, parce que sa mort rehausse les obligations de Carlos, et lui montre comment un grand cœur marche vers un grand but : parce qu'un homme de la trempe de Posa traite toujours légèrement l'existence, et que de tels tempéramens aiment à se prodiguer comme les autres à se ménager ; les hommes ne manquant jamais d'évaluer leur vie le contraire de ce qu'elle vaut, celui dont la vie est précieuse l'estimant peu, celui dont elle est sans valeur l'estimant beaucoup ; les uns l'envisageant comme moyen, les autres comme but ; ceux-ci préférant vivre longuement, ceux-là, mourir utilement et grandement ; parce que les grandes âmes se passionnant pour de grandes choses, ont un terme de comparaison qui leur montre la petitesse de la vie, tandis que les petites âmes se passionnant pour de petites choses, ont un terme de comparaison, qui rehausse à leurs yeux sa grandeur, et elles disent, Il est grand de vivre ; comme les autres, Il est grand de mourir.

Et pourquoi ce beau sacrifice sera-t-il donc perdu ? Parce que Posa a commis la faute de l'offrir à un homme plus sensible que grand, comme don Carlos avoit commis celle de prendre son ami dans un homme plus grand que sensible. Carlos qui croit que c'est à lui que l'on s'immole, ne voudra plus d'une vie si chèrement achetée ; plus fier d'être l'objet du sacrifice que jaloux

être plus pénétrante que ma mondaine sollicitude. Tout mon édifice s'écroule à la fois... j'avois omis ton cœur dans mon calcul.

DON CARLOS.

A la vérité, s'il eût été possible de lui épargner ce sort... vois, je t'aurois dû une éternelle reconnoissance. Ne pouvois-je donc moi seul le supporter? falloit-il qu'elle fût la seconde victime?... Mais silence sur ceci.... Je ne veux te charger d'aucun reproche.... En quoi la Reine te touche-t-elle? Aimes-tu la Reine? Ta sévère vertu doit-elle scruter les petits soins de mon amour? Pardonne-moi.... j'étois injuste.

LE MARQUIS DE POSA.

Tu l'es. Non pas toutefois à cause de ce reproche. Si j'en méritois un, je les mériterois

d'en profiter, il criera à son père, il criera à tout l'univers: C'est pour moi qu'il est mort! Vous l'accablâtes de votre faveur, il lui tourna le dos, et préféra mourir pour moi.

Ces deux clefs formées du rapprochement de tous les passages décisifs, faciliteront, je l'espère, l'intelligence de la pièce et des caractères. Que Schiller, que le lecteur me pardonnent un soin qu'ils pourront juger superflu. Ma sollicitude pour ce chef-d'œuvre, doit m'absoudre aux yeux de l'un et de l'autre.

tous.... et alors je ne serois pas ainsi devant toi. (il tire son porte-feuille) Voici quelques-unes des lettres que tu me donnas à garder. Prends-les sur toi.

DON CARLOS, considérant les lettres et Posa
tour à tour, avec étonnement.

Comment ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je te les rends, parce qu'elles pourroient désormais être plus en sûreté dans tes mains qu'entre les miennes.

DON CARLOS.

Qu'est-ce que ceci ? Le Roi ne les a donc pas lues ? il ne les a donc pas eues sous les yeux ?

LE MARQUIS DE POSA.

Ces lettres ?

DON CARLOS.

Tu ne les lui as pas montrées toutes ?

LE MARQUIS DE POSA.

Qui t'a dit que je lui en aie montré quelques-unes ?

DON CARLOS étonné au plus haut degré.

Est-il possible ? Le comte de Lerme....

LE MARQUIS DE POSA.

C'est lui qui t'a dit ?... Oui !... maintenant,

maintenant tout s'explique ! Mais qui pou-
voit aussi prévoir cela?... Ainsi Lerme....
Non, cet homme n'a jamais su mentir. Fort
bien, les autres lettres sont dans la main du
Roi.

DON CARLOS le considère long-temps dans
un muet étonnement.

Mais pourquoi suis-je donc ici ?

LE MARQUIS DE POSA.

Par précaution, dans le cas où tu serois
tenté une seconde fois de choisir pour ta con-
fidente une Eboli.

DON CARLOS.

Ah ! maintenant enfin, m'y voilà.... Main-
tenant je crois.... tout est clair.

LE MARQUIS DE POSA va à la porte.

Qui est là ?

S C È N E I I.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC D'ALBE.

LE DUC D'ALBE s'approche respectueusement du Prince, et pendant toute la scène il tourne le dos à Posa.

Prince, vous êtes libre, le Roi m'envoie vous l'annoncer. (Carlos regarde avec surprise le Marquis. Tous se taisent.)

LE MARQUIS DE POSA, au Duc.

Le Roi peut, selon son plaisir, punir et pardonner. Je m'étonne seulement de voir le Prince en liberté avant qu'on ne m'ait entendu.

LE DUC D'ALBE, au Prince, sans faire attention à Posa.

Et je m'estime heureux, Prince, d'avoir le premier....

DON CARLOS les considère l'un et l'autre avec la plus grande surprise... au Duc, après une pause.

J'aurois été fait prisonnier, et mis en liberté sans savoir davantage la raison de l'un que de l'autre?

LE DUC D'ALBE.

Par une méprise, Prince, autant que je puis savoir, à laquelle le Roi a été entraîné par certain fourbe....

DON CARLOS.

Cependant, c'est par l'ordre du Roi que je me trouve ici ?

LE DUC D'ALBE.

Où, par une surprise faite à Sa Majesté.

DON CARLOS.

Ceci m'afflige réellement.... Cependant quand le Roi commet une erreur, c'est au Roi en personne à la réparer. (il cherche les yeux de Posa, et reste en attitude haute vis-à-vis le duc d'Albe.) On m'appelle ici le fils de don Philippe. Les regards de l'envie et de la calomnie reposent sur moi. Ce que Sa Majesté fait par devoir, il ne me convient point de sembler le tenir de sa grace : aussi bien suis-je prêt à me présenter devant le tribunal des Cortez.... je ne reprends pas mon épée de ces mains-là.

LE DUC D'ALBE.

Le Roi ne mettra aucun retard à satisfaire à la juste demande de Votre Altesse : si elle permet que je l'accompagne près de lui....

Je reste ici, jusqu'à ce que le Roi ou Madrid viennent m'en tirer. Portez-lui cette réponse.

(Albe se retire; on le voit encore quelque temps dans l'avant-cour occupé à donner des ordres.)

S C È N E I I I.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS, après que le Duc est sorti, s'adresse plein d'attente et d'étonnement à Posa.

QU'EST-CE donc que ceci? explique-le-moi. Tu n'es donc plus ministre?

LE MARQUIS DE POSA.

Jel'ai été, comme tu vois. (s'avancant à lui plein d'émotion) O Carlos, cela a opéré, cela a réussi. Maintenant tout est arrangé; bénie soit la Providence qui a permis que cela réussît.

DON CARLOS.

Réussi? quoi? je ne te saisis pas.

LE MARQUIS DE POSA, lui prenant la main.

Tu es sauvé, Carlos... tu es libre... et moi... (il s'arrête court.)

DON CARLOS.

Et toi?

LE MARQUIS DE POSA.

Et moi.... je te serre contre mon cœur, pour la première fois, avec un plein, un entier droit. Je l'ai, oui je l'ai acheté avec tout, tout ce qui m'est cher.... O Carlos, combien doux, combien auguste est ce moment ! je suis content de moi.

DON CARLOS.

Quel subit changement dans tous tes traits ! jamais je ne te vis ainsi. Ta poitrine s'élève, et tes yeux resplendissent comme ceux d'un être d'en-haut.

LE MARQUIS DE POSA.

Joie de consommation. Ma carrière est finie, maintenant c'est à toi à courir la tienne. Il faut nous dire adieu, Carlos. Ne t'effraie point. Oh ! sois un homme ; et quoi que tu puisses avoir à entendre, Carlos, promets-moi de ne pas aggraver cette séparation par une douleur sans mesure et indigne d'une grande âme. Tu me perds, Carlos, pour beaucoup d'années.... des fous nomment cela pour toujours. (Carlos retire sa main de celle de Posa, et il le regarde immobile sans rien répondre.) Sois un homme. J'ai beaucoup compté sur toi ; je n'ai pas voulu éviter de passer avec toi ces heures anxieuses, qu'on nomme, avec effroi, les der-

nières. Te l'avouerai-je, Carlos, je m'en suis réjoui.... Viens, asseyons-nous, je me sens épuisé et rendu. (il s'approche de Carlos qui est toujours plongé dans une stupeur profonde, et qui se laisse machinalement tirer à lui.) Où es-tu ? tu ne me donnes point de réponse ? je serai court. Le jour que nous allâmes pour la dernière fois à la Chartreuse, le Roi me fit mander. La suite, tu la sais, ainsi que tout Madrid. Ce que tu ne sais pas, c'est que ton secret avoit été trahi : que les lettres saisies dans la cassette de la Reine témoignioient contre toi ; que j'appris tout cela de la bouche même du Roi, et que j'étois son confident. (il s'arrête pour attendre la réponse de Carlos : celui-ci continue de se taire.) Oui, Carlos, de lèvres je violai ma fidélité. Moi-même, je gouvernai le complot qu'on avoit préparé pour ta ruine. L'action parloit déjà trop haut. Pour te défendre, il étoit trop tard ; m'emparer de sa vengeance étoit tout ce qui me restoit.... et voilà comme je me fis ton ennemi pour te servir plus puissamment.... Tu ne m'écoutes pas ?

D O N C A R L O S.

J'écoute. Au fait, au fait.

L E M A R Q U I S D E P O S A.

Jusqu'ici il n'y a point de faute. Mais bientôt l'éclat de ma faveur me trahit. Le bruit,

comme je l'avois prévu, en vient à toi. Moi, cependant, séduit par une fausse délicatesse, aveuglé par la folle ambition de consommer sans toi, ce coup hasardé, je dérobe à l'amitié mon dangereux secret : c'est-là que fut la grande faute. Je me suis gravement trompé ; je le sais. Ma confiance étoit folie. Pardonne, ses fondemens portoient sur l'éternité de ton amitié. (il se tait de nouveau.... Carlos passe de son immobile stupeur à la plus violente agitation.) Ce que je craignois arriva. On te fait trembler sur des dangers imaginaires. La Reine dans son sang.... le palais qui retentit d'effroi.... le malheureux empressement de Lerme à t'avertir.... enfin, mon incompréhensible silence, tout assaille à la fois ton cœur déconcerté. Tu chancelles.... tu me crois perdu pour toi.... Cependant trop noble toi-même pour suspecter la foi de ton ami, tu décores de grandeur sa défection, et tu ne te hasardes à le croire infidèle, que parce que tu crois, même infidèle, le pouvoir encore honorer. Abandonné de ton unique, tu te jettes dans les bras de la princesse d'Eboli.... Malheureux ! c'étoit dans les bras de l'enfer, car c'étoit elle qui te trahissoit. (Carlos se lève.) Je te vois voler auprès d'elle : un noir pressentiment parcourt mon cœur ; je te suis, c'étoit trop tard. Tu es à ses genoux ;

déjà l'aveu découle de tes lèvres : il n'est plus de salut pour toi....

D O N C A R L O S .

Non , non , elle étoit émue. Tu te trompes , je t'assure qu'elle étoit émue.

LE MARQUIS DE POSA.

Alors les ténèbres enveloppent mes sens. Rien.... rien.... aucune issue.... aucun remède... aucun dans toute l'enceinte de la nature ! Le désespoir me tourne en furie, en bête féroce... je pose le poignard sur la poitrine d'une femme.... Cependant.... cependant tout-à-coup un rayon tombe dans mon ame.... Carlos, une pensée grande et hardie, qui par miracle m'est inspirée pour ton salut.... Si je trompois le Roi ? Si je réussissois à me faire prendre moi-même pour le coupable ? vraisemblable ou non !... suffit pour lui.... suffit que ce soit mal pour être vraisemblable aux yeux du roi Philippe.... Fort bien, je le hasarderai.... Un coup de foudre si inattendu ne manquera pas d'étourdir le tyran.... Et que veux-je de plus ? il délibère, et Carlos a gagné le temps de fuir en Flandre.

D O N C A R L O S .

Et cela.... cela tu l'aurois fait ?

LE MARQUIS DE POSA.

J'écris à Guillaume d'Orange que j'aimois la Reine, que j'étois parvenu à détourner de dessus moi les soupçons du Roi, en les faisant tomber sur toi-même; que par le moyen du Roi même, j'avois trouvé libre accès auprès d'elle. J'ajoute que je crains d'être découvert, que toi, instruit de ma passion, tu as recouru à la princesse d'Eboli, peut-être pour avertir la Reine par son moyen; que je viens à l'instant de te faire arrêter, et qu'enfin, comme néanmoins tout est perdu, je me dispose à me sauver à Bruxelles.... Cette lettre.

DON CARLOS, lui coupant la parole avec effroi.

Cependant tu ne l'as pas confiée à la poste?... tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et pour la Flandre....

LE MARQUIS DE POSA.

Sont décachetées par le Roi.... Comme les choses vont, je vois que Taxis a déjà rempli son devoir.

DON CARLOS.

Dieu ! je suis perdu !

LE MARQUIS DE POSA.

Toi ? pourquoi toi ?

Malheureux ! et toi aussi tu es perdu ! Cette monstrueuse imposture , jamais mon père ne la pardonnera. Non , jamais.

LE MARQUIS DE POSA.

Imposture ? tu déraisonnes. Reviens à toi. Qui lui dit que c'est une imposture ?

DON CARLOS , le regardant fixement.

Qui , demandes-tu ? ... moi. (Il veut sortir.)

LE MARQUIS DE POSA.

Tu délires. Reste donc.

DON CARLOS.

Laisse-moi , laisse-moi , au nom de Dieu ! Ne m'arrête pas. Pendant que je m'arrête ici il marchande déjà un assassin.

LE MARQUIS DE POSA.

Le temps est d'autant plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

DON CARLOS.

Quoi ? ... Avant que tout ne soit. ... (il veut encore sortir. Posa le reprend par le bras et le considère fixement.)

LE MARQUIS DE POSA.

Ecoute , Carlos. Etois-je si pressé , si consciencieux , lorsque tu te jetas pour moi sous les verges ? ... Un enfant !

DON CARLOS, plein d'attendrissement et immobile d'admiration.

O bonne Providence !

LE MARQUIS DE POSA.

Sauve-toi pour la Flandre. Le royaume est ta vocation ; mourir pour toi étoit la mienne.

DON CARLOS s'élance à lui, et le prenant par la main avec le plus haut sentiment :

Non ! non ! il faut.... il ne pourra jamais résister ! il ne résistera pas à tant d'élévation.... Je veux te mener à lui ; dans les bras l'un de l'autre nous marcherons à lui. « Mon » père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait » pour un ami ». Ils'attendrira, crois-moi ; il n'est pas sans entrailles, mon père ; oui, il s'attendrira, ses yeux se rempliront de larmes, et toi et moi serons pardonnés.... (Un coup d'arquebuse part de la porte grillée.)

DON CARLOS, tressaillant.

Ah !.... à qui cela ?

LE MARQUIS DE POSA.

Je crois.... à moi.... (Il tombe.)

DON CARLOS.

O céleste miséricorde !

LE MARQUIS DE POSA, d'une voix
défaillante.

Il est prompt le Roi.... J'espérois.... plus
long-temps.... Songe à ton salut.... Entends-
tu?... à ton salut.... La Reine.... sait tout....
Je ne peux plus....

(Carlos reste étendu comme mort près du cadavre.
Quelque moment après entre le Roi, accompagné
de toute sa cour. Il recule à cette vue.... Profond
silence.... Les Grands se rangent en demi-cercle
autour du Roi et de son fils, et les regardent
alternativement. Celui-ci ne donne aucun signe de
vie. Le Roi le considère dans un silence pensif.)

S C È N E I V.

LE ROI, DON CARLOS, LES DUCS
D'ALBE, DE FERIA, DE MEDINA-
SIDONIA, LE PRINCE DE PARME,
LE COMTE DE LERME, DOMINGO,
et plusieurs autres Courtisans.

LE ROI, avec bienveillance.

TA demande t'est accordée, mon fils. Je
viens moi-même, suivi de tous les Grands de
mon royaume, t'annoncer ta liberté. (Carlos
lève les yeux, et les promène tout autour de lui comme
un homme qui sort d'un rêve. Ses regards tombent

tour à tour sur le Roi et sur le cadavre ; il ne répond rien.) Reprends ton épée. On a été trop vite. (Il s'approche de Carlos, lui tend la main, et l'aide à se relever.) Mon fils n'est pas là à sa place. Lève-toi. Viens dans les bras de ton père.

DON CARLOS prend machinalement le bras de son père ; mais il revient subitement à lui-même, s'arrête et fixe le Roi avec attention.)

Tu sens ' le meurtre. Je ne puis t'embrasser. (Il le repousse. Tous les Courtisans font un mouvement.) Non ! ne restez pas ainsi tout éperdus ! Qu'ai-je donc fait de si monstrueux ? Touché l'oint du Seigneur ? Ne craignez rien, je ne porterai pas la main sur lui.... Ne voyez-vous pas la marque de Caïn sur son front ? Dieu l'a marqué.

LE ROI s'éloigne en hâte.

Suivez-moi, mes Grands.

DON CARLOS.

Où ?... Vous ne bougerez pas de la place, Sire. (Il le retient avec violence d'une main, de l'autre il se saisit de l'épée que le Roi lui a rapportée, et la tire du fourreau.)

LE ROI.

L'épée tirée contre ton père !

¹ *Ton odeur est meurtre.* On me saura mauvais gré de n'avoir pas risqué cette belle expression : si je l'eusse risquée, on se fût récrié sans doute.

TOUS LES COURTISANS, tirant les leurs.

Régicide !

DON CARLOS, tenant fortement le Roi d'une main et de l'autre son épée nue.

Remettez vos épées. Que prétendez-vous ? Me prenez-vous pour un furieux ? Non, je ne suis point un furieux : et le fussé-je, vous seriez très-mal avisés de m'avertir que sa vie flotte devant la pointe de mon épée. (Les Grands s'agitent avec inquiétude autour du Roi.) Je vous prie, qu'on s'éloigne ! Des tempéramens de ma sorte veulent être flattés. Arrière donc ! Ce que j'ai à régler avec ce Roi ne touche en rien votre serment. Voyez seulement comme ses doigts saignent ! Considérez-le bien, voyez-vous ? Oh ! regardez encore ici.... Voilà ce qu'il a fait, l'habile par excellence !

LE ROI, à ses Grands qui s'empressent autour de lui.

Que tout le monde se retire !.... Que craignez-vous?... Ne sommes-nous pas père et fils ? Je veux pourtant attendre jusqu'à quel attentat la nature....

DON CARLOS.

Nature ? Je n'en connois point de nature. Meurtre est maintenant le mot de ralliement. Les liens de l'humanité sont en deux. Toi-

même tu les a rompus, Sire, dans tes royaumes. Devrai-je t'respecter ce que tu foules aux pieds?... Oh ! regarde ! regarde ici ! Il n'y a pas eu d'assassinat jusqu'à ce jour !... N'y a-t-il point de Dieu ?... Quoi ! il laisse donc fouiller ainsi les Rois dans sa création ? Encore une fois, n'y a-t-il point de Dieu ? Depuis le temps que les mères engendrent, il n'y en a qu'un.... qu'un seul qui ne mérita pas de mourir.... Et sais-tu seulement ce que tu as fait ? Non, il ne le sait pas, il ne sait pas qu'il a dérobé à la terre une vie plus importante, et plus noble, et plus chère, que lui avec tout son siècle. Voleur obscur qui brise un sanctuaire et en tire une perle pour gagner deux réaux. Impie ! devois-tu mettre là ta main....

LE ROI, d'un ton radouci.

Si j'ai été trop vite, te sied-il, à toi pour qui je l'ai fait, de m'en demander raison ?

DON CARLOS.

Comment ? est-il possible ? vous ne devinez pas ? Il n'a pas encore deviné ce que m'étoit ce mort ! tant auprès d'un cœur pauvre est pauvre la raison ! Ce mort.... Oh ! dites-le-lui donc.... aidez sa suprême sagesse à deviner cette difficile énigme. Ce mort étoit mon ami. (mouvement de surprise parmi tous)

Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort ?
C'est pour moi qu'il est mort.

LE ROI.

Ah ! mon pressentiment !

DON CARLOS.

Ombre ! pardonne si je profane notre secret devant de semblables oreilles ! et que ce grand connoisseur des hommes s'abîme dans sa honte, en voyant sa sombre sagesse jouée par un jeune homme. Oui, Sire, nous étions frères ! frères par un plus noble lien que n'en peut forger la nature. La belle trame de sa vie n'étoit qu'amour. Amour pour moi fut sa belle, sa sublime mort ! Il étoit mien ¹ lorsque par un regard il vous fit grand : lorsque son éloquence badinoit avec votre esprit de géant. Vous comptiez l'avoir subjugué.... et ce n'étoit qu'une combinaison liée à ses hauts plans. Si je suis ici prisonnier, ce fut l'effet de sa pénétrante amitié. Pour me sauver, il écrivoit la lettre au Prince d'Orange. O Dieu ! c'étoit le

¹ *Il étoit mien !* Ce terme possessif, je le préfère, fût-il moins élégant, à tous les autres ; car il s'agit ici de bien autre chose que d'élégance. Les héros de cette pièce ne sont point élégans, et Dieu me garde de copier avec le pinceau de Mieris, ce qui est peint avec la brosse de Michel-Ange.

premier mensonge de sa vie ! Pour me sauver, il se jeta au-devant de la mort et la reçut pour moi. Vous lui donnâtes, vous, votre faveur, et il est mort pour moi ! Vous le surchargeâtes de votre cœur, de votre confiance royale, de votre amitié. Il joua avec votre sceptre, il le jeta : et il est mort pour moi ! (le Roi reste immobile, les yeux en terre; les Grands le considèrent avec frayeur.) Et l'avez-vous bien pu, avez-vous bien pu ajouter quelque créance à un mensonge aussi peu déguisé ? Combien il devoit peu vous estimer, lorsqu'il compta vous prendre à ce piège grossier ! Vous osiez aspirer à son amitié, et vous avez pu vous méprendre à des intentions aussi claires ! Oh ! non.... ce n'étoit pas là ce qu'il vous falloit. Ce n'étoit pas un homme pour vous ! lui-même il le savoit très-bien, lorsqu'il vous repoussa avec toutes vos couronnes. Un instrument aussi délicat se brisoit en pièces dans vos mains de métal. Vous ne lui pouviez autre chose, que l'assassiner.

LE DUC D'ALBE, qui jusqu'ici n'a pas quitté le Roi des yeux, et qui a suivi tous les mouvemens qui se sont succédés sur son visage, s'approche de lui avec crainte.

Sire, rompez ce funeste silence. Jetez les yeux sur nous. Honorez-nous d'un mot.

Vous ne lui fûtes point indifférent. Dès long-temps il prenoit intérêt à vous. Peut-être ! il auroit pu encore vous rendre heureux. Son cœur étoit assez riche pour enrichir de son superflu le vôtre. Un éclair de son esprit eût fait de vous un Dieu. Vous vous êtes volé vous-même.... O royale stupidité qui détruit tant de choses divines ! qu'avez-vous à donner pour remplacer une telle ame que celle-là ? Et pussiez-vous revivre votre vie, et frauder la loi du destin, pussiez-vous vieillir avec l'univers, et porter jusqu'au jour dernier votre couronne.... peine perdue : vous ne produiriez pas une pensée comme la plus chétive de cette tête ensanglantée. La nature aura beau créer, elle n'en enfantera pas un second.... et ici.... ici.... (avec un cri de douleur) Sauveur du monde ! Il est étendu mort à mes pieds. (profond silence. La plupart des Courtisans détournent la vue, ou se cachent le visage dans leurs manteaux.) O vous tous qui êtes présens, et qui restez muets d'horreur, ne condamnez pas le jeune homme qui tient un tel langage à cet homme qu'on dit être mon roi et mon père.... Regardez là ! il est mort pour moi. Avez-vous des larmes ? Est-ce du sang qui coule dans vos veines ? Si ce n'est pas du cuivre bouillant, regardez là,

et ne me condamnez pas. (se tournant vers le Roi avec plus de modération) Peut-être attendez-vous, Sire, quelle sera la fin de cette monstrueuse histoire?... Ici est mon épée. Vous êtes de nouveau mon roi. Pensez-vous par hasard que je tremble devant votre vengeance? Assassinez-moi comme lui : le plus grand crime n'est plus à commettre. Ma vie est à bout, je le sais. Que m'est à cette heure la vie? Ici j'abdique tout ce qui me reste sur la terre. Cherchez un fils parmi les étrangers.... Ici gît mon royaume.... (Il tombe sur le cadavre et ne prend plus de part à ce qui se passe. On entend dans l'éloignement un bruit confus de voix, de cloches, et la rumeur d'une grande foule. Autour du Roi, profond silence. Il parcourt des yeux tout le cercle, mais ne rencontre ceux de personne.)

LE ROI.

Eh bien ! personne ne répondra?... tous les regards en terre?... toutes les figures couvertes !... Mon jugement est prononcé. Je le lis sur ces muets visages.... mes sujets m'ont jugé. (Même silence, le tumulte s'avance, et s'accroît. Les Courtisans se parlent à l'oreille et se font l'un à l'autre différens signes.)

LE COMTE DE LERME, à demi-voix au duc d'Albe.

En vérité, c'est le tocsin !

DON CARLOS,

LE DUC D'ALBE, à demi-voix.

Je le crains.

LE DUC DE FERIA.

N'est-ce pas le tocsin ?

PLUSIEURS GRANDS s'écrient en
courant aux fenêtres :

Le tocsin ! le tocsin de toutes les tours !

LE COMTE DE LERME.

On approche. On vient.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER DES
GARDES-DU-CORPS.

L'OFFICIER, en hâte.

REBELLION ! Où est le Roi ? (il se démêle de la foule, et perce jusqu'au Roi) Tout Madrid est en armes ! le peuple et une soldatesque furieuse entourent le palais par milliers. Le prince Carlos, répand-on, est prisonnier, et sa vie en danger. Le peuple veut qu'on le lui montre, où Madrid est en cendres.

TOUS LES GRANDS en agitation.

Sauve ! sauve le Roi !

ACTE CINQUIÈME. 355

LE DUC D'ALBE, au Roi, qui demeure immobile.

Sauvez-vous, Sire, il y a du danger.... nous ne savons pas encore qui arme le peuple.

LE COMTE DE LERME.

Si par le souterrain qui gagne Aranjuez....

LE DUC D'ALBE, au Roi. Celui-ci continue à ne prendre aucune part à ce qui se passe.

Vous ne nous répondez rien.... Sire.... Rebellion.... rebellion.... Vous gardez le silence.

LE ROI, sortant de sa stupeur, s'avance avec majesté parmi ceux qui l'entourent.

Mon trône est-il encore debout ? Suis-je encore roi de ce pays ?... Non ; je ne le suis plus. Ces nourrices versent des larmes, amollies par un jeune garçon. On n'attend plus que le signal pour m'abandonner. Je suis trahi par les rebelles.

LE DUC D'ALBE.

Quelle funeste imagination, Sire !

LE ROI.

C'est-là ! c'est-là ! Prosternez-vous de ce côté ! prosternez-vous devant le jeune Roi.... Moi ! je ne suis plus rien.... un impuissant vieillard !

LE DUC D'ALBE.

En est-ce donc venu là ! (faisant un geste significatif à tout ce qui est présent) Espagnols ! (tous se pressent autour du Roi, et tirent leurs épées en fléchissant le genou devant lui.... Carlos reste seul auprès du cadavre.)

LE ROI arrache son manteau, et le jette loin de lui.

Qu'on le revête des ornemens royaux ; qu'on le proclame sur mon cadavre déchiré.... (il tombe sans connoissance dans les bras du duc d'Albe et du comte de Lerme.)

LE COMTE DE LERME.

Dieu ! du secours !

LE DUC DE FERIA.

Quel événement ! grand Dieu !

LE DUC D'ALBE.

Ce n'est qu'une foiblesse.... Qu'il n'en soit pas un mot.... sur vos têtes qu'il n'en soit pas soufflé un mot !

LE COMTE DE LERME.

La révolte au cœur de sa capitale ! et l'Etat sans chef !

LE DUC D'ALBE, se levant avec fierté.

Qui dit cela ? (il laisse le Roi dans les bras du comte de Lerme et du duc de Feria) Qu'on le porte

au lit, et du reste je vais rendre la paix à Madrid.

(Il sort. On emporte le Roi, et tous les Grands le suivent.)

S C È N E V I.

DON CARLOS, DON LOUIS MERCADO.

(Carlos est resté seul près du cadavre. Après quelques momens, paroît Louis Mercado ; il regarde avec inquiétude autour de lui, et reste sans parler derrière le Prince, qui ne l'apperçoit pas ; puis il s'approche. Carlos jette de côté et d'autre des regards.)

DON LOUIS MERCADO.

JE viens de la part de Sa Majesté la Reine.
(Carlos ne donne point de réponse.) Mon nom est Mercado.... Je suis médecin de Sa Majesté.... et voici ma créance. (il présente au Prince un anneau.... Celui-ci persiste à se taire.) La Reine souhaite vous parler aujourd'hui même.... D'importantes affaires....

DON CARLOS.

Il ne me reste rien d'important en ce monde.

DON LOUIS MERCADO.

Elle est chargée, dit-elle, par le marquis de Posa....

DON CARLOS, *se levant en sursaut.*

Quoi ! sur-le-champ ? (il veut sortir.)

DON LOUIS MERCADO.

Non ! non pas en ce moment, mon Prince. Vous devez attendre la nuit : toutes les avenues sont gardées, et les gardes doublées par-tout. Impossible de gagner cette aile sans être aperçu. Vous hasarderiez tout. ...

DON CARLOS.

Mais. ...

DON LOUIS MERCADO.

Un seul moyen paroît s'offrir. La Reine l'a imaginé. Elle vous le propose. ... A dire vrai, il est hardi, il est bizarre.

DON CARLOS.

C'est ?

DON LOUIS MERCADO.

L'on dit, vous le savez, que tous les soirs, vers les minuit, le spectre de l'empereur revient sous le costume de moine dans les environs du palais. Le peuple croit ce bruit, et les gardes n'occupent qu'en tremblant ces postes. Si vous êtes décidé à vous servir de ce déguisement, vous pouvez en toute sûreté pénétrer à travers les gardes jusqu'à l'appartement de la Reine dont voici une clef. Sous cette forme

révérée, vous êtes à l'abri de toute entreprise ; mais à l'heure même il faut que votre résolution soit prise.... Les habits nécessaires, le masque, vous les trouverez dans votre chambre. Il faut que je me hâte de porter la réponse à Sa Majesté.

D O N C A R L O S.

Et l'heure ?

D O N L O U I S M E R C A D O.

L'heure est minuit.

D O N C A R L O S , après une courte réflexion.

Dites-lui qu'elle m'attende.

(Mercado sort.)

S C È N E V I I.

D O N C A R L O S , LE COMTE DE LERME.

LE COMTE DE LERME.

SAUVEZ-VOUS, Prince ; le Roi est en fureur contre vous. Un projet contre votre liberté.... si ce n'est contre votre vie.... Ne m'en demandez pas davantage. Je me suis dérobé pour vous avertir. Fuyez sans délai, plus tard il ne seroit plus temps.

Je suis dans la main du Tout-puissant.

LE COMTE DE LERME.

Par ce que la Reine m'a laissé entrevoir, vous devriez, aujourd'hui encore, avoir quitté Madrid et fuir en Flandre. Ne tardez pas, ne tardez pas d'une minute. La sédition favorise votre fuite, c'est dans cette vue que la Reine l'a suscitée. En ce moment on ne se hasarderait pas à user envers vous de violence. La poste vous attend à la Chartreuse, et ici sont des armes, au cas où vous seriez forcé.... (Il lui donne un poignard et des pistolets.)

DON CARLOS.

Je vous suis obligé, comte de Lerme.

LE COMTE DE LERME.

Faites un heureux voyage.... Votre histoire d'aujourd'hui m'a ému jusqu'au fond de l'ame ; un tel ami ne se retrouve pas. Tous les patriotes pleurent pour vous, je ne puis en dire davantage.

DON CARLOS.

Comte de Lerme ! le mort vous appeloit un homme noble.

LE COMTE DE LERME.

Encore une fois, faites un heureux voyage,

de plus beaux jours viendront ; mais alors je ne serai plus. Recevez ici mon hommage. (Il fléchit le genou devant Carlos.)

DON CARLOS veut le retenir. Très-ému.

Point de cela !... point de cela, Comte.... vous me remuez.... je n'aimerois pas à m'attendrir....

LE COMTE DE LERME, lui baisant la main avec ame.

Roi de mes enfans ! oh ! mes enfans oseront mourir pour vous, moi je ne l'ose. Souvenez-vous de moi dans mes enfans.... revenez en paix en Espagne ; soyez homme sur le trône du roi Philippe. Vous avez aussi connu la souffrance. N'entreprenez rien de sanglant contre votre père ! non, rien de sanglant, mon Prince ! Philippe II poussa du trône votre grand-père pour y monter.... le même Philippe tremble aujourd'hui devant son fils. Songez à cela, Prince.... et qu'ainsi le ciel vous accompagne !...

(Il sort précipitamment.... Carlos se dispose à sortir d'un autre côté, puis il revient subitement et se jette sur le cadavre de Posa, qu'il prend encore une fois dans ses bras. Ensuite il lui ôte du doigt un anneau, se lève, et quitte la chambre en fuyant.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente l'antichambre du Roi.

Plusieurs GRANDS. L'heure du soir. Aux lumières.

LES DUCS D'ALBE et DE FERIA entrent en se parlant.

LE DUC D'ALBE.

LA ville est calmée.... Comment avez-vous laissé le Roi ?

LE DUC DE FERIA.

Dans la plus noire humeur. Il s'est enfermé. Sous quelque prétexte que ce soit, on ne peut avoir accès auprès de lui. La trahison du marquis de Posa a bouleversé en un instant toute sa nature.... nous ne le reconnoissons plus.

LE DUC D'ALBE.

Il faut que je le voie. Je suis cette fois dispensé de ménagement. Une importante découverte qui à l'heure même vient d'être faite....

LE DUC DE FERIA.

Une nouvelle découverte ?

LE DUC D'ALBE.

Un Chartreux qui s'étoit introduit secrètement dans l'appartement de l'Infant, et qui recueilloit avec une curiosité suspecte les particularités de la mort du Marquis, a été surpris par mes gardes. On s'en saisit; on l'interroge : la crainte de la mort tire de lui l'aveu qu'il est porteur de papiers de la plus haute importance, et que le mort lui avoit ordonné de remettre entre les mains de l'Infant, si avant le coucher du soleil il ne s'étoit pas remontré.

LE DUC DE FERIA.

Eh bien ?

LE DUC D'ALBE.

Les lettres portent que Carlos doit quitter Madrid de ce soir à demain matin.

LE DUC DE FERIA.

Comment ?

LE DUC D'ALBE.

Qu'un vaisseau prêt à mettre à la voile l'attend à Cadix pour le porter à Flessingue ; et que les Pays-Bas n'attendent que sa présence pour secouer le joug espagnol.

LE DUC DE FERIA.

Ah ! qu'est-ce que ceci ?

LE DUC D'ALBE.

D'autres lettres apprennent qu'une flotte de Soliman, sortie de Rhodes, est prête à attaquer, en vertu d'un traité conclu, le Roi d'Espagne dans la mer Méditerranée.

LE DUC DE FERIA.

Est-il possible ?

LE DUC D'ALBE.

Par ces mêmes lettres, on découvre le but des voyages que le chevalier de Posa venoit tout récemment de faire dans toute l'Europe. Il ne s'agissoit de rien moins que d'armer toutes les puissances du nord pour l'affranchissement des Pays-Bas.

LE DUC DE FERIA.

Il étoit cela !

LE DUC D'ALBE.

Enfin, à la suite de ces lettres vient un plan détaillé de toute la guerre qui devoit à jamais détacher les Pays-Bas de la monarchie espagnole. Rien, rien n'est oublié; les moyens pour et contre sont calculés; toutes les ressources et toutes les forces du pays déduites de point en point. Toutes les maximes à suivre, toutes les alliances à former. Le plan est infernal, mais en vérité.... divin.

LE DUC DE FERIA.

Quel impénétrable conspirateur !

LE DUC D'ALBE.

Il est encore question dans ces lettres, d'un entretien secret que doit avoir, la nuit de son départ, le Prince avec la Reine.

LE DUC DE FERIA.

Comment ! ce seroit aujourd'hui ?

LE DUC D'ALBE.

A minuit. Aussi mes ordres sont-ils déjà donnés. Vous voyez que la chose presse. Il ne nous est pas permis de perdre un seul instant.

DOMINGO, intervenant.

Mais, où est le Prince ? N'y a-t-il encore point de mesure de prise pour s'assurer de sa personne ?

LE DUC DE FERIA, interrogeant des yeux
le duc d'Albe.

Avez-vous....

LE DUC D'ALBE.

Moi ? Non.

DOMINGO.

Et croyez-vous le Roi hors de danger, tant que ce furieux sera libre et avec ses armes ?

LE DUC D'ALBE veut sortir.

J'entre dans le cabinet.

Inutilement. Les portes sont fermées.

Je les enfonce. L'imminence du danger justifie cette offense. Avant tout, il faut que le Roi soit sauvé.

(Comme il s'avance contre la porte , elle s'ouvre ,
et le Roi paroît.)

SCÈNE IX.

ES PRÉCÉDENS , LE ROI. Effrayés à sa vue , tous reculent , et s'ouvrent pour lui faire passage Il est perdu dans une sombre rêverie , et marche comme un somnambule. Ses traits et toute sa personne se ressentent encore du désordre où son évanouissement l'a jeté.... Il s'approche à pas lents des Courtisans qui sont rangés là , et considère fixement chacun d'eux , sans paroître en reconnoître aucun. Enfin , il s'arrête pensif , les yeux attachés sur la terre , et l'agitation de son ame se manifeste de plus en plus.

Qu'on me rende ce mort. Je le reveux ¹.

¹ Qu'on m'indique un autre mot pour rendre la soif que Philippe a de ce mort.

ACTE CINQUIÈME. 367

DOMINGO, bas au duc d'Albe.

Parlez-lui, Duc.

LE ROI.

Il me méprisoit et mourut. Je le reveux. Il faut qu'il pense de moi autrement.

LE DUC D'ALBE, s'approchant du Roi
avec crainte.

Sire....

LE ROI.

Qui parle ici ? (il parcourt lentement des yeux tout le cercle) A-t-on oublié qui je suis ? Pourquoi pas à genoux devant moi, créatures ? Je suis encore le Roi. Je veux voir de l'humilité. Serai-je rebuté de tous, parce qu'un me méprisa.

LE DUC D'ALBE.

Oubliez maintenant ce misérable¹, Sire....

LE ROI.

Misérable ! quel est le nom de l'impie qui ose se permettre pareil blasphème ?... Misérable ! par mon immortalité ! il vous seroit plus facile de mourir sans péché, que de vous élever à misère semblable.

¹ *Nichtswurdigen*, le mot à mot seroit *vau-rien*, et seroit sublime ici, si en français il étoit pris dans la valeur rigoureuse des deux mots qui le forment, sans y attacher d'ailleurs d'autre idée.

Daignez, Sire, nous accorder un instant d'audience. Un nouvel ennemi, plus important que celui-là, s'élève au cœur de votre empire.

L'Infant don Carlos....

Il avoit un ami qui alla à la mort pour lui.... pour lui !... avec moi il eût partagé ma couronne !... O honte ! honte ! furie des esclaves ! ton infâme rougeur dévore donc aussi les joues des rois ! Sacrifié à un enfant.... dédaigné au milieu de mes royaumes ! rejeté comme un homme vulgaire, repoussé comme un importun de cette union !... voilà les hommes bons pour moi ! (en montrant ses Courtisans.)

Ne nous reconnoissez-vous plus, Sire ? ne reconnoissez-vous plus vos fidèles serviteurs ?

Comme ses regards ¹ tomboient de haut sur moi ! On ne regarde pas avec tant d'orgueil du

¹ On verra un peu plus bas qu'il désigne la scène où il est venu rendre la liberté à Carlos après la mort de Posa.

haut d'un trône. N'étoit-il pas clair qu'il sentoit tout ce qu'il valoit par sa conquête ? Ce qu'il a perdu, sa douleur le confesse. Ce n'est pas ainsi qu'on pleure un malheur passager.... On ne met pas ainsi deux vies ¹ à l'aventure, pour un fantôme. On ne dédaigne pas deux fois mon diadème. Il savoit ce qu'il perdoit. Ah ! je le crois, et lui pardonne de n'avoir pas eu le courage de se distraire de semblable malheur, par la perspective d'un trône.

DOMINGO, au duc d'Albe, avec impatience.

Duc, nous ne pouvons pas plus longtemps....

LE ROI.

Oh ! qu'il vécût encore ! je donnerois pour cela mes Indes. Impitoyable Tout-puissant ! tu ne plongeras pas une seule fois ton bras dans le tombeau ! tu n'aideras pas une seule fois à revenir d'avoir été trop vite avec la vie d'un homme ? Les morts ne reviennent plus ! qui osera me dire que je suis heureux ? Voyez maintenant comme vos mensonges m'abandonnent !... Remplissez mon oreille de vos sonores louanges ! Admirez-moi en automates ! Dites-moi que je suis un Dieu, et tombez en

¹ Allusion aux aveux de Carlos, qui par eux compromet la vie de la Reine et la sienne.

adoration devant moi. Ne sais-je pas depuis long-temps comme mes cordes doivent résonner ? Je vous ai. Vous êtes à moi. Certainement. Mais dans la tombe en est un qui me refusa son estime. Que m'importent les vivans ? Un esprit, un homme libre se leva sur ce siècle.... un seul.... il me méprisa et mourut.

LE DUC D'ALBE.

Nous vivons donc en vain !... Eh bien, Espagnols, mourons. Même du sein de la mort, cet homme nous dérobe le cœur du Roi !

LE ROI s'assied, la tête appuyée sur le bras.

Est-il réellement mort pour moi ? Je l'aimai, je l'aimai tendrement. Il me fut cher comme un fils. Dans ce jeune homme se levait pour moi une nouvelle et claire matinée. Qui sait ce que je lui réservais ? C'étoit mon premier amour. Que l'Europe me maudisse ; j'en donnai le droit à l'Europe. De celui-ci je méritois de la reconnoissance.

DOMINGO.

Par quel enchantement....

LE ROI.

Et à qui offrit-il ce sacrifice ? à mon fils, à

ce jeune garçon ? Jamais. Je ne le croirai point. Un Posa ne meurt pas pour un enfant. La pauvre flamme de l'amitié n'épuise pas le cœur d'un Posa. C'est pour l'humanité entière que' ce cœur palpitait. Son penchant étoit l'univers et toutes les races à venir. Pour satisfaire ce penchant, il trouve un trône en son chemin, et il eût passé outre ? Ce crime de haute trahison envers sa chère humanité, Posa se le seroit pardonné ? non, je le connois mieux. Ce n'est point Philippe qu'il sacrifioit à Carlos, mais le vieil homme à l'adolescent son élève. Le soleil étoit trop voisin de son couchant pour commencer la journée sous le père. On attendoit le prochain lever du fils... Oh ! cela est clair et évident. N'est-ce pas ? on comptoit sur ma mort.

LE DUC D'ALBE.

Vous en trouvez la confirmation dans ces lettres.

LE ROI, se levant.

Il pourroit y avoir du mécompte. Je suis, je suis encore ! Grâces te soient rendues, nature ! je sens encore le feu de la jeunesse dans mes veines. (avec transport) Je veux le tourner

¹ Cette révélation du vrai caractère de Posa, faite par Philippe, comble la sublimité de cette scène.

en risée. Sa vertu n'aura été que le fantôme d'un rêveur. Il sera mort comme un fou. Que sa chute écrase son ami et son siècle ! et que l'on voie comment on se passe de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée ! Je veux en profiter de cette soirée, de telle sorte que dix générations après moi, aucun planteur ne puisse récolter sur cette terre réduite en cendres. (il marche à grands pas de côté et d'autre) Il m'offrit en sacrifice à l'humanité son idole.... L'humanité me le paiera pour lui!... Et maintenant... commençons avec sa poupée. (au duc d'Albe) Que me disiez-vous de l'Infant? répétez-le-moi. Qu'apprennent ces lettres ?

LE DUC D'ALBE.

Ces lettres, Sire, renferment les dernières dispositions adressées par Posa au prince Carlos.

LE ROI parcourt les papiers; tous les yeux cherchent à le pénétrer. Après avoir lu pendant quelques momens, il les met de côté, et marche en silence par la chambre.

Qu'on envoie chez le Cardinal Grand-Inquisiteur. Je le fais prier de me donner une heure. (Quelques Grands sortent. L'attente est sur tous les visages. Albe et Domingo se font l'un à l'autre des signes. Le Roi reprend les papiers, continue de lire, et les quitte une seconde fois.) Cette nuit donc?

DON RAIMOND DE TAXIS.

La poste doit se trouver à deux heures précises à la Chartreuse.

LE DUC D'ALBE.

Et les gens que j'ai envoyés, ont vu transporter en ce lieu différens effets de voyage aux armes de la couronne.

LE DUC DE FERIA.

On dit aussi que des sommes considérables ont été versées, au nom de la Reine, chez les banquiers Maures, pour être touchées à Bruxelles.

LE ROI.

Où a-t-on laissé l'Infant ?

LE DUC D'ALBE.

Près du cadavre du Chevalier.

DOMINGO.

Il pourroit bien l'avoir quitté pour des soins plus pressans....

LE ROI.

Y a-t-il encore de la lumière dans son pavillon ?

LE DUC D'ALBE.

Tout y est tranquille. Elle a d'ailleurs congédié ses femmes plutôt que de coutume. La duchesse d'Arcos qui a quitté sa chambre la dernière, l'a laissée profondément endormie.

(Un Officier des gardes-du-corps entre, et tire de côté le duc de Feria, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci se tourne étonné vers le duc d'Albe; d'autres Courtisans les entourent, et il s'élève une rumeur parmi eux.)

LE DUC DE FERIA, DON RAIMOND
DE TAXIS et DOMINGO, ensemble.

Étonnant!

LE ROI.

De quoi s'agit-il?

LE DUC DE FERIA.

Un rapport, Sire, qui est à peine croyable...

DOMINGO.

Deux Suisses qui reviennent à l'instant de leur poste, assurent... C'est ridicule à répéter.

LE ROI.

Eh bien?

LE DUC D'ALBE.

Que le spectre de l'empereur s'est fait voir dans l'aile gauche du palais, et qu'il a passé auprès d'eux d'un pas déterminé. Ce même rapport est confirmé par toutes les sentinelles, qui sont répandues dans ce pavillon, et elles ajoutent que le spectre s'est perdu dans la chambre de la Reine.

LE DUC DE FERIA.

Il ne peut pas y avoir de méprise dans ceci.

LE ROI.

Et sous quelle forme a-t-il paru ?

L'OFFICIER.

Sous l'habit de Hiéronimite qu'il portoit à Saint-Just.

LE ROI.

De Hiéronimite ? Ainsi les sentinelles l'ont donc encore connu vivant ? Car, d'où sauroient-ils autrement que c'étoit l'empereur ?

L'OFFICIER.

Le sceptre qu'il porte à la main prouve que ce doit être lui.

DOMINGO.

Et si l'on en croit le bruit vulgaire, on l'auroit déjà vu souvent sous cette forme.

LE ROI.

Personne ne lui a-t-il parlé ?

L'OFFICIER.

Personne ne l'a osé. Les soldats se sont mis en prière, et l'ont laissé passer au milieu d'eux.

LE ROI.

Et c'est dans la chambre de la Reine que l'ombre s'est perdue ?

L'OFFICIER.

Dans l'anti-chambre de la Reine. (silence général.)

LE ROI, se retournant avec vivacité.

Comment dites-vous ?

LE DUC D'ALBE.

Sire.... nous sommes muets.

LE ROI, après quelque réflexion, à l'Officier.

Faites mettre mes gardes sous les armes, et fermer toutes les issues de ce pavillon. J'ai envie de causer avec cet esprit. (l'Officier sort. En même temps entre un Page.)

LE PAGE.

Le Grand-Inquisiteur, Sire....

LE ROI, à tout ce qui est présent.

Qu'on nous laisse.

(Le Cardinal Grand-Inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, entre appuyé sur un bâton, et soutenu par deux Dominicains. Les Grands se rangent sur son passage, tombent à genoux, et baisent le pan de sa robe. Il leur distribue la bénédiction en passant. Tous se retirent. Le Roi le suit à travers deux chambres, et ferme à clef toutes les portes.)

S C E N E X.

LE ROI, LE GRAND-INQUISITEUR.

Long silence.

LE GRAND-INQUISITEUR.

SUIS-JE devant le Roi !

LE ROI.

Oui.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Je ne m'y attendois plus.

LE ROI.

Je renouvelle une démarche des temps passés. L'Infant Philippe demande conseil à son précepteur.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Charles-Quint, mon élève, n'en eut jamais besoin.

LE ROI.

Il étoit d'autant plus heureux. Je vous ai fait demander, Cardinal, pour emprunter votre secours.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Celui de l'Eglise, ou le mien ?

LE ROI.

Le bras de l'Eglise et votre esprit. (après une pause) J'ai assassiné, Cardinal, et plus de repos....

LE GRAND-INQUISITEUR.

Pourquoi avez-vous assassiné?

LE ROI.

Une déception sans exemple....

LE GRAND-INQUISITEUR.

Je la connois.

LE ROI.

Que connoissez-vous? Par qui? Depuis quand?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Depuis des années, ce que vous, depuis le coucher du soleil.

LE ROI, avec surprise.

Vous aviez connoissance de cet homme?

LE GRAND-INQUISITEUR.

L'histoire de sa vie a son commencement et sa fin dans les registres du saint Office.

LE ROI.

Et il alloit en liberté!

LE GRAND-INQUISITEUR.

La corde au bout de laquelle il voltigeoit étoit longue, mais irruptible¹.

LE ROI.

Il avoit déjà passé les frontières de mon royaume.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Où qu'il pût être, j'étois aussi.

LE ROI va et vient avec humeur.

L'on savoit dans quelles mains j'étois, et l'on tarδοit de m'avertir ?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Je vous rends la question.... Pourquoi, Sire, ne s'informa-t-on pas lorsque l'on se jeta dans les bras de cet homme ? Vous le connoissiez ! un regard démasquoit l'hérétique.... A quel propos soustrayiez-vous cette victime au bras saint ? Est-ce ainsi que l'on joue avec nous ? lorsque la Majesté s'abaisse à être recéleuse,

¹ *Impossible à rompre* seroit si traînant dans la bouche de ce laconique Inquisiteur, et ce mot seul dépareroit tellement cette admirable scène, que je risque le mot *irruptible*, mot qui mérite d'être admis s'il ne l'est pas, beaucoup plus que la plupart de ceux qu'a introduits la néologie moderne.

lorsque des rois à double face s'entendent par-derrière avec nos plus cruels ennemis, où en sommes-nous ? Si un seul a pu trouver grâce, pourquoi en avoir sacrifié trois cent mille ?

LE ROI.

Il est sacrifié.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Non ! mais assassiné... ignoblement !... misérablement !... Le sang qui devoit couler glorieusement pour nous, la main d'un brave l'a versé. Cet homme nous appartenoit... De quel droit avez-vous touché au patrimoine de l'Église ? Il étoit là pour mourir par nous. Dans le besoin du siècle, la providence nous l'avoit envoyé pour exposer à la risée de l'univers cette orgueilleuse raison humaine, dans les avanies solennelles dont nous eussions accablé son esprit. Des longues tortures de l'âme que nous lui apprêtions, nous l'aurions retiré, rapetissé en avorton, et ainsi tout défiguré nous le livrions aux affreuses huées de sa bande. Tel étoit mon plan consommé : et voilà l'ouvrage de longues années perdu en pure perte ! Nous sommes volés, Sire, et de ce vol, il ne vous reste que des mains sanglantes.

LE ROI.

C'est la passion qui m'entraîna. Pardonne-moi.

LE GRAND-INQUISITEUR.

La passion !... Est-ce Philippe enfant qui me répond ? Serai-je donc à moi tout seul devenu vieux ?... La passion ! (Il secoue la tête avec humeur) Accorde la liberté de conscience dans tes Etats, puisque tu marches ainsi dans tes chaînes.

LE ROI.

Je suis encore novice en ces matières. Prenez patience avec moi.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Non ! je ne suis pas content de vous.... calomnier ainsi tout votre règne passé ! Où est le Philippe d'autrefois, dont l'ame ferme comme l'étoile fixe des cieux, gravitoit immuable et éternelle sur elle-même ? Tout un passé s'étoit donc abîmé derrière vous ? Le monde en ce moment n'étoit donc plus le même lorsque vous lui tendiez les mains ? Le poison n'étoit plus poison ? L'intervalle du bon au mauvais, et du bien au mal, avoit donc disparu tout-à-coup ? Qu'est-ce qu'un principe ? qu'est-ce qu'une résolution ? qu'est-ce que du caractère, lorsque dans une courte minute, une règle de soixante ans vacille comme le visage d'une femme ?

LE ROI.

Je regardois dans ses yeux.... Pardonnez-moi ce retour à l'humanité. Le monde a un accès de moins chez vous. Vos yeux sont morts.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Qu'aviez-vous affaire de cet homme ? Que pouvoit-il avoir à vous apprendre, à quoi vous ne fussiez préparé ? Connoissiez-vous si peu le fanatisme de la novation ? Le fastueux langage de ces réformateurs du monde étoit-il donc si neuf pour vos oreilles ?... Et lorsque tout l'édifice de votre foi s'écroule devant des paroles, de quel front, je vous le demande, signez-vous les arrêts de mort de tant de milliers d'âmes foibles, qui, pour bien moins, meurent sur le bûcher ?

LE ROI.

Je soupairois après un homme. Ce Domingo que l'on m'a fausement vendu pour tel....

LE GRAND-INQUISITEUR.

À quoi bon un homme ? Les hommes sont pour vous des nombres, rien de plus. Faudrait-il que je répète les élémens de l'art de régner à mon écolier à cheveux gris ? Le Dieu de la terre doit apprendre à ne pas desirer ce qu'il ne peut pas obtenir.... Lorsque vous aspirez

à échanger les sentimens, n'est-ce pas reconnoître que vous avez des semblables ? Et si vous avez des semblables, de quel droit, je vous prie, leur commandez-vous ?

LE ROI, se jetant dans un fauteuil.

Je suis un petit homme, je le sens.... Tu exiges de la créature ce qui n'est accordé qu'au créateur.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Non, Sire. On ne m'abuse point. Vous êtes pénétré. Vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes du saint Office vous pesoient. Vous vouliez être seul et libre. (Il s'arrête. Le Roi se tait.) Nous sommes vengés. Remerciez l'Église qui se contente de vous punir en mère. Le choix que l'on vous laissa faire en aveugle est votre châtiment. Vous avez une leçon. Maintenant, revenez à nous.... N'eussé-je pas aujourd'hui paru devant vous.... Par le Dieu vivant, demain vous comparoissiez devant moi.

LE ROI.

Mesure-toi, prêtre ! Je n'endure point cela. Je n'entends point que l'on me parle ainsi.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuël ?... J'ai donné deux Rois à l'Espagne,

et je croyois ma tâche accomplie. Avoir en vain vécu un siècle , contriste mes dernières journées. Pardon , Sire ;... et maintenant.... pourquoi suis-je appelé ? Mon temps est cher. Les minutes augmentent de prix à quatre-vingt-dix ans. Que fais-je ici ? je ne suis pas d'humeur de répéter cette visite.

LE ROI.

Une affaire ! la dernière pourtant... Puis je te laisse pour jamais aux tiennes. Ainsi , que la paix soit faite entre toi et moi. Oublions le passé. Nous sommes réconciliés ?

LE GRAND-INQUISITEUR , lui tendant la main.

Si Philippe se courbe avec humilité.

LE ROI , après quelque silence.

Mon fils est soupçonné de haute trahison.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Que décidez-vous ?

LE ROI.

Tout ou rien.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Que signifie tout, ici ?

LE ROI.

Je le laisse évader , si je ne puis le faire mourir.

ACTE CINQUIÈME. 385

LE GRAND-INQUISITEUR, avec un air
scrutateur.

Eh bien ? (ils se taisent tous deux.)

LE ROI.

Ferez-vous passer en moi une croyance qui
dépouille de son horreur le meurtre d'un fils ?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Pour apaiser l'éternelle justice, le fils de
Dieu mourut en croix.

LE ROI.

Vous chargez-vous de faire germer par
toute l'Europe cette doctrine ?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Par-tout où est adoré le Crucifix.

LE ROI.

J'entre en combat avec la nature souffrante !
et croyez-vous aussi pouvoir corrompre ce
tribunal ?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Devant la foi, il n'y a point de voix de
nature qui vaille.

LE ROI.

Je remets en vos mains mon office de juge...
puis-je m'en retirer tout-à-fait ?

LE GRAND-INQUISITEUR.

Remettez-le-moi.

LE ROI.

C'est mon unique enfant... Pour qui aurai-je amassé ?

LE GRAND-INQUISITEUR, avec feu ¹.

Pour le néant plutôt que pour la liberté.

LE ROI, se levant.

Nous voilà d'accord. Suivez-moi.

LE GRAND-INQUISITEUR.

Où ?

LE ROI.

Recevoir de mes mains la victime.

(Il lui donne le bras , et le conduit dehors.)

¹ Voici le second trait caractéristique de ce vieillard. Immobile, pendant tout ce qui précède, il ne s'échauffe que pour s'écrier : *Pour le néant plutôt que pour la liberté.* Le premier trait est ce : *Pourquoi* avez-vous assassiné. *Pourquoi ?* C'est sur le pourquoi de l'assassinat qu'un Grand-Inquisiteur juge un Roi ?

S C È N E X I.

Le théâtre représente la chambre de la Reine.

DON CARLOS, LA REINE, et à la fin
LE ROI et sa Suite.

DON CARLOS en robe de moine, le visage couvert d'un masque, qu'il ôte en paroissant, et une épée nue sous le bras. Obscurité. Il s'approche d'une porte qui s'ouvre. La Reine sort en déshabillé, une lumière à la main, et la pose sur un guéridon. Carlos met un genou en terre devant elle.

ELISABETH !

LA REINE, après l'avoir considéré avec une douleur muette.

Ainsi nous nous voyons encore !

DON CARLOS.

Ainsi nous nous voyons encore ! (silence.)

LA REINE cherche à se contenir.

Levez-vous ; nous ne voulons pas nous amollir l'un l'autre. Carlos, ce n'est pas avec de stériles larmes que le grand mort veut être célébré. Les larmes appartiennent aux vulgaires douleurs.... Il s'est sacrifié pour vous ! de sa précieuse vie il a racheté la vôtre. Vous sentez la valeur qu'y ajoute un tel sacrifice!...

et ce sang eût été répandu pour un fantôme!... Carlos! j'ai moi-même répondu de vous. C'est sur ma caution qu'il a joyeusement pris congé de la vie. L'aurai-je engagée faussement?

DON CARLOS, avec inspiration.

Je lui élèverai un mausolée, tel qu'aucun Roi n'en eut encore.... Un paradis fleurira sur ses cendres.

L A R E I N E.

C'est ainsi que je vous ai voulu ! telle fut la grande pensée de sa mort ! Il me choisit pour son exécuteur testamentaire... souvenez-vous-en ; et je compte sur l'accomplissement de mon serment. (pause) Un autre legs fut encore déposé par lui mourant, entre mes mains. ... Je lui donnai ma parole... et pourquoi le tairois-je ? Il me légua son Carlos.... je foule aux pieds les apparences. ... je ne veux plus trembler devant les hommes. Vous le voyez, Carlos, je n'ai point craint de me trouver, à pareille heure, seule avec vous ; je veux être, une fois, confiante comme un ami. Mon cœur doit s'expliquer. Il nomma vertu notre amour. Je l'en crois, et je ne veux plus que mon cœur....

D O N C A R L O S.

N'achevez pas, ma mère !... qu'aucune fausseté ne souille cette bouche ! Vous avez

connu l'Homme-Dieu. Elisabeth ! la femme que je dois adorer, ne doit pas s'abaisser au-dessous de moi, et elle pourroit.... Ma mère, nous ne voulons pas nous abuser.... j'ai sommeillé dans un long, un pénible rêve. J'ai-
mois.... maintenant je suis réveillé.... que le passé soit oublié ! Voici vos lettres, je vous les rends. Anéantissez les miennes ; ne craignez plus aucun mouvement de moi. C'en est fait ; un feu plus pur a purifié mon être. Ma passion habite maintenant dans les tombeaux des morts. Aucun desir mortel ne partagera ce cœur désormais. (après une pause , il lui prend la main) Je suis venu pour prendre congé.

LA REINE, agitée de plusieurs sentimens qui se combattent, les yeux détournés et à demi-voix.

Carlos....

D O N C A R L O S.

N'admirez point, ma mère, ce n'est point un sacrifice. Il ne m'en a coûté aucun combat. Enfin je m'apperçois qu'il est un bien plus élevé, plus desirable, que de vous posséder. Une courte soirée a précipité le cours paresseux de mes années, et m'a mûri dans mon printemps. Il ne me reste pour cette vie d'autre travail que d'immortaliser mes souvenirs. En une soirée j'ai reçu et dépensé toute la provision

de mon existence. Toutes mes moissons sont finies. (il s'approche de la Reine, celle-ci se cache le visage.) Ne me direz-vous rien, ma mère?

LA REINE.

Ne prenez pas garde à mes larmes, Carlos.... Je n'en suis point maîtresse.... Cependant, croyez-moi, je vous admire.

DON CARLOS.

Vous fûtes l'unique confidente de notre union. Sous ce nom vous me resterez ce que j'aurai jamais de plus cher en ce monde. Quant à mon amitié, je ne peux pas plus maintenant en disposer pour vous, qu'hier encore j'en'eusse pu disposer de mon amour pour une autre femme.... Mais la veuve du Roi restera toujours sacrée pour moi, si la Providence me porte un jour à ce trône, (le Roi accompagné du Grand-Inquisiteur et suivi de ses Courtisans, paroît dans le fond de la scène, sans être remarqué.) Maintenant je quitte l'Espagne, et ne reverrai plus mon père.... plus jamais en cette vie. Je ne l'aime plus : la nature est morte en mon cœur.. Redevenez son épouse. Il a perdu son fils.... Je cours arracher mon peuple foulé des mains sanglantes du tyran. Madrid ne me reverra plus que comme Roi, ou ne me reverra plus. Et maintenant, ma mère, pour long adieu, embrassez votre fils.

L A R E I N E.

O Carlos ! que faites vous de moi ? Je ne puis.... je n'ose m'élever à tant de grandeur d'ame. Cependant, vous comprendre et vous admirer, je le puis.

D O N C A R L O S.

Ne suis-je pas fort, Elisabeth ? Je vous tiens dans mes bras et je ne chancelle point ! Hier encore, les trompettes du jugement ne m'au-
roient pas arraché de cette place. (il la laisse)
C'en est fait. Maintenant je puis hardiment tenir tête à toutes les épreuves de l'humanité : je vous tins dans mes bras et ne chancelai point !... Silence ! Qu'ai-je entendu ? (une heure sonne.)

L A R E I N E.

Je n'ai rien entendu que la funeste cloche qui sonne notre séparation.

D O N C A R L O S.

Bonsoir donc, ma mère. Vous recevrez de Gand ma première lettre. Elle rendra public le secret ¹ de notre liaison. Maintenant je vais entrer en relation ouverte avec don Philippe. A l'avenir je ne veux plus qu'il y ait de secrets entre nous. Ne craignez pas que rien

¹ Il compte comme on voit que cette lettre sera interceptée.

392 **D O N C A R L O S , &c.**

soit découvert. Vivez heureuse, ma mère. Que ce mensonge soit le dernier. (il veut prendre son masque, le Roi se met entre deux.)

L E R O I.

C'est ton dernier. (la Reine tombe évanouie.)

D O N C A R L O S se précipite vers elle, et la reçoit dans ses bras.

Est-elle morte ? O dieu du ciel et de la terre !

L E R O I, calme et froid, au Grand-Inquisiteur.

Cardinal ! ma tâche est remplie.... faites la vôtre.

(Il sort.)

F I N.